

GEO VOYAGE

N° 19

SPÉCIAL TERROIRS DE FRANCE

Au fil de la Loire



EN AMONT DU FLEUVE,
DES JOYAUX MÉCONNUS !

Les **FORTERESSES
OUBLIÉES**

Ils défendent un art de vivre
LES DERNIERS ARTISANS
PÊCHEURS

DES GROTTES TRANSFORMÉES
EN BARS, HÔTELS OU MUSÉES
AVEC LES NOUVEAUX
TROGLODYTES

18 PAGES PRATIQUES
**LES CONSEILS
DE NOS
REPORTERS
BALADES, GÎTES,
CHÂTEAUX...**

ET AUSSI
TRADITIONS : LA MAGIE DES MASQUES EN AFRIQUE DE L'OUEST

DU - € 6,90 - RD
F: 6,90 - €
M: 03328 - F: 61 - BEL: 750€ - CH: 130€ - CAN: 4€ CAD: 0,11€ - ESP: 8€ - GR: 8€ - IRL: 750€ - ITA: 8€ - PORTUGAL: 8€ - TUNISIA: 9TN - Zone CFA Bateau: 6000AF - Zone CFP Afrique: 2000AF - Bateau: 1100AF - Maroc: 165DH - Tunisie: 9TND - Zone CFP Afrique: 2000AF - Bateau: 1100AF

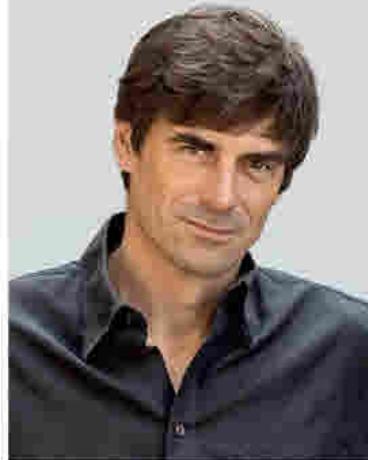
Matin : Plage à Djerba

Après-midi : Visite des ksour de Tataouine

Une journée en Tunisie
c'est être libre de tout vivre



Tunisie
www.bonjour-tunisie.com



DRÔME HAUT-MI

Le fleuve mère de la France

Il est des grands fleuves qui font toute leur course à l'intérieur de leur pays et finissent par en refléter le caractère. L'Amazone dessine le Brésil, le Mississippi les Etats-Unis, le Yangzi Jiang la Chine. En France, la Loire est cette artère-symbole, là où le Rhin est un fleuve lointain, la Seine trop parisienne, le Rhône moins enchanteur. «Très belles éclaircies sur les régions situées au sud de la Loire, au nord nous aurons du temps gris...» Les présentateurs météo ont fait de la Loire le fleuve référence, celui qui marque la frontière climatique de la France. Le cours d'eau des rois n'a pas gelé depuis 1956, et sur ses berges sud commence la France du soleil, la France splendeur, celle des châteaux et des jardins Renaissance, la France de l'équilibre, ni trop chaude ni trop froide, ni trop pluvieuse ni trop sèche; la France douce et tranquille.

Si tranquille qu'il ne s'y passe rien ? Honnêtement, nous nous sommes posé la question, avant d'aborder ce numéro. Comment le «plus beau fleuve du royaume», comme disait François I^e, pouvait-il encore nous (vous) surprendre ? Nos reporters sont allés parcourir ses 1 012 kilomètres, du mont Gerbier-de-Jonc à Saint-Nazaire, au bout de l'estuaire. Et ils sont revenus avec des surprises plein leurs carnets. Ils vous livrent, dans un guide pratique que nous avons voulu résolument «engagé», leurs adresses et leurs itinéraires préférés, des conseils surprenants et insolites, qui montrent le dynamisme des «petits pays» traversés. Et dans leurs reportages, ils vous font découvrir une Loire qui, autour de son lit supérieur, est tout sauf assoupie, où les châteaux sont des forteresses et les jardins des forêts épaisse.

Une Loire qui, le long de ses rives, voit surgir des vigneron irréductibles, voulant faire du bon vin en s'affranchissant de la dictature des AOC. Une Loire de passionnés aussi, qui, dans les milliers (oui, milliers !) de kilomètres de galeries creusées dans ses coteaux, font renaître la vie... troglodytique. Enfin, une Loire qui, juste avant qu'elle ne devienne océane, est le théâtre de conflits entre ceux qui veulent préserver son aspect sauvage et naturel et ceux qui voudraient l'exploiter davantage.

«Parmi les grands cours d'eau de France, la Loire est celui qui est resté le plus sauvage», nous dit le romancier Pierre Patrolin, l'auteur d'un livre dont le héros descend le fleuve... à la nage. Il décrit une Loire qui aime déborder de son cours, envahir les rives, qui ne se laisse pas enfermer dans un lit, un «animal indompté qui va son chemin avec la certitude de sa propre force» (lire l'entretien p. 42). Ce caractère-là est d'ailleurs inscrit dans le tracé même du fleuve, dans ses gènes. Après des débuts tumultueux, il glisse vers le nord, tranquille, puis subitement oblique vers l'ouest, pour filer vers la mer. Une petite courbette à Paris, un semblant d'allégeance au pouvoir central, et puis, mouvement impérieux, l'échappatoire vers la liberté. Sage et domestique quand elle le veut, mais remuante et rebelle par essence, la Loire est bien le fleuve mère de la France.

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

E. Meyer

SOMMAIRE

www.geo.fr

84



64



99



En couverture : le château de Chenonceau. Photo d'Emilie Chaix/Photononstop.

6

PANORAMA

La voie royale

La Loire trace une somptueuse ligne de vie. Elle a vu défilier les riches heures de l'histoire de France et garde encore une nature indomptée.

18

LES RESSOURCES

Pêcheurs et fiers de l'être

Depuis des générations, ces professionnels capturent sandres, brochets ou lamproies... Ils ne sont plus que 70 dans les Pays de la Loire.

30

LE PATRIMOINE

Les forteresses oubliées

Il n'y a pas que Chambord ou Chenonceau. Il existe des forts perchés au-dessus des gorges, en amont du fleuve.

42

L'ENTRETIEN

«La Loire est une ensorcelée»

Pour le romancier Pierre Patroulin, ce fleuve est tentaculaire, sauvage, envoûtant.

44

LES JARDINS

Les perles vertes du Val de Loire

Le charme des jardins a fait la réputation de la région. Soulignant l'éclat des châteaux, ils sont des espaces propices à la créativité et à la rêverie.

50

L'URBANISME

Nantes à la reconquête de son fleuve

Bordeaux, Lyon et Paris ont réinvesti récemment les rives de leur fleuve. Qu'en est-il aujourd'hui de Nantes ? Après des années de désintérêt,

la cité des ducs de Bretagne se réapproprie ses quais et veut un pont grandiose.

60

RÉCIT

Et la rumeur noya Orléans

Il y a quarante-cinq ans, la ville prenait peur : des jeunes filles, disait-on, étaient enlevées dans des boutiques. Puis un sous-marin les emportait par le fleuve. Cette histoire est devenue un objet d'étude pour la sociologie.

64

LES MODES DE VIE

Le renouveau des «troglos»

Sous la roche des bords de Loire se cachent des milliers de kilomètres de galeries. Elles retrouvent une seconde vie sous forme de restaurants, d'hôtels, de caves et de villas.



80 LA NATURE

L'estuaire de la discorde

Grâce à ses marais et ses roselières, la Loire est ici d'une biodiversité exceptionnelle. Mais le projet d'une réserve nationale oppose les écologistes et les usagers du fleuve.

84 LE TERROIR

Les insoumis du vignoble

Avec eux, la nature reprend ses droits, on ne fait plus «pisser la vigne», et les cuvées sont des œuvres personnelles, parfois rebelles au système des AOC.

93 GUIDE PRATIQUE

Le meilleur de la Loire

Nos reporters nous livrent leurs coups de cœur et leur sélection de bonnes adresses.

94 Explorer les gorges de la Loire sauvage

Ici, des forteresses louvoient entre forêts et anciens volcans.

96 Séjourner 100 % «troglo»

Le Val de Loire est riche d'hôtels, de bonnes tables et de sites enfouis dans la roche.

99 Vivre enfin la vie de château...

Profitez des innovations estivales dans les anciennes demeures royales.

104 Flâner au cœur de l'Anjou

Des escales insolites et des îles à découvrir en barque.

108 Descendre vers l'estuaire

D'Ancenis à l'océan, une balade jalonnée de haltes gourmandes.



Yannick Le Gall/Only



Luca da Ros/Igand Tour/EPA
Jean-Claude Moschetti/REA

LE CAHIER DE GEO VOYAGE

114 TRADITIONS

Danse avec les revenants

Le photographe Jean-Claude Moschetti a capté la magie des masques de l'Afrique de l'Ouest, qui incarnent les esprits des ancêtres.

129 CHRONIQUES

À LIRE, À VOIR

«Expo 58», le dernier roman satirique de l'Anglais Jonathan Coe ; le film «Quai d'Orsay», de Bertrand Tavernier, en DVD ; une exposition sur les Indiens des plaines d'Amérique du Nord, au Quai Branly, à Paris.



LA VOIE ROYALE

Du Massif central à l'Atlantique, sur plus de 1 000 kilomètres, la Loire et ses affluents traçent une somptueuse ligne de vie. Le fleuve a vu défiler les riches heures de l'histoire de France et garde encore une nature indomptée.

PAR GILLES DUSOUCHET (TEXTE)



En aval de Tours, la brume automnale vient draper les bords du fleuve et sa ligne de frêles peupliers. En cette saison, les pêcheurs laissent leurs barques à l'ancre. Julien Gracq, écrivain du pays, a souvent évoqué l'odeur charriante et pénétrante de ces berges.

A CHENONCEAU



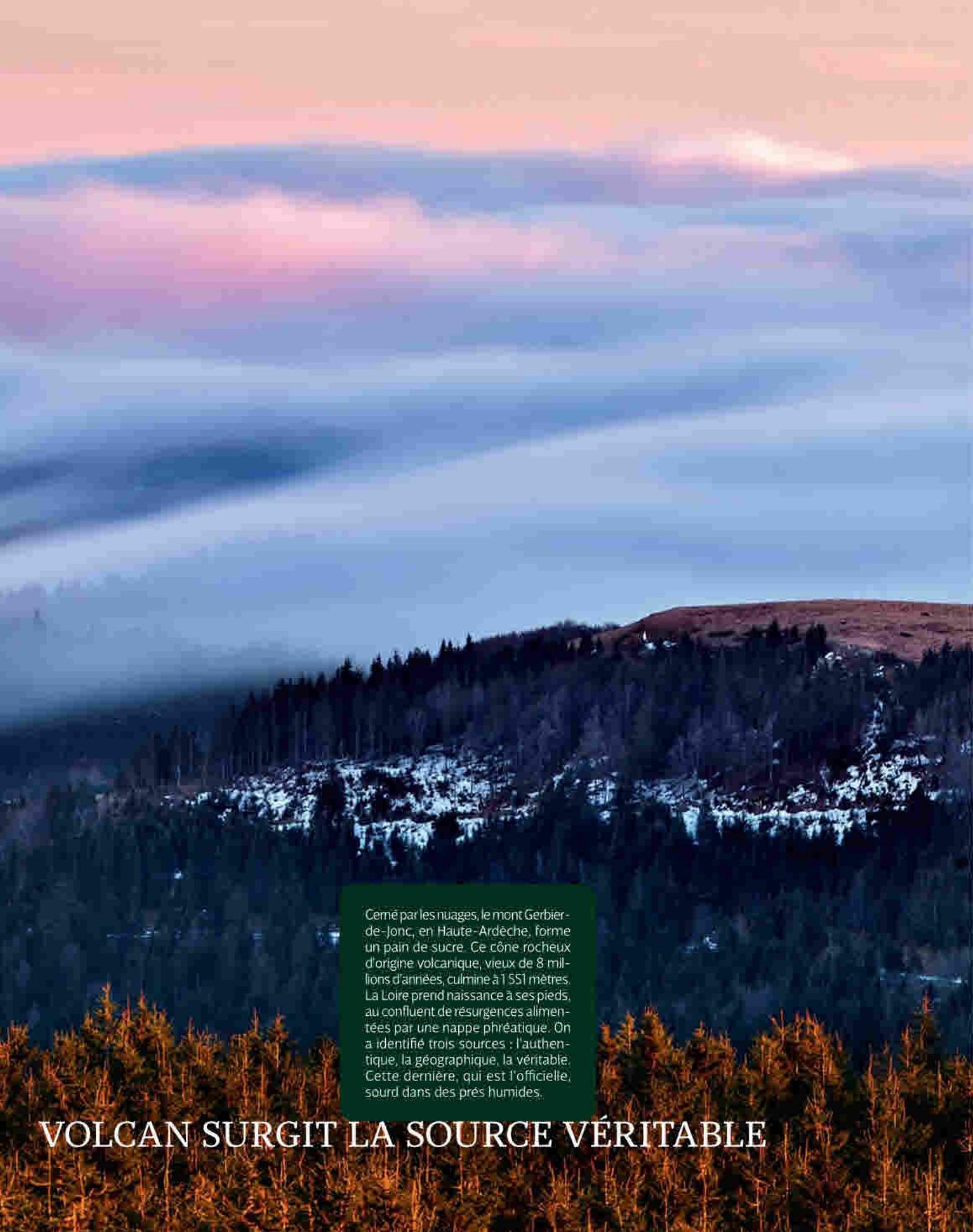
LE CHÂTEAU DESSINE UNE ARCHE AÉRIENNE



Monument le plus fréquenté du Val de Loire avec 850 000 visiteurs par an, Chenonceau, construit en 1513, a toujours eu la faveur des dames. De Diane de Poitiers à Catherine de Médicis, toutes l'ont embellie et préservé de la ruine. Près d'un donjon médiéval, sur les assises d'un moulin, ses cinq arches qui enjambent le Cher, affluent de la Loire, en font le joyau des châteaux Renaissance.



DES ENTRAILLES DE L'ANCIEN



Cerné par les nuages, le mont Gerbier-de-Jonc, en Haute-Ardèche, forme un pain de sucre. Ce cône rocheux d'origine volcanique, vieux de 8 millions d'années, culmine à 1 551 mètres. La Loire prend naissance à ses pieds, au confluent de résurgences alimentées par une nappe phréatique. On a identifié trois sources : l'authentique, la géographique, la véritable. Cette dernière, qui est l'officielle, sourd dans des prés humides.

VOLCAN SURGIT LA SOURCE VÉRITABLE

LE JEU COLORÉ DES FAÇADES ILLUMINE LES

Enclave bretonne au sud de l'estuaire, Paimboeuf fut un des avant-ports de Nantes jusqu'au Second Empire. Les maisons coquettes du quai Boulay-Paty datent de cette époque prospère. Au XIX^e siècle, ses chantiers ont construit la frégate «La Méduse», dont Géricault a peint les naufragés sur leur radeau... Aujourd'hui, ce port dit «à sec» accueille des bateaux de plaisance qui, l'hiver, sont sortis de l'eau.



QUAIS DE PAIMBŒUF





A la pointe de l'île Arduin, à la sortie de Saumur, dans le Maine-et-Loire, le fleuve paresse entre deux cordons végétaux. Son lit estival, parsemé d'îles et d'îlots, laisse affleurer des bancs de sable. Au milieu, à gauche, l'île du Buisson-Rouge semble partir à la dérive alors qu'au loin, l'île boisée de la Croix-Rouge reste ancrée tout près des berges.

CETTE BRODERIE MOUVANTE EST TISSÉE D'ÎLOTS



ET DE BANCS DE SABLE



Mis en service en 1975, ce pont à haubans, que prolongent des viaducs en béton, surplombe l'estuaire à 68 mètres de hauteur. Sa portée de 720 mètres constitua à l'époque un record mondial. Trente mille véhicules l'empruntent chaque jour. Il relie Saint-Nazaire à Saint-Brevin-les-Pins par la route touristique dite « Bleue », qui court sur le littoral. Cet ouvrage est fermé au trafic par vents violents.

LE PONT DE SAINT-NAZAIRE EST UN JALON



MONUMENTAL SUR LA ROUTE BLEUE



Pêcheurs ET FIERS

Depuis des générations, ces professionnels capturent sandres, brochets ou lamproies... Ils ne sont plus que 70 dans les Pays de la Loire. Reportage chez ces irréductibles.

PAR JEAN-YVES DURAND (TEXTE) ET JEAN-CLAUDE MOSCHETTI/REA (PHOTOS)

YANNICK ET MATHIEU PERRAUD



DE L'ÊTRE...

**DES EXPERTS
DANS L'ART
DE LA NASSE**

Le premier vit à Varades, l'autre à Mesnil-en-Vallée, sur la rive opposée. Yannick, l'oncle, incarne la neuvième génération de pêcheurs, Mathieu, le neveu, la dixième. Ensemble, ils piègent lamproies et anguilles avec des nasses en osier léguées par leurs aïeuls. Tous ont été baptisés... avec l'eau du fleuve !

ALAIN MÉRESSE

IL RÉCOLTE LES CIVELLES AU TAMIS

Sa barbe blanche l'a fait surnommer «Panoramix». Depuis quarante-cinq ans, ce marin basé à Cordemais sillonne, les nuits d'hiver, l'estuaire de la Loire, bordé de roselières.

Avec ses deux tamis arrimés à la poupe de son minichalutier, il attrape les civelles, des alevins d'anguilles qui remontent le fleuve à marée haute.









E D D Y J A N I N

IL SUIT SES FILETS AU FIL DE L'EAU

A 29 ans, c'est le plus jeune pêcheur de l'estuaire. Partant de Saint-Sébastien-sur-Loire, aux portes de Nantes, Eddy va poser ses filets en travers du fleuve. Un barrage vertical de 160 mètres de long, où se prennent mullets, silures et alooses, et qu'il accompagne dans sa dérive, au gré du courant.

C L A U D E J A N I N

IL DÉBUTA À
17 ANS, AVEC
SON PÈRE

Claude... est l'oncle d'Eddy. Deux fois par jour, il monte dans sa barque à fond plat, amarrée à Saint-Julien-de-Concelles, en amont de Nantes. Cap sur ses « bouts de filets » de 15 mètres de long, fixés d'un côté à la rive, et de l'autre à une ancre. Il y relève brèmes, alooses, sandres ou barbillons.





C'est comme un gigantesque défilé aux chandelles. Au-dessus de nos têtes, une myriade d'étoiles scintillent dans le ciel nocturne. Sur la rive sud de la Loire, les projecteurs de la centrale EDF de Cordemais leur donnent la réplique. Tandis que des dizaines de fanaux de bateaux louvoient entre les balises qui clignotent dans son estuaire, à 30 kilomètres en aval de Nantes. Dans la cabine de «La Castafiore», son mini-chalutier, Alain Mérésse, 65 ans, s'époumone au micro de la radio : «Salut les petits, gardez-moi du poisson, j'arrive !» Lui et ses confrères sont réunis cette nuit pour capturer les civelles, des juvéniles d'anguilles, à l'aide de deux «chaluts» à mailles très fines, aux allures de grands filets à papillon.

Pour les sortir de l'eau, Alain Mérésse s'arc-bouté sur leurs longs manches arrimés en faisceau à la poupe de son navire. Puis il les secoue au-dessus d'un tamis posé au-dessus d'un casier, sur le pont illuminé. Il en tombe une masse grouillante d'alevins de quelques centimètres de long, dont les corps translucides ne laissent voir que les yeux et le système nerveux. «Ils sont nés dans la mer des Sargasses, de l'autre côté de l'Atlantique, explique le pêcheur. Portés par le Gulf Stream, ils ont franchi l'océan, puis sont entrés en hiver dans l'estuaire,

«A l'origine, les civelles nourrissaient les familles modestes sous la forme de petits blocs compacts, me raconte, le lendemain, Didier Macé, président de l'association des pêcheurs professionnels de Loire-Atlantique. Mais dans les années 1970, le boom des poissons d'élevage a provoqué une ruée sur ces alevins, devenus alors synonymes d'or blanc. Ils étaient conservés vivants, pour alimenter les élevages d'anguilles du nord de l'Europe, puis ceux de l'Asie, notamment en Chine.» A partir de 1980, la population des civelles a commencé à baisser, et leur prix à flamber : 600 euros le kilo en moyenne, avec des pointes à 1 000 euros ! Si bien qu'en 2009, l'espèce fut déclarée menacée, et sa pêche réglementée. «Nous avons joué le jeu, souligne Didier Macé. Nous avons participé aux recherches scientifiques pour établir un plan de gestion quinquennal à l'échelon européen, avec des quotas annuels répartis par pays. L'estuaire de la Loire représente la moitié du contingent de civelles attribué à la France.»

Venus des pays de l'Est, des réseaux mafieux, très organisés, braconnent les civelles

Ce quota se divise en deux parties. La première, dite «de consommation», est expédiée vers les exploitations piscicoles et vers l'Espagne où les alevins servent de «tapas de luxe». L'autre est destinée à repeupler en anguilles les cours d'eau français. Mais en 2010, l'interdiction de l'exportation des civelles hors de l'Union européenne a privé les pêcheurs ligériens de leur principal débouché : le marché asiatique. «Dès lors, la part du repeuplement n'a cessé d'augmenter, jusqu'à représenter, aujourd'hui, 60 % des quotas, poursuit Didier Macé. Or, faute de commandes suffisantes des pouvoirs publics, ce pourcentage est rarement atteint. En revanche, la part destinée à la consommation (actuellement, 40 kilos par bateau) n'est pas assez élevée : nous la pêchons en deux jours, contre cinq mois auparavant !» Résultats : le cours des civelles s'est effondré à moins de 100 euros le kilo, des réseaux mafieux issus des pays de l'Est, armés et bien organisés, se sont mis à les braconner pour les exporter hors d'Europe, et le nombre de pêcheurs a chuté. Ironie du sort : depuis trois ans, les bébés anguilles reviennent par milliards dans l'estuaire, pour une raison inconnue des scientifiques. «Nous avons des civelles à foison, mais plus de clients, résume Didier Macé. Les autres espèces que nous pêchons le reste de l'année ne suffisent pas à couvrir nos charges. Certains d'entre nous ont pris un deuxième boulot, d'autres ont arrêté. Ceux qui continuent le font par passion.»

Et par amour de la nature, comme Laurent Royer, qui exerce son métier à Couëron, à 20 kilomètres en amont de Cordemais. «Je ne peux pas vivre enfermé, martèle cet ancien ouvrier couvreur •••

Les alevins d'anguilles se sont vendus jusqu'à 1 000 euros le kilo !

à la faveur des marées montantes. De nuit, car ils ne supportent pas la lumière diurne. Ils remontent la Loire et ses affluents, en se transformant en jeunes anguilles, qui grandiront dans les mares et les étangs. Quand les adultes approcheront de leur maturité sexuelle, ils redescendront le fleuve pour aller se reproduire dans leur mer d'origine.»

Dans les années 1960, quelque 700 bateaux traquaient les civelles dans l'estuaire, jusqu'au pont de Thouaré, en amont de Nantes, qui marque la limite autorisée de leur pêche. Comme aujourd'hui, la saison durait du 1^{er} décembre au 30 avril. Mais désormais, il ne reste plus que 70 pêcheurs professionnels en Loire-Atlantique. D'où vient cette hécatombe ?



La pêche du jour :
une alose (cousine
de la sardine, en
haut), des civelles
(à droite) et une
lamproie, avec
sa bouche, garnie
de dents, faisant
office de ventouse
(ci-dessous).



Philippe CLOUVEL/ANADOLU AGENCE/RENAUD/REA

••• et pompier volontaire, à bord de sa plate, une barque à fond plat sur laquelle il écume son lot de pêche, entre les bacs du Pellerin et de Bassindre. Les prises de civelles étant limitées, Laurent a privilégié celles du mullet et de l'aloise, une cousine de la sardine, à l'aide de filets dérivants. Un rempart de mailles de 7 mètres de haut et 160 mètres de long posé en travers de la Loire, et qu'il suit dans son errance au gré du courant. «Je surveille mon radar et mon GPS, et reste en écoute radio permanente, souligne-t-il. Dès qu'un cargo arrive, je replie mon filet pour le laisser passer.» Un travail très physique, et peu rémunératrice. «Je gagne un Smic, mais je me contente de peu», sourit Laurent. Je profite du plein air, et j'ai du temps pour faire autre chose...»

A Saint-Julien-de-Concelles, en amont de Nantes, Claude Janin, 44 ans, a choisi de diversifier ses activités. «Je ne suis qu'un cueilleur, je prends juste ce que la Loire veut bien me donner», confie cet homme massif qui incarne la troisième génération de pêcheurs aux confins du fleuve et de son estuaire. Deux fois par jour, il relève à marée basse ses «bouts de filets» de 15 mètres de long, qu'il tend entre les berges et une ancre fixe. Il en ramène principalement des mullets («muges»), mais aussi des barbillons («barbeaux»), des sandres, des brèmes ou des carassins, une sorte de carpe... «L'été, je balade les touristes sur une plate de dix-huit

«Je suis un cueilleur, je prends ce que la Loire veut bien me donner»

places, ajoute-t-il. Je leur raconte des histoires de pêcheurs, et leur fais découvrir la flore et la faune de la Loire. En m'écoutant, ils abandonnent souvent leurs préjugés sur notre métier. Surtout quand je leur fais déguster mes produits à base de poisson, arrosés d'un verre de muscadet !» Car Claude sous-traite ses prises à une conserverie artisanale, qui les transforme en soupes, rillettes et terrines. Des mets qu'il place également auprès des cavistes et des épiceries fines de Nantes. «C'est aujourd'hui ma première source de revenus, pourtant, mes finances sont encore dans le rouge, constate-t-il. Mais les périodes de disettes font mieux apprécier les bons moments, quand la nature se fait généreuse. Lorsqu'il y a beaucoup de mullets, ils sautent par-dessus mes filets, c'est magique !»

Claude Janin fournit aussi Jean-Charles Battard, patron du restaurant Clémence, à Saint-Julien. C'est dans ses murs que Clémence Lefeuivre a inventé, en 1890, le beurre blanc, une réduction de beurre, de vin et de vinaigre blancs, de poivre et d'échalotes grises. Jean-Charles nappe toujours avec cette sauce les sandres et les brochets tout droit sortis de l'eau. Son autre spécialité : la lampoie à la bordelaise, mijotée en civet dans son sang, avec des petits poireaux. «Seules les tables en bord de fleuve continuent à proposer des poissons de la Loire, soupire ce chef de 35 ans. Les jeunes citadins les méconnaissent, ils ne consomment plus de poissons frais, trop longs à cuisiner, et rechignent devant ceux qui ont des arêtes, comme l'aloise, et même le brochet. Nous devons faire un gros travail de promotion.»

Pour résister, ils font des conserves de poissons et se lancent dans le tourisme fluvial

D'où l'idée de Yannick Perraud de fonder, en 2002, l'association Pêcheurs professionnels-Qualité Loire. Avec une quinzaine de ses frères, il a créé le label «Poissons sauvages du bassin de la Loire», qui fournit trente restaurants répartis sur cinq départements. Agé de 56 ans, Yannick représente la neuvième génération familiale de pêcheurs installés à Varades. Nous sommes ici à 50 kilomètres en amont de Nantes, hors des marées de l'estuaire et de la zone de collecte de la civelle. Issu de la dixième génération, Mathieu Perraud, son neveu, vit sur la rive d'en face. Tous deux vont sur une plate relever leurs nasses repérées grâce à des bouées. Selon la saison, ils y piègent des lamproies et des anguilles adultes qui redescendent le fleuve. «Celles-ci sont exportées, via des mareyeurs, vers le Bordelais, l'Espagne, et surtout le Portugal, précise Yannick. Nous vendons nos autres poissons directement aux restaurants ou aux particuliers.»

Avec cinq de ses amis, cet ancien ingénieur revenu à ses amours de jeunesse a monté un atelier pour fumer anguilles, silures et mullets. Désormais, il transmet sa philosophie du métier à Mathieu qui, à 24 ans, est le plus jeune pêcheur professionnel de la Loire. Le neveu a retenu ses leçons : il promène les touristes sur sa toue cabanée, un bateau doté d'une «cabane flottante», et leur fait savourer ses soupes de brèmes et ses civets de lampoie en bocaux, qu'il vend aussi aux restaurants et sur les marchés d'Angers. «De nos jours, les jeunes hésitent à s'installer, regrette-t-il. En été, l'activité est souvent réduite, les hivers sont durs, il n'y a pas de stabilité financière. Mais comme j'ai toujours connu ça avec mes parents, je n'ai pas eu peur de me lancer. Et puis, on est son propre patron, on travaille dans un cadre naturel extraordinaire. Pour moi, la pêche sur la Loire est un art de vivre...» ■

JEAN-YVES DURAND

**16 MAI
1^{er} JUIN 2014**

Liz McComb
Les Siècles
Ensemble Correspondances
Musica Nova
Sandrine Piau et Les Paladins
et Café Zimmermann

**FESTIVAL
DE MUSIQUE
DE SULLY
& DU LOIRET**



Réservations
02 38 25 43 43
www.festival-sully.com



**la république
du centre**

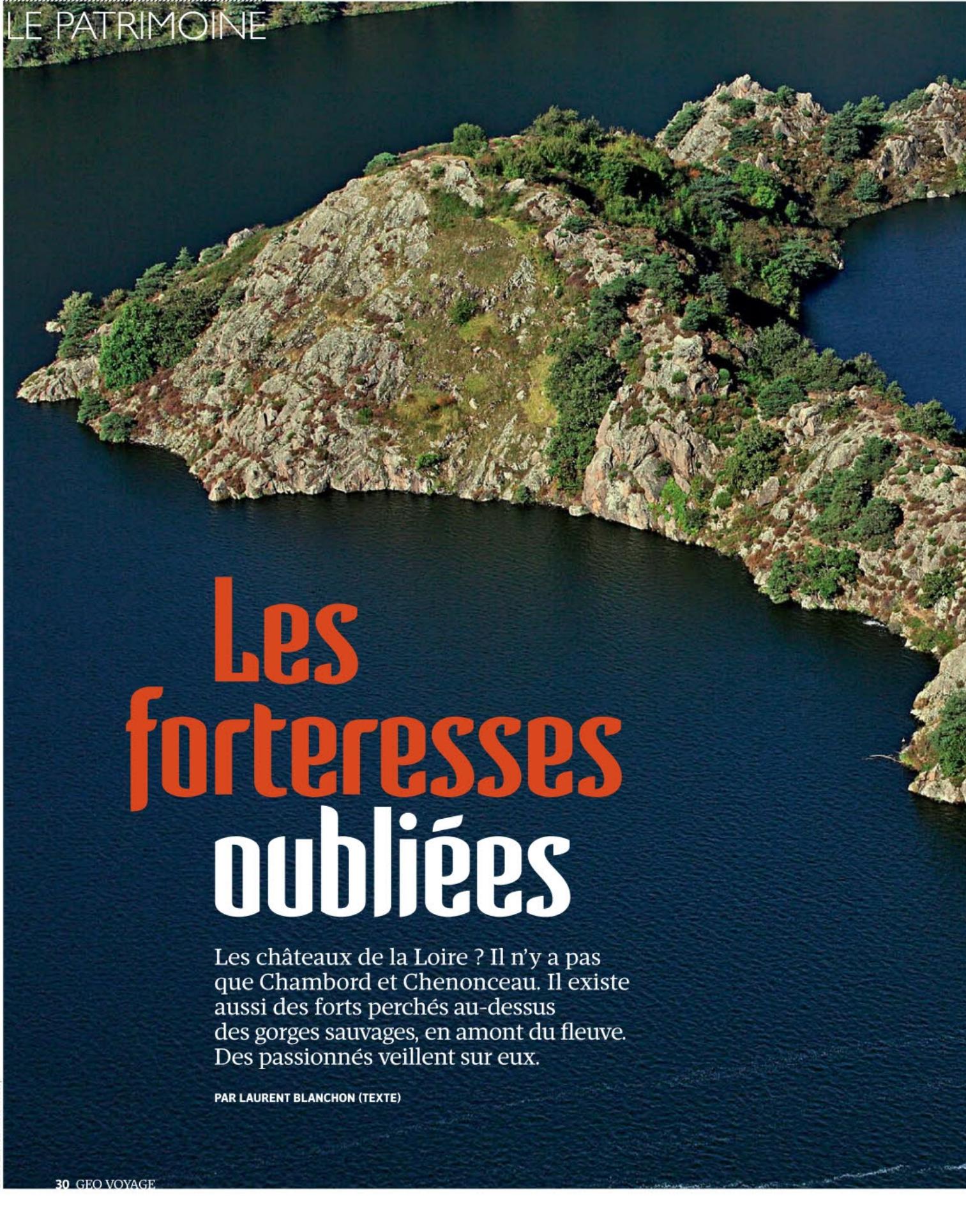


**Conseil
Général**



Un événement proposé par
le Département du Loiret

Com' sur un musiq



Les forteresses oubliées

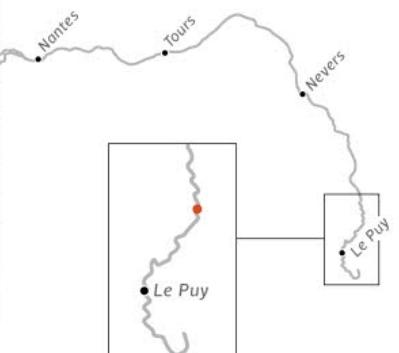
Les châteaux de la Loire ? Il n'y a pas que Chambord et Chenonceau. Il existe aussi des forts perchés au-dessus des gorges sauvages, en amont du fleuve. Des passionnés veillent sur eux.

PAR LAURENT BLANCHON (TEXTE)

Grangent

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Sous le soleil printanier, le reflet orangé du château de Grangent oscille dans l'eau du lac. «C'est l'île noire», plaisante Raoul Emin, en amateur de «Tintin». Depuis 2011, il est, avec ses six frères et sœurs, l'heureux propriétaire de cet édifice emblématique des gorges de la Loire, prisonnier sur son rocher depuis la construction du barrage de Grangent, en 1957. Adjugé vendu pour 335 000 euros. Et comme une revanche sur le destin : car l'île (2,5 hectares de landes et de genêts) et son château (dont on trouve mention dès le XI^e siècle) appartenaien à leur père, Patrick Emin, un magnat lyonnais de l'immobilier, jusqu'à ce que ses sociétés fassent faillite et que le domaine tombe, vingt ans durant, entre les mains d'un administrateur judiciaire. A l'époque, Patrick Emin avait englouti une fortune dans la restauration de la chapelle, où trône une gigantesque cheminée, et dans la tour de 18 mètres entièrement reconstruite sur la base d'archives, en 1992. Désormais, ce sont ses enfants qui profitent du château. Mais à tour de rôle : le logis qui fait office d'habitation ne compte plus que deux chambres.

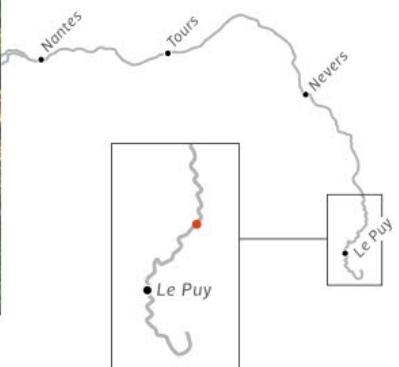




Rochebaron

LA JEUNESSE AU CHEVET D'UN ANCIEN

Chaque été, des jeunes venus du monde entier se pressent à Bas-en-Basset (Haute-Loire) au chevet de Rochebaron, un modèle de château fort bâti au XII^e siècle, puis renforcé au XV^e siècle, au début de la guerre de Cent Ans. Amateur d'histoire médiévale, infatigable bénévole de l'association des Amis de Rochebaron, créée en 1972 pour tenter de sauver les vestiges, Joseph Jourda encadre ces chantiers internationaux. Depuis trente-deux ans, il consacre ses vacances estivales à débroussailler et déblayer, à consolider et bâtir d'épais murs de pierres que d'autres, avant lui, s'étaient attachés à démanteler pour construire à moindre frais les maisons du village. Grâce aux bénévoles, le site est préservé, visité (12 000 entrées), et il est une «source d'animation et de lien social», insiste le président de l'association, Christian Hombert. Il abrite d'ailleurs une compagnie d'archers médiévaux et un fauconnier qui proposent en saison des spectacles dans un panorama exceptionnel. S'il cherche à passer la main, Joseph ne regrette rien de ces étés passés devant la bétonnière. «Ce fut, dit-il, mes plus belles vacances.»

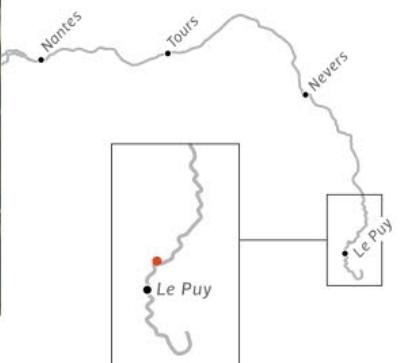




Lavoûte-Polignac

LE DIGNE HÉRITIER D'UNE LONGUE LIGNÉE

Le château de Lavoûte-sur-Loire reprend vie au printemps, après une longue hibernation. On ressort les tapisseries, on accroche les tableaux, on donne un coup de plumeau sur les meubles. A la baguette : Armand de Polignac. Il n'est pas uniquement le petit-fils de la famille de Crillon, qui résida à Paris dans le célèbre hôtel éponyme transformé en palace au début du XX^e siècle. Il n'est pas seulement parent d'Albert de Monaco (un cousin de son père épousa la princesse Charlotte et lui donna un fils prénommé Rainier). Armand de Polignac est surtout le descendant direct d'une famille qui régna sans partage sur le Velay, jusqu'au XIII^e siècle et l'avènement des évêques du Puy. Une lignée qui, à toutes les époques, fut très proche des rois de France. C'est souvent Armand lui-même qui assure la visite guidée de cette demeure à vocation résidentielle, simple manoir à l'origine (XIII^e siècle), transformé en château au XV^e siècle et doté de fenêtres et de cheminées Renaissance au XVI^e. Armand promène les visiteurs à travers l'aile sud – la seule encore debout – dotée d'une riche collection de mobilier et de tableaux.

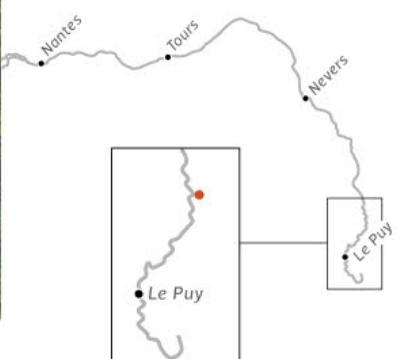




Saint-Paul-en-Cornillon

LE RÊVE ENFIN RÉALISÉ
D'UN ENFANT DU PAYS

Avec ses remparts percés de meurtrières, presque effrayants, le château de Cornillon mérite sa réputation de place imprenable. Enfant du pays, président d'une entreprise d'outillage, Frédéric Champavère s'est offert en 1996 cette citadelle bâtie au XI^e siècle pour protéger la partie méridionale du comté du Forez. Gamin, il en rêvait. Aujourd'hui, il l'habite. Ses appartements sont distribués autour de la tour octogonale. Une trentaine de pièces au total. Mille mètres carrés au bas mot. L'homme ne s'est pas contenté de consolider les murailles, de rehausser les tours et de les couvrir de tuiles vernissées, comme à l'origine. Il a redonné une âme à la demeure, chinant sans relâche du mobilier ancien, recomposant un cabinet de curiosités avec les objets découverts lors de la restauration. Il a acheté le plafond en chêne et les tomettes en terre cuite d'une abbaye du Mâconnais (XV^e siècle), promise à la démolition, afin d'habiller l'une de ses trois salles de justice. Mais avant tout, il s'est empressé de bloquer l'accès aux oubliettes. «Mon fils y est descendu, équipé d'un baudrier et d'une corde de 50 mètres. Il n'a jamais pu toucher le fond !»

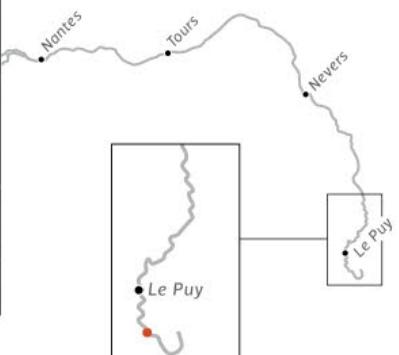


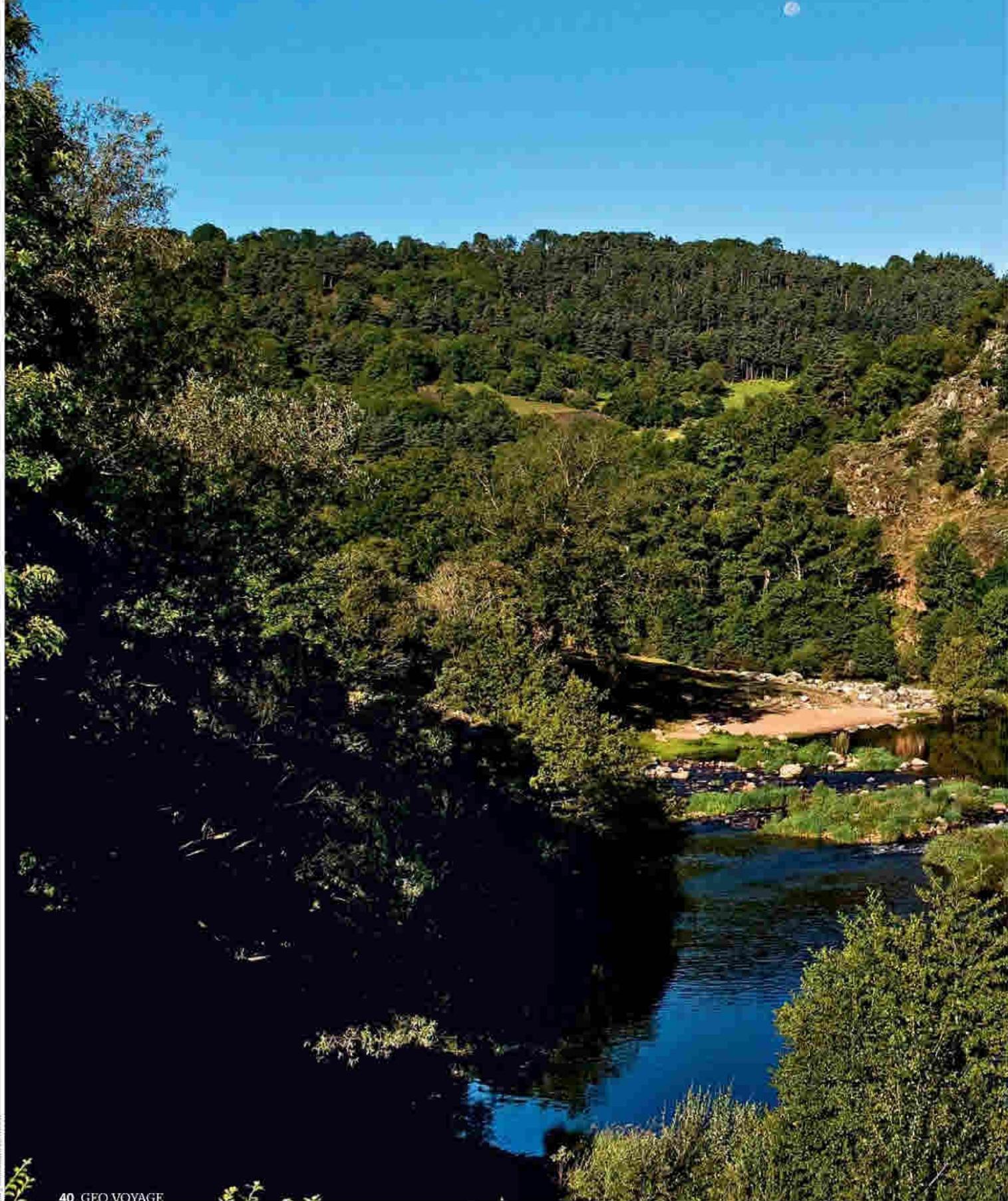


Arlempdes

LE PREMIER D'ENTRE TOUS

Même s'il ne subsiste que des ruines du château fort bâti au XI^e siècle, Arlempdes reste un spectacle saisissant. Vu du fleuve, perché sur son éperon basaltique, il semble inaccessible. La coquette chapelle romane (XI^e siècle), restaurée en 2004 dans sa brèche rouge caractéristique, tutoie le précipice, dominant un à-pic de plus de 80 mètres. C'est peut-être cette vue d'aile qui donna au marquis d'Arlempdes l'envie de s'envoler. En 1783, avec son compère Pilâtre de Rozier, il fut l'un des deux premiers aérostiers de l'histoire. La commune, qui aime aujourd'hui se présenter comme «le plus petit des plus beaux villages de France», compte huit habitants à l'année. Ils vivent sous la protection de ce fantomatique premier château bâti sur les rives de la Loire. Avec ses épaisseurs murailles qui mêlent les pierres prélevées sur les orgues de basalte aux galets extirpés du fleuve, la forteresse d'Arlempdes en annonce beaucoup d'autres. Toutes ou presque furent des postes de douanes médiévaux installés le long de la route du sel pour recueillir les droits de péage et défendre les terres des comtés.

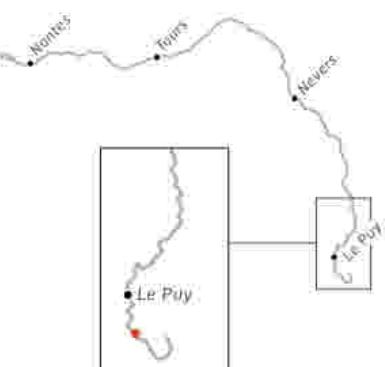
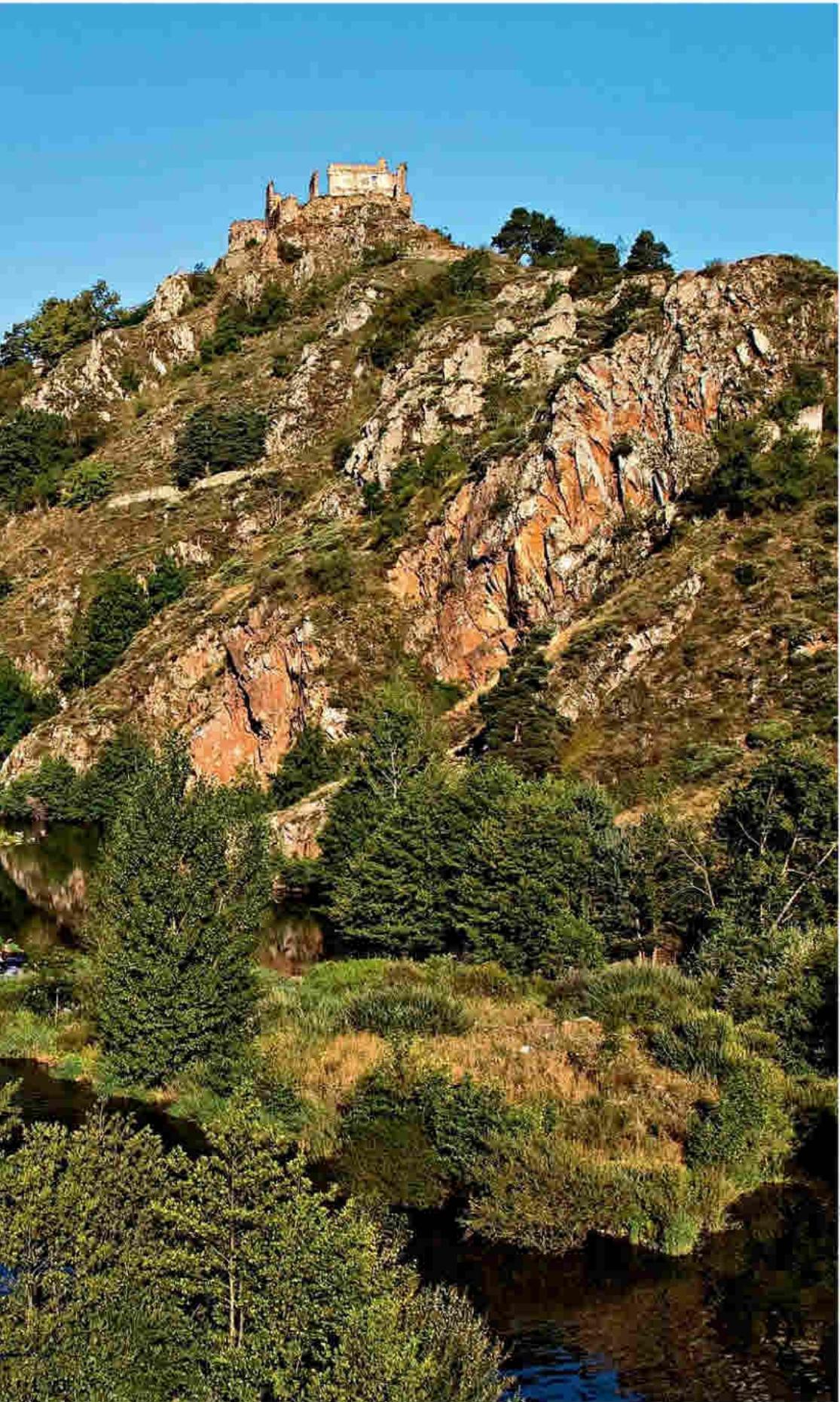




Beaufort

LE MARIAGE DU MÉDIÉVAL ET DU CONTEMPORAIN

Quand l'architecte Jean-Jacques Julien acquit le château de Beaufort, à Goudet, en 2008, les ruines étoffalérent sous la broussaille. «Un tas de cailloux», avait grondé son père. «Comment reconstruire ce château du XIII^e siècle sans la moindre archive?» interrogé le fils. Il a alors imaginé une maison plantée tout au sommet qui, avec son toit végétalisé, son armature de bois et ses façades vitrées, offre une étonnante symbiose entre l'architecture contemporaine et la construction médiévale. Cinq ans plus tard, après des travaux titaniques de consolidation des vestiges et l'acceptation de ce dossier sensible par les services du Patrimoine, le propriétaire a pris possession des lieux. Le projet a fait couler beaucoup d'encre. Mais l'architecte reste droit dans ses bottes : «Si on n'avait rien fait, dans vingt ans, Beaufort n'existe plus.» Et insiste : «Tout est démontable!» A travers les pare-soleil en branches de saules entremêlées qui donnent à leur demeure des allures de nid d'oiseau, Jean-Jacques Julien et sa compagne admirent ainsi le panorama de la jeune Loire dévalant vers l'océan. Un songe éveillé.





“La Loire est une

Tentaculaire, sauvage, hypnotique...
Pour le romancier Pierre Patrolin,
la Loire est une magicienne
qui envoûte celui qui suit son cours.

Pierre Patrolin © P.O.L

Pierre Patrolin

Né en 1957, à Reims, il a d'abord été cinéaste pour la télévision, réalisant notamment d'étonnantes portraits d'arbres. Paru en 2012, «La Traversée de la France à la nage» est son premier ouvrage (Editions P.O.L., 720 pages).

Ne vous y trompez pas. «La Traversée de la France à la nage» n'est pas l'intitulé d'un exploit sportif, mais bien le titre d'un essai poétique et romanesque. L'histoire d'un homme qui décide de parcourir l'Hexagone en suivant ses cours d'eau. Dans cette odyssée moderne, la Loire occupe une place de choix. L'auteur du livre, Pierre Patrolin, nous parle d'un fleuve qui est pour lui à la fois un personnage et une source d'inspiration.

Avez-vous nagé dans les fleuves, comme le fait votre héros, pour préparer l'écriture de votre livre ?

Mon idée directrice était d'écrire un récit de voyage qui soit aussi un roman d'aventure. Pour cela, il fallait que mon nageur, le personnage principal de l'histoire, soit confronté à des péripéties qui relèvent de la pure fiction. Au cours de son périple, il manque de s'enliser et de périr dans les sables mouvants, remonte des barrages en se glissant dans des passes à poissons à la seule force de ses bras, traverse des écluses... Sur la portion de Loire qu'il parcourt, les courants peuvent être très dangereux. Et à de nombreux endroits, il n'est tout simplement pas permis de se baigner. Je n'ai donc pas pris le risque de nager moi-même dans le silage de mon héros ! En revanche, ma méthode de

travail a été de ne rien inventer sur le contexte, partant du principe que le seul moyen pour que ce voyage puisse être crédible serait de donner au préalable au lecteur tous les gages de vérité. A la manière d'un peintre, j'ai donc travaillé sur le motif pour restituer un cadre le plus vérifique possible à l'aventure. J'ai pris des dizaines de pages de notes sur les paysages que mon nageur allait traverser, sur ses rencontres au gré du chemin, sur les arbres, les pierres, les oiseaux, les couleurs changeantes de l'eau et du ciel. J'ai aussi fait quelques brasses, à des endroits choisis, pour éprouver les mêmes sensations que lui, et surtout pour me fondre au mieux dans son point de vue, pour percevoir le fleuve depuis le centre de son lit, et non depuis les berges. Au final, ce livre est une fiction, certes, mais qui cherche à atteindre une forme de mimesis, c'est-à-dire une imitation la plus proche possible du réel.

Pourquoi, dans votre livre, la Loire occupe-t-elle une place centrale par rapport aux autres fleuves ?

J'ai voulu que tous les fleuves que le héros parcourt soient des personnages à part entière. Or, la Loire fait irruption dans le récit à un moment bien particulier, qui lui confère une importance cruciale. Dans sa quête pour traverser la France, le nageur cherche en effet un moyen de remonter vers le nord, pour rejoindre Paris. Or, le fleuve dans lequel il vient de s'engouffrer est en train d'obliquier irrémédiablement vers l'ouest. Certains scientifiques ont avancé qu'il y a des millions d'années, la Loire poursuivait sans doute sa course tout droit, et finissait par se jeter dans la Seine. Mais un phénomène géologique (l'émergence du massif du Morvan, due à la formation des Alpes, NDLR) l'a contrainte à prendre un tournant. Sa nouvelle trajectoire empêche ainsi mon héros de réaliser son désir initial. Il ne peut plus échapper au fleuve, qui a la particularité, sur cette partie de son cours, de n'avoir presqu'aucun affluent sur sa rive droite. Pris au piège de la Loire devenue ensorcelée, comme la magicienne Circé qui retient Ulysse sur



Hélène Faivre - Stockphoto

ensorcelée”

son île, il ne parvient plus à garder le cap de son odyssée, et dérive avec elle vers l'océan.

Le héros parcourt une centaine de kilomètres à la nage entre Fourchambault (Nièvre) et Briare (Loiret). Quelle est la particularité du fleuve à cet endroit ?

Sur cette portion de son cours, la Loire subit une importante métamorphose. Jusqu'alors, sa trajectoire, du sud au nord, était analogue à celle de l'Allier. Comme lui, elle se montrait impétueuse, rapide, froide. Avec lui, elle partageait une sorte de sauvagerie de la vitesse et de la pente. Mais voilà que les deux rivières confluent au Bec d'Allier. A la manière de deux rivales jalouses, elles se disputent le même lit, emmêlent leurs courants. La Loire finit par l'emporter. Les gens de l'Allier prétendent qu'en fait, c'est leur rivière qui sort vainqueur de l'empoignade et devrait légitimement donner son nom au fleuve, mais j'exclus cette hypothèse ! Toujours est-il qu'à l'issue de cette lutte, la Loire se transforme. Elle s'élargit, se ramifie, devient une sorte de puissance lente, qui ne creuse plus le relief mais déborde de son cours, jusqu'à devenir le paysage. Dans les périodes de grandes eaux, elle envahit toutes les terres alentour. On ne peut plus la résumer à son lit, car elle est bordée de marais, de landes, de gravières, de bras morts qui se terminent en culs de sac, mais qui font aussi partie de la Loire. Ses berges sont brouillées et difficiles à délimiter. Il n'y a qu'à voir les ponts qui l'enjambent à cet endroit. Jusqu'à récemment, ils étaient très peu nombreux. Et ceux qui existent aujourd'hui semblent ne pas savoir comment s'y prendre avec le fleuve. Ils déplient leurs arches bien au-delà de l'eau, se prolongent sur la terre ferme, ne peuvent plus s'arrêter. Tout se passe comme si la Loire devenait un monde en soi, dictant son modèle aux espaces qu'il irrigue.

Votre nageur fait des haltes dans les villages qu'il croise. Est-ce uniquement pour se reposer ?

Evoluant au milieu du lit de la Loire, le héros est amené à ressentir un sentiment d'inférieure solitude, qu'accentue l'élargissement progressif des berges. Le mouvement répétitif de la nage l'engourdit tandis que l'eau du fleuve l'hypnotise et l'isole. Je voulais rompre par moments cette sensation, en le faisant revenir provisoirement dans le monde des hommes. Cela passe par des rencontres avec des pêcheurs, avec lesquels il discute en restant immergé dans le fleuve. Mais aussi par des parenthèses, où il se coule dans la vie quotidienne de ces communes croisées sur la route. A Marseilles-les-Aubigny, dans le Cher, il s'offre un pastis sur une terrasse écrasée de soleil. A Neuvy-sur-Loire, il partage le dîner bien arrosé des ouvriers de la centrale nucléaire toute proche. Ces haltes salutaires pour le héros étaient aussi un moyen pour moi de parler du sens de l'hospitalité et du caractère chaleureux des Ligériens.

Malgré les localités qui se succèdent sur ses rives, on est frappé par le caractère préservé de la Loire...

Parmi tous les grands cours d'eau de France, la Loire est celui qui est resté le plus sauvage, et qui a été le moins façonné par la main de l'homme. Certes, il est pollué par endroits. Mais il a su garder son esprit insoumis, en tenant les humains éloignés. La Loire me fait un peu penser à un animal indompté qui va son chemin avec la certitude de sa propre force. Instinctivement, nous restons à distance, respectant cette sauvagerie tranquille. Les levées de terre érigées pour l'enclôture se dressent ainsi bien loin de son cours. Et dans l'espace qui lui est laissé, elle peut s'ébrouer librement. Le fait que la plupart des constructions humaines soient érigées loin de ses rives a un autre impact sur sa beauté naturelle. Car ce qui se reflète dans ses eaux, ce n'est pas le monde des hommes... Comme la mer, la Loire a la couleur des ciels qui la surplombent.

Bras morts, gravières, plaines inondables. En aval de Fourchambault (Nièvre), les berges du fleuve ne se laissent pas facilement circonscrire. «On ne peut plus résumer la Loire à son lit. Elle s'étale et finit par devenir aussi le paysage qui l'entoure», décrit Pierre Patrolin.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENT IMBERT



VILLANDRY

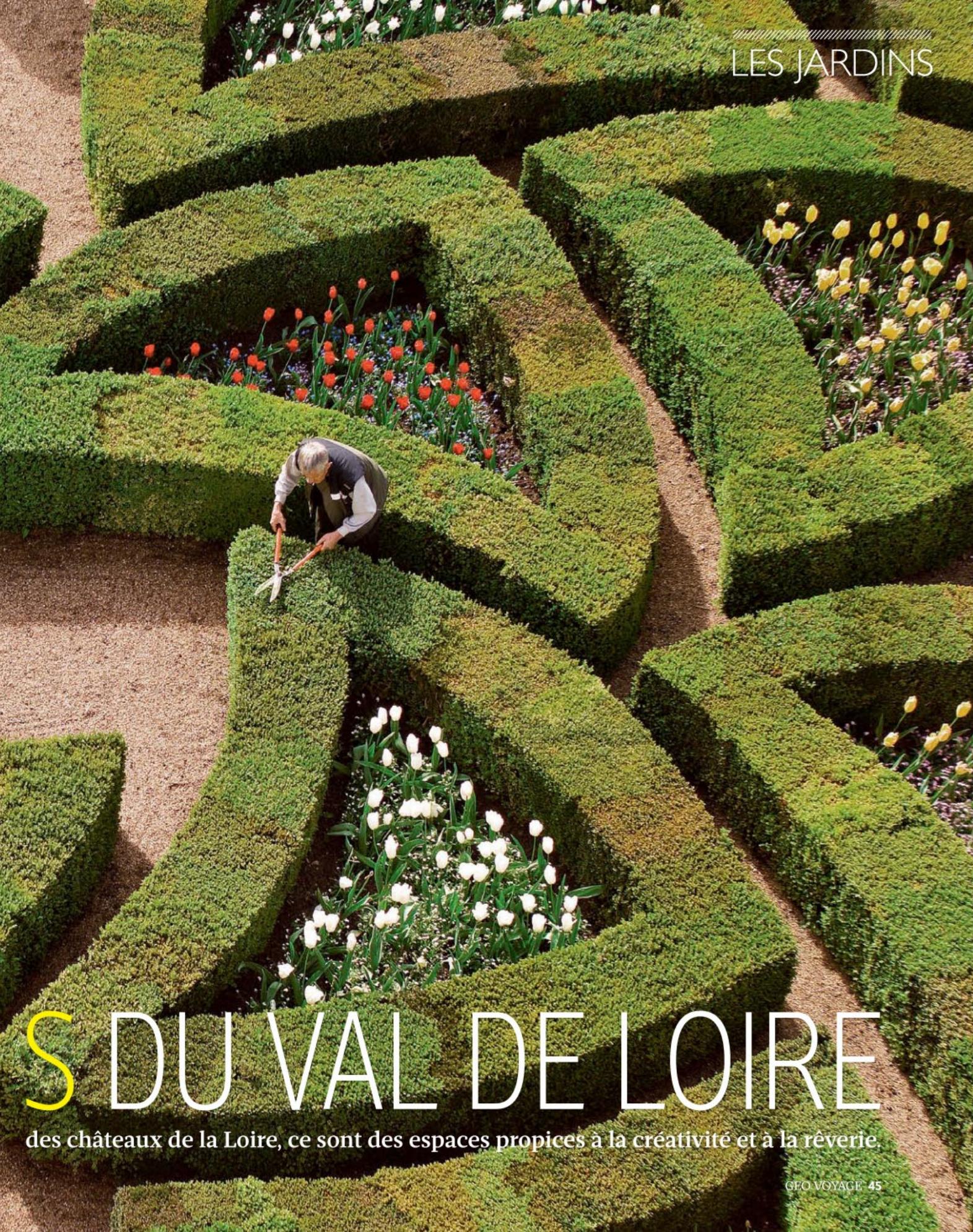
Le labyrinthe des coeurs en miettes

Avec ses impeccables parterres obéissant à une géométrie rigoureuse, le jardin d'ornement du château de Villandry constitue l'une des représentations les plus frappantes du style classique, ou «à la française». Parmi les quatre ensembles végétaux, ce carré dit de «l'Amour passionné» se compose de triangles de buis et de tulipes. Il représente des fragments de coeurs enlacés en une danse tourbillonnante, brisés par les transports amoureux. Ces massifs sont régulièrement taillés par une équipe de dix jardiniers travaillant en permanence sur le domaine.

LES PERLES VERTES

C'est le charme de ses jardins qui a fait la réputation de la région. Soulignant l'éclat

LES JARDINS



S DU VAL DE LOIRE

des châteaux de la Loire, ce sont des espaces propices à la créativité et à la rêverie.

CHAUMONT

Ces bulbes sont une ode à la vie végétale

Le Festival international des jardins a transformé le paisible domaine de Chaumont-sur-Loire en un laboratoire bouillonnant entièrement dédié à la création paysagère. Depuis sa première édition, en 1992, ce ne sont pas moins de 500 œuvres végétales qui ont ainsi surgi des espaces verts entourant le château. Ces drôles de bulbes en bois de peuplier, pris d'assaut par les plantes grimpantes et les herbes folles, ont été installés en 2011 pour rendre hommage à la fertilité de la terre. Conçus comme autant de poches de biodiversité, la vie en jaillit librement avant de se propager tous azimuts.





RIVAU

Attention, traversée de géants !

Se promener dans les bois de ce domaine, c'est s'exposer à de singulières rencontres. À l'image de ces jambes démesurées qui semblent greffées sur le tronc des arbres. Comme si la forêt prenait la poudre d'escampette ! Cette «Forêt qui court» de l'artiste franco-belge Jérôme Basserode s'intègre dans l'un des 14 jardins d'ornement du château de Rivau. Ces œuvres contemporaines sont parfois inspirées de contes de fées ou de légendes, tels le labyrinthe d'«Alice au pays des merveilles» ou les cucurbitacées géantes du potager de Gargantua.





L'URBANISME

Le pont routier Eric-Tabarly, du nom du navigateur natif de la cité, relie depuis 2011 le quartier Malakoff à l'île de Nantes. Sur le quai des Antilles (photo à droite), «Les Anneaux» de l'artiste Daniel Buren et du scénographe Patrick Bouchain évoquent la traite des esclaves et l'union du port au fleuve.



Vincent Jacques

Bordeaux, Lyon et Paris ont réinvesti récemment les rives de leur fleuve. Qu'en est-il aujourd'hui de Nantes ? Après des années de désintérêt, la cité des ducs de Bretagne se réapproprie ses quais et veut un pont grandiose.

PAR NICOLAS DE LA CASINIÈRE (TEXTE)

NANTES

À LA RECONQUÊTE DE SON FLEUVE



René Mattes/Corbis





Vincent Jacques



DEA/G. Dagli Orti/age Fotostock

Une «Venise de l'Ouest» disparue

Datée de 1888, cette lithographie montre un paysage urbain sillonné par les eaux. En 1926, pour des raisons de commodité et d'hygiène, la ville entreprit d'assécher les bras de Loire et de combler un affluent. Elle y perdit alors son surnom de «Venise de l'Ouest».

Chantiers navals et drôles de créatures

En bordure de l'île de Nantes, le bâtiment de la direction des anciens chantiers navals, à droite, accueille une université permanente. Sous les nefs, la compagnie de théâtre La Machine a installé ses ateliers et y expose des créatures sorties des romans de Jules Verne.

Face à l'étrave de l'île de Nantes, les eaux grises de la Loire sont brassées par les mouvements lents, précis, du cargo russe à coque rouge qui fait volte-face : un majestueux demi-tour sur place, son château arrière dominant les flots. Le «Mekhanik Yartsev», cargo de 85 mètres, a déposé sa cargaison de bois et repart vers l'aval en tournant sur lui-même. Depuis les

rives, le spectacle est toujours aussi magique, au confluent des bras de Pirmil et de la Madeleine, tout près du centre historique de Nantes. Cette «zone d'évitage» est l'endroit où les navires, assistés par les remorqueurs, tout doucement, repartent vers l'océan, vers Arkhangelsk, Riga, peut-être Dublin.

Mais Nantes est-elle encore océane ? Certes, la ville a toujours moins regardé les eaux douces de la Loire angevine que le large et l'aventure maritime, vers l'Atlantique et les «îles» de la canne à sucre. Principal port négrier d'Europe au XVIII^e siècle, la ville a fondé sa richesse sur la traite des esclaves et sur le commerce avec les Antilles, prolongé par les raffineries de sucre, biscuiteries et conserveries, à l'origine pour alimenter les marins au long cours. Avec leurs balcons ouvrages comme des robes de courtisanes, les immeubles de pierre blonde des armateurs du quai de la Fosse et de l'île Feydeau témoignent de cette opulence passée. A Nantes, avoir l'esprit marin demeure. On sourit du bétöen qui ne sait pas ce qu'est un «tirant d'air» quand on discute d'un pont et des hauteurs de mâts. Et parler de «marnage» vous fait reconnaître comme un interlocuteur convenable, connaissant les niveaux d'eau et les mouvements de marée. L'héritage culturel perdure, tenace. Ici, la remarque de l'écrivain Julien Gracq, dans «La Forme d'une ville», sur la cité •••



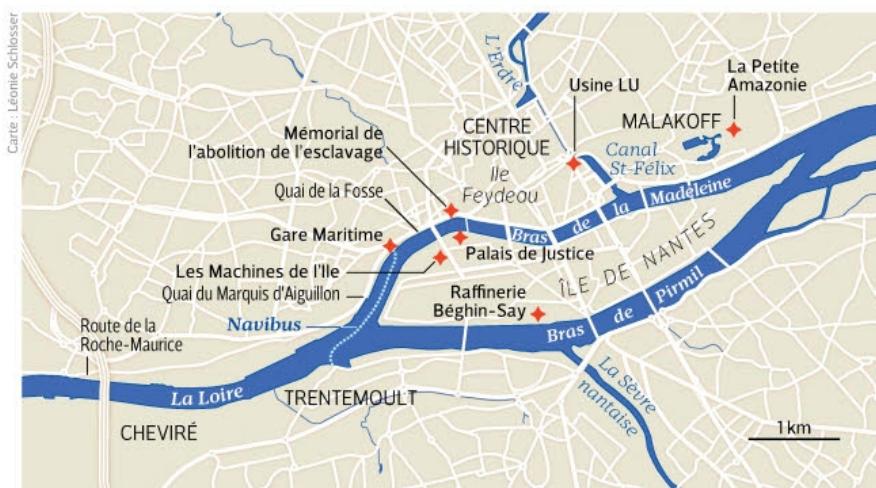
Entrepris depuis un quart de siècle, l'aménagement

••• «ni tout à fait terrienne, ni tout à fait maritime, mi-chair, mi-poisson, juste ce qu'il faut pour faire une sirène», est rabâchée comme un slogan publicitaire. Si l'on ajoute à cela «l'effet côté ouest», la formule inventée en 1992 par un créatif commandité par le service communication de la municipalité, certains visiteurs croient que l'Atlantique baigne le parvis de la gare. Ce qui fait bien ricaner les mouettes qui sont bien là mais savent que l'océan est à plus de 60 kilomètres.

Et cet horizon n'est plus qu'un mythe rassurant. Dans sa traversée nantaise, le fleuve a perdu sa vocation. Les bananiers, pinardiers, céréaliers et autres vraquiers, qui suivirent l'industrialisation de la ville à la fin du XIX^e siècle, ne s'amarrent plus aux quais du centre. Les grues portuaires, autrefois alignées comme à la parade, ont été démontées il y a trente ans. On n'y construit plus non plus les

cargos, ferries, sous-marins, remorqueurs ou bateaux-phares dans les chantiers navals qui, lors des plus grosses commandes, pouvaient compter 60 000 métallos, charpentiers de marine, riveteurs et chaudronniers, autant d'ouvriers qui se lançaient parfois dans des grèves massives et agitées. Les chantiers ont fermé en 1987. Désormais, si le port est toujours officiellement celui de «Nantes-Saint-Nazaire», l'essentiel des 30 millions de tonnes brassées l'est au bout de l'estuaire.

Ce fut, dit-on, un «traumatisme», une douleur profonde à digérer lentement. Et Nantes a semblé renoncer définitivement à son fleuve. La séparation avait commencé dès 1926 avec les grands travaux de comblement : trente ans de sable, de remblais et d'efforts lancés pour assécher et combler deux bras de la Loire et un bout de son affluent, l'Erdre. La préoccupation sanitaire, les rats trop



Une cité gagnée sur la Loire

De l'entre-deux-guerre aux années 1960, les travaux de comblement des bras fluviaux ont remodelé la ville. Les îlots du port et des chantiers navals forment désormais l'île de Nantes, et le cours de l'Erdre a été presque totalement recouvert.



Daniel Auduc/Photononstop

des berges reste inachevé

visibles, les odeurs, les inondations, mais aussi les reconstructions d'après-guerre, ont poussé à enfouir une partie des lits du fleuve traversant le cœur de la ville. Effilé comme un vaisseau, désormais ancré à sec, le magnifique ensemble d'immeubles baroques et néoclassiques de l'île Feydeau n'a plus d'insulaire que le nom, cerné aujourd'hui par la trace verte des pelouses qui ont remplacé l'eau. On pourrait écrire un roman-fleuve sur l'ancienne «Venise de l'Ouest» qui a perdu ses bras.

Cinquante-sept fois par jour, un petit bateau assure la liaison entre les deux rives

Cela fait vingt-cinq ans, depuis la première campagne électorale de Jean-Marc Ayrault en 1989, que le discours officiel martèle l'imminence d'une réconciliation. Les candidats des prochaines municipales n'échappent pas à cette rhétorique obligée des aménageurs. Mais à la longue, l'incantation sonne comme une rengaine. Car, à l'exception du nord-ouest de l'île de Nantes, les berges tardent à donner corps à cette «reconquête». Au cœur de la ville, le fil de l'eau est peu chamboulé par les sillages de navires. Car les marins dans lâme le regrettent, la Loire nantaise est presque déserte. Seul passage régulier, la petite navette Navibus offre une rapide traversée pour le prix d'un ticket de tramway. En six minutes de croisière, elle quitte l'arrêt Gare maritime, laissant sur bâbord l'île de Nantes et ses deux grues Titan, vestiges de la construction navale et du trafic portuaire. La grise, millésime 1966, est classée monument historique. La jaune, l'aïeule de 1956, doit sa survie aux défenseurs du patrimoine. Cinquante-sept

fois par jour, le petit bateau mène piétons et cyclistes du quai du Marquis d'Aiguillon à Trentemoult, l'ancien village de pêcheurs et de cap-horniers, qui entrelace ses ruelles étroites aux murs colorés et ses jeux de marelle tracés à la craie par les gamins.

Devant Trentemoult, on tire des bords pour le plaisir des régates depuis au moins 1884, premières traces photographiques de cette belle plaisance jouant des courants et des bascules de marée. La régate fut d'abord le loisir des pêcheurs d'aloises et de civelles sur leurs canots à voile puis, à partir de 1936, celui des membres de la Société nautique de l'Ouest, avec ses dériveurs ou ses yachts. Le courant, alors, était moins fort et la navigation plus aisée, avant que le creusement incessant du chenal à l'aval de Nantes ne bouscule ces équilibres. Le Centre nautique Sèvre et Loire maintient la tradition et, en septembre, le ballet de ces voiles a de l'allure. Mais le reste de l'année, la Loire somnole. Quelques sillages de pêcheurs de civelles, un zodiac des pompiers à l'entraînement, quelques rares voiliers...

Car le fleuve utile est timidement dévolu à un rôle de décor majestueux mais un peu désincarné, à lagrément et au périple des flâneurs. Certains aménagements légers ont vite trouvé leurs adeptes, comme la plage de sable au pied du pont Anne-de-Bretagne. Mais la baignade, loisir populaire en Loire jusque dans les années 1950, est désormais impossible. Trop de courants, des abords peu accessibles. Plus loin, l'imposant palais de justice, faux cube noir signé Jean Nouvel et tout premier geste architectural de l'île de Nantes, en 2000, est prolongé d'une promenade et de pentes douces •••

Le riche héritage des armateurs

Le somptueux décor du quai de la Fosse témoigne de la fortune des armateurs nantais au XVIII^e siècle. Plusieurs de ses immeubles néo-classiques, que coiffe le dôme de l'église Notre-Dame de Bon-Port, ont été détruits lors des bombardements alliés de 1943, et pour certains reconstruits.

Après un parcours souterrain, l'Erdre
resurgit et longe l'île de



Versailles

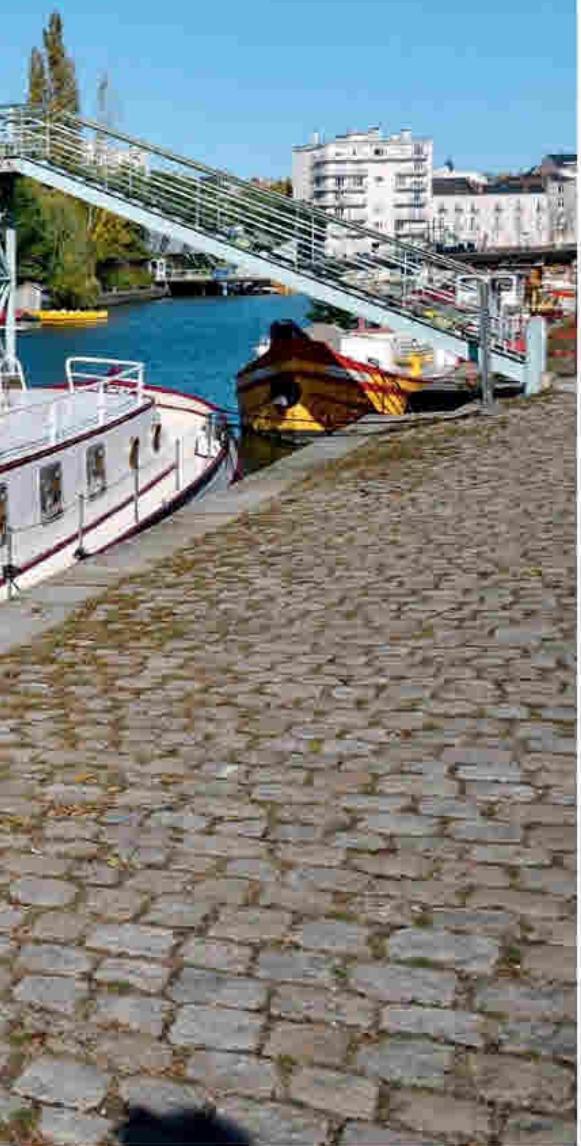


PHOTO : ERIC GAILLARD / DPA

En centre-ville, une enclave de verdure

Enterre sous le cours des Cinquante-Otages, l'Erdre refait surface autour de l'île de Versailles et de son jardin japonais, fait de rocallles et de cascades. En face des péniches amarrées au quai Henri-Barbusse, la Maison de l'île met en valeur la faune et la flore de cet affluent de la Loire.

••• d'herbe accueillante, devant l'école d'architecture. Aux beaux jours, les amoureux, les flâneurs, les adeptes de lecture en plein air y prennent le frais ou le soleil. Des bancs et des barbecues accueillent des pique-niques impromptus. Mais ces activités restent limitées à la partie la plus centrale de la ville, et essentiellement autour de la rive nord de l'île de Nantes qui fait face au cœur historique. Soit à peine un dixième du linéaire de berges relevant de la seule commune de Nantes. Ailleurs, les rives alignent des ambiances et des fragments de paysages très disparates : la raffinerie de sucre de canne Béghin-Say, des zones industrielles en friche, des vasières et des prairies inondables, le village enclavé de Roche-Maurice, face aux quais à bois de Cheviré, les immeubles HLM de Malakoff où les voies sur berges masquent la Petite Amazonie, soit 19 hectares de pure nature léguée, ironie du sort, par les bombardements alliés de 1943. Les cratères des bombes ont créé des mares, envahies par des éperniers, des tritons, des grenouilles, dans une forêt naissante. La Petite Amazonie est protégée, classée Natura 2000, et ne se visite que quelques jours par an, en compagnie d'un guide de la Ligue de protection des oiseaux.

«Dès qu'il y a un événement nautique, la foule accourt et envahit les quais»

Après avoir été durant douze ans capitaine du port de plaisance, Philippe Boisdran est devenu consultant et expert de la Loire. Installé dans la péniche «Grand Large», sur le canal Saint-Félix – face au dôme ajouré de la belle usine des petits-beurre Lefèvre-Utile, les fameux LU, reconvertis en centre culturel –, il porte un constat sévère : «Nantes n'est pas fâchée avec son fleuve : dès qu'il y a un événement nautique, des grands voiliers, des régates, tout le monde accourt les voir. Le problème, c'est que les élus n'ont pas de culture maritime ou fluviale. Ils ont surtout réconcilié les bords du fleuve avec les promoteurs immobiliers, ils se focalisent sur des parcours paysagers et des solutions de loisir pour les berges. Ça coûte évidemment moins cher d'installer une pelouse que d'entretenir des quais de travail ou de passagers», dit-il en se rappelant les tronçons de quais qui s'effondrèrent près du bâtiment du port autonome, juste après sa construction, en 1987. On ne les a jamais relevés. Philippe Boisdran n'a, bien sûr, rien contre le Mémorial de l'abolition de l'esclavage installé depuis 2012 sous une promenade verte, le long du quai de la Fosse : «Mais cet aménagement a figé un quai public désormais inutilisable pour la navigation... Des pistes cyclables, des couloirs de marche, des espaces verts ou muséographiques bloquent les quais. On entend dire qu'il faut un fleuve vivant, avec des bateaux dessus, mais sans appontement, c'est un voeu pieu.»

Pourtant, dès l'an 2000, le plan-guide de l'urbaniste Alexandre Chemetov indiquait des possibilités d'aménagement, prévoyait une bonne •••

••• quinzaine d'appontements dans la partie urbaine de la Loire. L'urbaniste a été remplacé en 2010, aucun de ces aménagements n'a été réalisé, à l'exception de deux points d'accostage sous-utilisés. L'un est dédié au «Belem», célèbre trois-mâts qui retrouve son port d'attache en hiver et partage le ponton avec quelques voiliers de plaisance. En face accoste «La Boudeuse», ancien navire-école suédois, à côté d'une barge de restaurant disgracieuse, dévolue à une clientèle haut de gamme.

Les plus belles entrées de Nantes ne se font pas par la route mais par le fleuve

Tous les passionnés qui rêvent d'un fleuve animé et utile, où la navigation est aussi fluide, intense et évidente qu'à Venise ou Amsterdam, se plaisent pourtant à imaginer des estacades, des passerelles traversant un peu partout, des bac à bateaux, des petits clubs nautiques, des taxis flottants, des bateaux de service, pour évacuer des matériaux ou livrer la mâche et les poireaux primeurs produits dans les parcelles maraîchères en amont du fleuve. Ils verrraient bien des vaporetto pour promener des touristes, des bateaux-mouches pour des visites thématiques. Et des pontons, des cales de mise à l'eau pour la voile légère, du canotage à la rame ou à la voile. L'architecte François Lelièvre est de ceux-là. Il a conçu et construit des canots de voile-aviron, les Seils, dédiés à la navigation populaire, familiale, parfaits pour les estuaires : «Malheureusement, Nantes refuse d'envisager le fleuve comme ressource et manque

d'imagination, alors qu'il y a un plan d'eau fantastique. Les plus belles entrées de Nantes ne sont pas par la route, mais par le fleuve, à l'est et à l'ouest. Or, quand un bateau arrive, on commence par le taxer au lieu de l'accueillir et de chercher à faciliter son séjour», dit-il. «Un port vivant, qui travaille et laisse place au loisir, c'est pourtant magique. Mais il est possible qu'après mille ans de combat contre la Loire impétueuse, de dragages et d'aménagements, les hommes soient un peu las et renoncent à leur fleuve», renchérit un autre architecte, Paul Poirier. Affable et enthousiaste, il est connu pour défendre depuis des années un projet à la fois fou et totalement en phase avec l'histoire de la ville : un pont transbordeur moderne qui, entre le quai de la Fosse et la Prairie-au-Duc, enjambait le bras de la Madeleine.

L'ouvrage serait bien sûr un hommage à l'ancien pont transbordeur qui s'élevait ici entre 1903 et 1958, année de son démantèlement, au grand regret des Nantais, habitués à sa silhouette de résille et de dentelle métallique, dont la nacelle suspendue au ras des flots faisait la navette entre les chantiers navals et les quartiers populaires de la Fosse et de Chantenay. Ce vieux transbordeur a trôné sur toutes les gravures, les cartes postales, les boîtes de beringots, les réclames de biscuits. A l'heure de l'embarquement et après le travail, des centaines de métallos y passaient à pied, à vélo. Il était la signature visuelle de la ville, que célébrait encore en 1982 le réalisateur Jacques Demy dans «Une cham-

Les Nantais rêvent de bateaux-mouches,

Un pont suspendu dans le ciel

Cette image 3D met en scène le projet de pont transbordeur conçu par l'architecte nantais Paul Poirier. Deux pylônes de 100 mètres de haut, un tablier amenagé en galerie marchande et un chariot-nacelle permettront de rejoindre l'île de Nantes depuis la chaussée de la Madeleine.



Pont à la passerelle - Paul Poirier



François Lamy/Merion

de vaporettos... et d'un pont transbordeur

bre en ville». Grâce à un vieux truc cinématographique, le «glass shot», le squelette de métal reproduit en miniature sur une vitre s'interposait entre sa caméra et le vrai quai de la Fosse.

Sur le tablier du transbordeur s'ouvriraient commerces, restaurant et galerie d'art

Lorsqu'en 2008, Paul Poirier soumit l'idée d'un nouveau pont transbordeur, Jean-Marc Ayrault, alors maire de Nantes, se méfia d'abord d'une tentation rétro. Avant de reconnaître que le futur ouvrage pourrait incarner le renouveau et le dynamisme, un peu comme le tramway nantais qui fut, dès 1985, rendu moderne et pertinent un moyen de transport que l'on croyait désuet. Associé à l'ingénieur Michel Virlogeux, à qui l'on doit les prouesses technologiques du viaduc de Millau, Paul Poirier propose un projet aussi innovant qu'élegant, fine structure en acier de 160 mètres de long reposant sur quatre pylônes hauts de 100 mètres. Ils soutiendraient, à 60 mètres au-dessus du fleuve, une rue commerçante, un restaurant, une galerie d'art,

avec une vue exceptionnelle sur la ville. La communauté urbaine de Nantes vient juste de lancer un appel d'offres pour étudier la faisabilité économique, financière et touristique d'un tel ouvrage. Autant dire que l'architecte est sur un petit nuage : «En fait, l'idée de transbordeur ravive la mémoire de Nantes et la fierté d'une ville, liée à son passé maritime, confie-t-il, enjoué. Le transbordeur encadrerait l'horizon et ferait du fleuve un théâtre urbain. Cette porte d'entrée serait le point d'orgue de la réconciliation des Nantais avec leur fleuve dont on nous rebat les oreilles depuis des années.»

Du haut du transbordeur, on pourrait jouir de l'écrin naturellement spectaculaire qu'est le fond de l'estuaire. Un cabinet d'alchimie où les ciels de zinc ou de fer peuvent virer à l'inox en un souffle de vent, où, par la magie d'un grain, l'air passe de l'étain brut au platine. A ne plus trop savoir si c'est le lit du fleuve qui donne au baldaquin de nuages ces reflets de métal ou si le dais du ciel se dissout dans le chenal. ■

NICOLAS DE LA CASINIÈRE

L'escale préservée des capitaines

En aval de l'agglomération, sur la commune de Rézé, Trentemoult a conservé ses maisons traditionnelles de pêcheurs et ses belles demeures bâties au XIX^e siècle par les cap-horniers. Nantes recrutait jadis dans ce village la plupart de ses officiers de marine marchande.



La Loire a toujours
charrié les légendes
entre les quais
d'Orléans. Mais celle
qui courut en 1969
fut plus sombre
que les autres.

ET LA RUMEUR NOYA ORLÉANS

Il y a quarante-cinq ans, la ville prenait peur : des jeunes filles, disait-on, étaient enlevées dans des boutiques.

Puis un sous-marin les emportait par le fleuve... Cette histoire est devenue un objet d'étude pour la sociologie.



Au début de juin 1969, «L'Aurore» et d'autres quotidiens nationaux couvrent l'affaire dans une ville en proie à la panique.

Le ciel couleur de cendre se confond avec les eaux criblées par la pluie. Ici et là, le courant sursaute sous les remous d'où émergent des bancs de sable encombrés de branchages. Dans sa course vers l'Atlantique, le fleuve fend Orléans en son point le plus septentrional. Mais derrière les quais de pierre, la ville semble lui tourner le dos. Qui croirait que, la nuit, des sous-marins pourraient venir ici afin d'embarquer des prisonnières menées par des souterrains qui sommeillent sous les entrailles de la ville ? Qui imaginerait que la capitale de la région Centre, terre chérie des seigneurs et des rois, ait pu être le théâtre de peurs et de médisances bien moins glorieuses ? C'est pourtant ici, dans la tranquille préfecture du Loiret, qu'est née, il y a tout juste quarante-cinq ans, la rumeur la plus célèbre de France.

Aux premières heures du printemps 1969, Orléans, si représentative du pays d'alors par la diversité sociale de ses 96 000 habitants, se prépare, comme le reste de l'Hexagone, aux élections présidentielles qui mèneront Georges Pompidou à l'Elysée. Mais depuis quelques jours, un bruit circule : une, puis deux jeunes filles auraient mystérieusement disparu dans les cabines d'essayage de la boutique Dorphé, un magasin de confection situé rue Royale, la vaste avenue qui trace vers la Loire sa perspective de façades aussi parfaite que glaciale. Les cabines d'essayage de Dorphé sont aménagées dans d'anciennes caves dont le décor évoque les oubliettes médiévales. La rumeur est née dans les cours des collèges religieux Saint-Paul et Saint-Charles, dans celle du lycée Jeanne-d'Arc. Les adolescentes se la confient dans un mélange de terreur et d'excitation, comme on raconte un film d'horreur. Puis, le bruit court les usines et les bars populaires de la rue de Bourgogne, est repris dans les cafés de la place du Martroi. Il rebondit entre les étalages des grandes Halles, dans le quartier du Châtelet. La légende enfle entre le 20 et le 23 mai et se nourrit de détails plus précis : chloroformées dans l'arrière-boutique, les jeunes femmes auraient été ligotées

puis enlevées via des trappes cachées sous les cabines d'essayage. Elles auraient été conduites à travers un complexe réseau souterrain qui rejoint la Loire, puis embarquées dans un sous-marin qui aurait gagné le large, vers l'Amérique du Sud ou une lointaine «Arabie» et quelques obscures maisons closes. Tout le monde à Orléans sait pourtant qu'en été, le fleuve est si bas que l'«on peut presque traverser la Loire sans se mouiller». Mais l'histoire du submersible est répétée et le récit toujours plus extraordinaire. Ce ne sont plus deux, mais sept, puis quinze et bientôt vingt-six adolescentes qui ont disparu. Enlevées non seulement chez Dorphé, mais aussi chez Sheila, Alexandrine, Le Petit Bénéfice, au Travailleur, chez D.D. : autant de commerces de prêt-à-porter situés au cœur de la ville, dans les rues Royale, du Chariot, Ducerceau, de la République, toutes fraîchement rénovées suite aux bombardements de juin 1940. Elles forment un quartier vivant où flânenet et se retrouvent les jeunes. Leurs vitrines proposent la nouvelle mode des pantalons «pattes d'eph» et des minijupes, celle d'une jeunesse «yéyé» qui fait la folle et désespère le bourgeois, effrayé par ces temps de stupre et de luxure. Chez Félix, le chausseur de la rue Thiers, un somnifère serait inoculé aux clientes grâce à une aiguille fichée dans le talon des souliers. Dans les établissements scolaires catholiques de la ville, des enseignantes mettent en garde leurs élèves : «Ne fréquentez pas ces boutiques !»

Peu à peu, c'est tout le cœur historique que la rumeur envahit : 60 jeunes filles auraient été enlevées dont 28 dans le seul magasin Dorphé... Le 20 mai, le procureur de la République est interrogé par sa secrétaire sur les mesures qu'il entend prendre pour lutter contre «le réseau de traite des blanches». Il questionne à son tour le commissaire de police qui mène une enquête rapide : aucune disparition ni fugue n'a été recensée au cours des derniers jours. Pourtant, les ragots circulent : «Trois ou quatre personnes sont venues me voir au journal, persuadées de la véracité de ces enlèvements, alors qu'elles n'en avaient entendu parler que dans le bus», racontait, en 2009, Henri Blanquet, ancien journaliste de la «République du Centre». Refusant d'abord ■■■

Les cabines d'essayage seraient reliées à des souterrains

••• d'alimenter la calomnie, le quotidien local ne publie rien. Le 23 mai, Henri Licht, le propriétaire de Dorphé est alerté par un ami qui lui dit que sa fille «a appris au lycée qu'il se passe de drôles de choses» dans sa boutique. Le vendredi 30, il se rend au commissariat pour déposer plainte. Car il a compris, comme d'autres, que tous les commerçants incriminés, sauf un (dont le nom peut toutefois prêter à confusion), sont de confession juive. Les policiers lui demandent de revenir le lundi, après le premier tour des élections. Pendant ce temps, face au silence des journaux, de la préfecture et de la police, la fable antisémite s'envenime : les «juifs» auraient acheté le silence des pouvoirs publics et des médias. Les commerces seraient reliés entre eux par les tunnels qui mènent à la Loire et au sous-marin.

Et le 31 mai, jour du marché qui attire les habitants des villages alentour, un vent de panique souffle sur la ville. Les boutiques Dorphé, Félix et Sheila sont montrées du doigt, les commerçants sont insultés par des badauds. Des dizaines de passants ralentissent devant les vitrines, barrent l'accès aux magasins : «Faut pas aller chez les juifs !» Rosita Lagarde était alors apprentie vendueuse au Travailleur, une enseigne de confection, et se souvient de ce samedi où elle attendait les clients sur le pas de la porte : «Ils montraient les cabines d'essayage et répétaient : «Regarde, c'est au fond !» sur le ton de la confidence.» Les boutiques sont désertées. Le lundi, Henri Licht porte plainte contre X pour diffamation, bientôt imité par cinq autres marchands.

Au début, Eliane Klein, fille de commerçants juifs elle aussi, a ri, croyant à une blague idiote. Puis, affolée par l'ampleur des médisances, elle décide, avec sa sœur, d'envoyer une lettre aux médias nationaux et locaux. Elles alertent les organisations antiracistes : «Il y a des rumeurs partout, tout le temps, et pas que sur les juifs. Mais nous avons décidé de ne pas laisser dire, contrairement à ce que certains nous conseillaient, y compris au sein de la communauté juive», raconte-t-elle aujourd'hui. A 72 ans, cette frêle silhouette aux cheveux de jais n'a rien oublié de ces jours sombres, mais semble lassée de devoir ressasser les événements qui la poussèrent à militer au sein du Conseil représentatif des institutions juives de France (Crif).

Ce n'est que le 2 juin 1969 que «La Nouvelle République», en pages intérieures et sous le titre «Une odieuse cabale», exhorte ses «concitoyens» à «ne pas se laisser influencer par des accusations mensongères colportées ici et là». Entre le 3 et le 9 juin, les parents d'élèves des lycées Jean-Zay, Pothier et du collège Jeanne-d'Arc publient des communiqués demandant aux adultes «de rassurer leurs enfants et de les engager à ne pas répandre des propos qui risquent d'avoir un caractère diffamatoire». Entre le 7 et le 10 juin, la presse parisienne déboule. «Des femmes disparaissent à Orléans : canular ou cabale ?» s'interroge «Le Monde», le 7 juin. «Histoire d'une calomnie», titre «L'Aurore» trois jours plus tard. A lire ces articles, Orléans est une province «moyenâgeuse» («L'Aurore») capable d'avaler n'importe quelle énormité pour «stimuler la bêtise et tromper l'ennui» («Le Monde»). Comme si ces quotidiens parisiens entrete-

naient à leur tour le mythe d'un pays obscur, en oubliant que la même rumeur avait circulé dans la capitale, neuf ans plus tôt. Le 8 juin, à l'initiative de l'écrivain Louis Guilloux, une conférence réunit 300 personnes à la Maison de la culture d'Orléans – l'actuel théâtre – et donne naissance à un «Comité de lutte contre la diffamation».

Mais il faudra attendre des semaines pour que les bruits se dissipent, que les jeunes filles reviennent dans les magasins, le plus souvent accompagnées. Début juillet, lorsque le sociologue Edgar Morin et son équipe arrivent pour étudier l'affaire, nombreux sont les habitants qui se disent persuadés qu'on leur cache quelque chose. Le 5 août 1969, deux mois après les événements, lorsque des journalistes enquêtent pour l'émission télévisée «Régie 4», des jeunes motards en bande disent devant la caméra qu'«il n'y a pas de fumée sans feu». Henri Licht, lui, raconte avec ameretume les appels anonymes qui disaient «Préparez un convoi, on arrive !» ou «En achetant une robe, est-ce qu'on gagne un voyage ?» Il confie les préjugés subis, économique certes, mais aussi moral : «Faut-il se considérer comme citoyen à part entière devant la loi, ou serons-nous toujours des juifs avant tout ?» C'est aussi ce qu'a dû se demander Jeannette Buki, qui gérait seule sa boutique Sheila : écoeurée par cette

flambée de haine, elle a rejoint Israël peu de temps après. L'étude menée par Edgar Morin donnera lieu à un classique de la sociologie : sous le titre «La Rumeur d'Orléans», il figure désormais dans toutes les bibliothèques universitaires. Pour le sociologue, ce coup de folie est révélateur des transformations que vit la société française en 1969, jusque dans ses villes de province. La modernité, l'émancipation de la jeunesse, la libération sexuelle, incarnées par les jupes courtes que vendent les boutiques «dans le vent» sont vécues comme une «dissolution des moeurs» – aussi inquiétante que fascinante – par la société conservatrice. L'image de jeunes femmes se dénudant dans l'intimité des cabines d'essayage nourrit les «fantasmes érotiques». Et, comme souvent en cas de crise, le marchand juif joue le rôle de l'étranger, de l'Autre, parfait «bouc émissaire» catalysant l'angoisse de la population face aux changements.

Pourquoi cette fable connaît-elle un tel écho à Orléans, ville gentiment endormie où même la contestation de 1968 n'avait fait que quelques vaguelettes, alors que des bruits similaires ont couru dès 1959 à Toulouse et Tours, à Rouen en 1966, au Mans en 1968 ? Pour Pascal Froissart, enseignant à l'Université Paris 8 et sociologue de la rumeur, Orléans n'était pas plus raciste qu'une autre ville. A l'époque, de tels récits circulaient largement en Europe : «Ce thème du rapt dans les cabines d'essayage était déjà utilisé par Maurice Sachs, célèbre écrivain des années 1920. Peu avant la crise à Orléans, un essai du journaliste britannique Stephen Barlay ("L'Esclavage sexuel"), un roman d'Alfred Maz ("Un couvent dans le vent") ainsi qu'un article de l'hebdomadaire à sensation "Noir et Blanc" ("Les pièges odieux des trafiquants de femmes") exploitent le thème du rapt de jeunes filles. Toute cette médiatisation brouillait les frontières entre imaginaire et fait divers.»

Les boutiques sont désertées, les commerçants sont insultés



Comme d'autres, le journal «L'Humanité» note que la rumeur sur les enlèvements est aussi une légende aux relents antisémites.

Et à Orléans, cette «légende urbaine» a pu se nourrir des détails propres à la ville, notamment la proximité du fleuve et les mystérieux tunnels qu'elle cache dans ses profondeurs. Car la cité est trouée comme un gruyère : de l'Antiquité au XIX^e siècle, on a creusé son sol pour bâtir les maisons. Toutes ces carrières à l'humidité constante ont ensuite servi de caves à vin, de champignonnières ou d'entrepôts. Ces lieux sont toujours légendaires : «Combien de fois ai-je entendu des Orléanais m'affirmer que des souterrains sont enfouis sous la Loire ? C'est impossible géologiquement, ils s'effondreraient ! Mais les habitants connaissent mal ces caves sombres et insalubres, peu étudiées, voire ignorées», raconte Clément Alix, jeune archéologue du bâti au service de la municipalité. Très rares sont celles qui sont reliées à d'autres, aucune ne court jusqu'à la Loire... Pourtant les clichés ont la vie dure et font partie du folklore. Bertrand Deshayes, l'un des derniers mariniers de la ville, directeur d'une association de sensibilisation à l'environnement, est aussi propriétaire du Girouet, un restaurant aux murs de pierres apparentes ornées de panneaux indiquant le niveau des crues. Ce passionné au verbe haut ne manque jamais de jouer de la légende : «Détrompez-vous, il y a toujours un souterrain pour rejoindre la Loire, et un sous-marin attend pour gagner l'océan, lâche-t-il goguenard. Après tout, ces croyances, ce sont nos histoires orléanaises, notre patrimoine...» Depuis toujours, à Orléans, le fleuve rebelle et capricieux a nourri les fantasmes. Au Moyen Age, ajoute Christian Chenault, auteur de «L'Imaginaire orléanais», on pensait que les crues étaient déclenchées par le réveil d'un dragon serpentant dans le lit de la Loire. Ainsi, pour cet ethnologue retraité, les présumés enlèvements de 1969 pouvaient aussi s'expliquer par les peurs liées aux crues du fleuve, capables d'engloutir ceux qui s'aventurent près des eaux. «Ces craintes sont toujours très présentes dans les mentalités», dit-il.

Pourtant, quarante-cinq ans après, il est quasiment impossible d'évoquer la rumeur à Orléans. A part Eliane Klein, qui se dévoue une nouvelle fois mais presque à contrecœur, plus personne ne souhaite en parler. David Creff, journaliste

de la «République du Centre», en a fait l'expérience lorsqu'il a essayé d'en rencontrer les acteurs, en juillet dernier. Même à cet enfant du pays, les gens ne voulaient plus raconter : «J'ai ressenti un mélange de pudeur et de gêne», dit-il. Henri Licht, qui tient aujourd'hui un magasin d'antiquités, décline toute entrevue. Une sorte d'amnésie semble désormais couvrir la rumeur. Ce que la psychologue sociale Valérie Haas, qui a travaillé sur d'autres villes stigmatisées par l'Histoire comme Vichy et Dallas, peut comprendre aisément : «Ces événements négatifs marquent les habitants, ils se sentent dévalorisés. Un travail de reconstruction est alors nécessaire, y compris au niveau de l'esthétique de la ville, de son environnement, pour redorer le blason.»

Et Orléans a su redorer le sien. Le centre, longtemps délaissé, a retrouvé sa splendeur. Avec sa population jeune, 34 ans de moyenne d'âge contre 40 en France, son université réputée pour ses recherches en sciences et en environnement, sa «Comestic Valley», lieu de production qui réunit tous les grands

noms de la parfumerie française, son label «Ville d'art et d'histoire» acquis en 2009, Orléans a, depuis quinze ans, subi un lifting complet. Olivier Carré, député et maire adjoint chargé de l'urbanisme, préfère s'attarder sur ces récents changements plutôt que sur «l'affaire nauséabonde» de la rumeur : «La ville a dépassé le cap des 114 000 habitants, dit-il. Elle a repris son rang de capitale régionale.» Désormais, avec ses romantiques maisons à colombages remises en beauté, la rue de Bourgogne, autrefois décrite comme un «coupe-gorge», est chaque soir peuplée de jeunes fêtards. Le quartier pavé de la place de la Loire, bordé de restaurants, de bars, de cinémas, célèbre les retrouvailles de la ville et de son fleuve. Dès les premiers rayons de soleil, les quais sont noirs de monde. Un ancien parking à ciel ouvert est devenu une promenade bucolique et un itinéraire cyclable embouteillé. Entre les quais, la Loire déploie son immensité verte dans laquelle se reflète la lumière du ciel, son souffle mêlé aux cris des sternes qui l'effleurent. On a beau scruter longtemps la surface, on n'aperçoit aucun sous-marin. ■

FRÉDÉRIQUE JOSSE

Aujourd'hui, la cité a changé et ne veut plus parler de ces jours de folie



DES



A 10 kilomètres de Saumur, le village troglodytique de Turquant a restauré onze maisons encastrées dans ses falaises. Depuis 2009, elles sont occupées par des artisans d'art : sculpteur, métallier, bijoutier, céramiste, souffleur de verre...

LE RENOUVEAU “TROGLOS”

Sous la roche des bords de Loire se cachent des milliers de kilomètres de galeries. Elles retrouvent une seconde vie, sous forme d'hôtels, de caves et de villas. Ces sites insolites surprennent le visiteur.

PAR VOLKER SAUX (TEXTE) ET
JEAN-BAPTISTE RABOUAN/HEMIS.FR (PHOTOS)





Un inquiétant bestiaire de calcite hante les carrières de Savonnières

Cette grotte est une ancienne mine souterraine de tuffeau, où les infiltrations d'eau, très chargées en calcium, ont formé des draperies et des stalactites. Ses propriétaires y ont installé des moulages d'animaux que la calcite a façonnés en d'étranges sculptures.







Sous la forêt de Couziers se terrait une armée de soldats avec leurs montures

Au Moyen Age, le site de la Fosse Rouge, voisin de l'abbaye de Fontevraud, fut creusé d'un réseau défensif de caves et de galeries. Seuls les spéléologues s'aventurent dans ce dédale où subsistent des vestiges de silos et, sur les parois, des anneaux pour attacher les chevaux.

LES MODES DE VIE | Les « troglos »





A Doué, un Facteur Cheval a créé un monde enchanté dans son jardin troglodytique

Dans une carrière désaffectée de Doué-la-Fontaine, Bernard Roux, un maçon à la retraite, constitue depuis plus de trente ans un musée d'art brut à ciel ouvert. Des fresques murales en ciment coloré y côtoient des outils anciens, des statues d'animaux et des nains de jardin.

LES MODES DE VIE | Les «troglos»

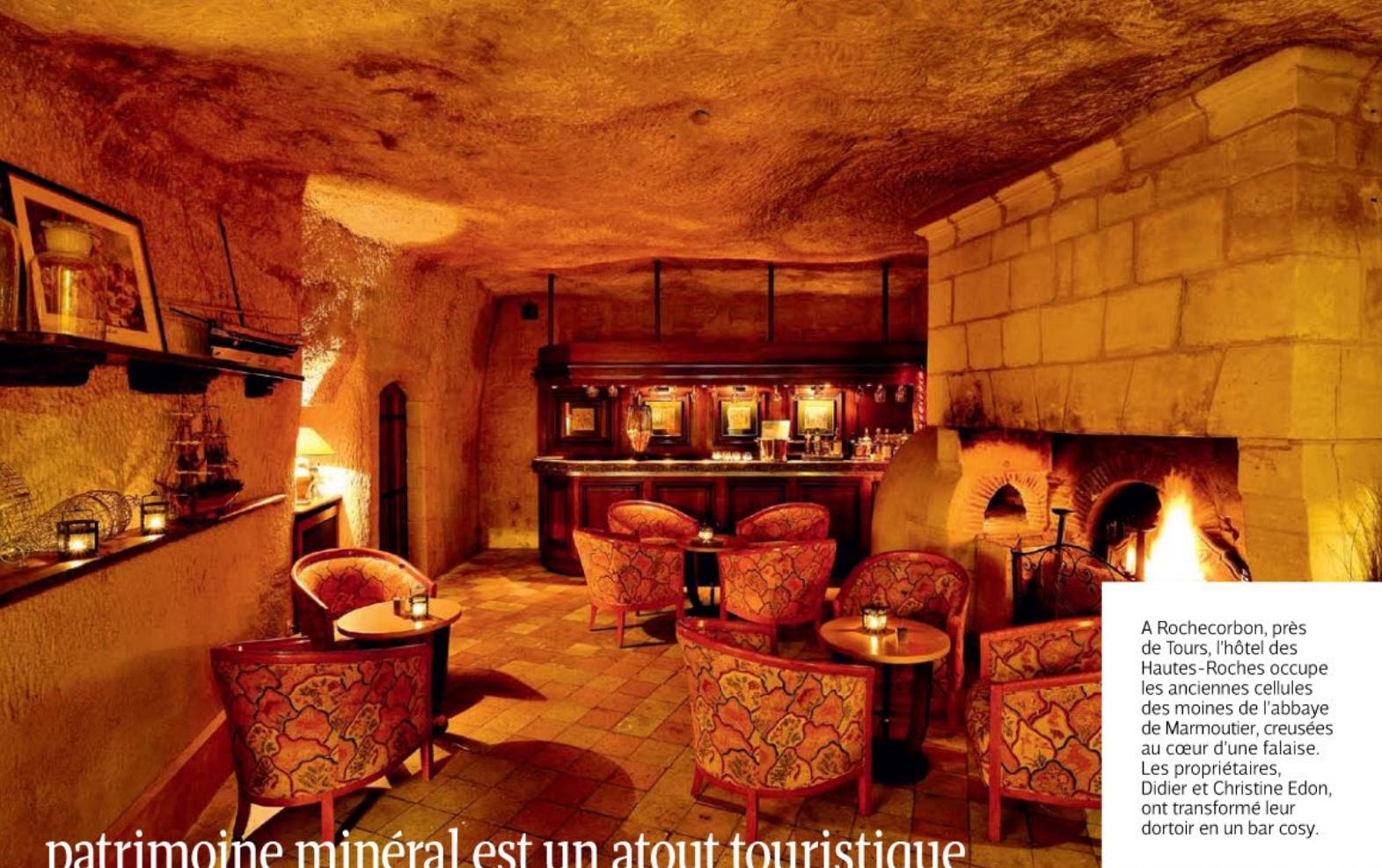


A Azay-le-Rideau, Alain et Cathy Sarrazin ont réhabilité une ferme de vignerons taillée dans la roche aux XVI^e et XVII^e siècles. Ils en ont fait une maison d'hôtes qu'ils ont baptisée «Troglododo», composée de cinq chambres au confort moderne.

Recyclé en gîtes, bars ou restaurants, ce

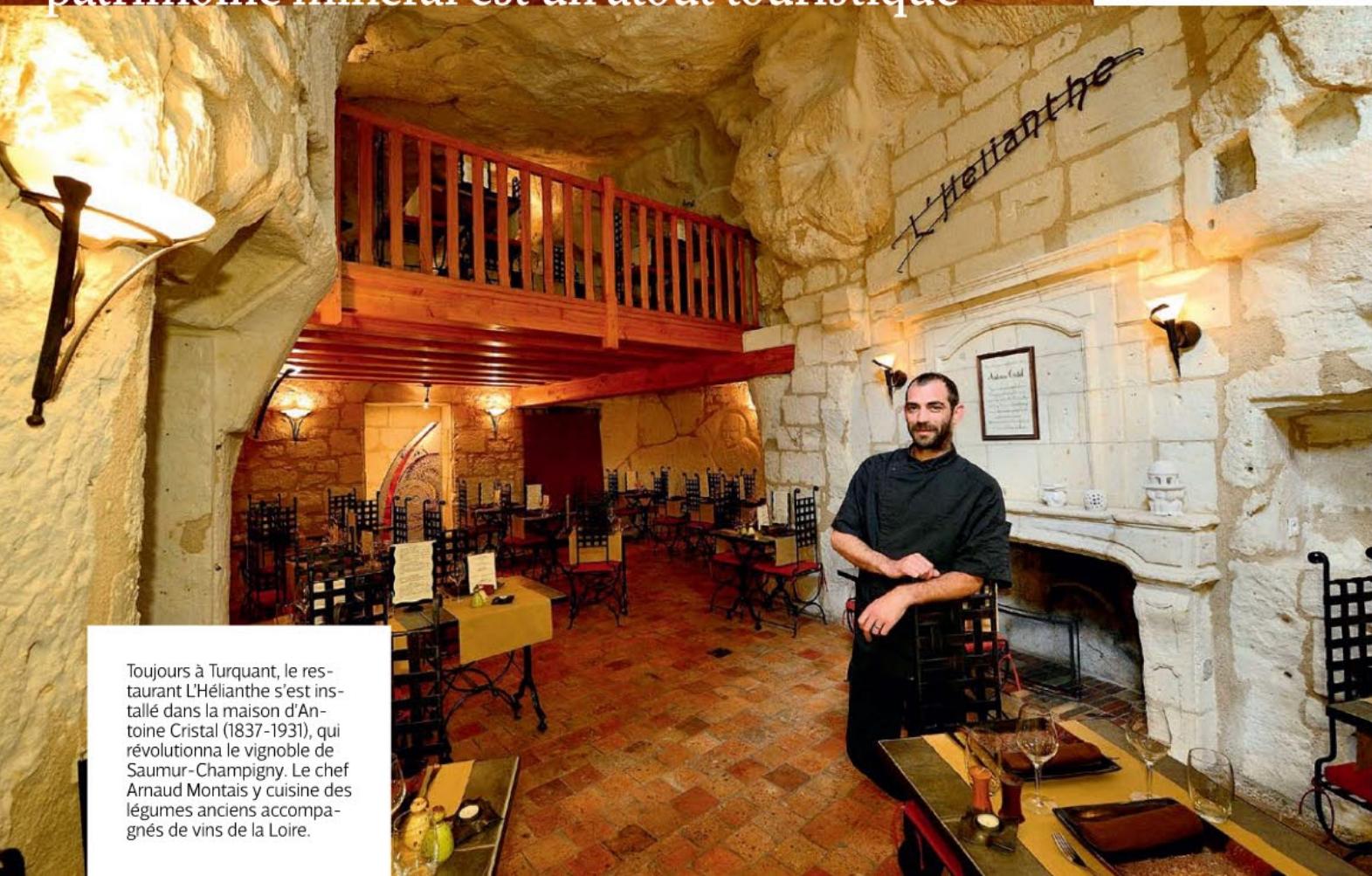
Dans le village de Turquant, l'hôtel La Demeure de Vignole est composé d'un manoir du XVIII^e siècle et d'un logis troglodytique médiéval. Ce dernier héberge désormais deux appartements avec cheminée et four à pain, et une piscine chauffée.





A Rochecorbon, près de Tours, l'hôtel des Hautes-Roches occupe les anciennes cellules des moines de l'abbaye de Marmoutier, creusées au cœur d'une falaise. Les propriétaires, Didier et Christine Edon, ont transformé leur dortoir en un bar cosy.

patrimoine minéral est un atout touristique



Toujours à Turquant, le restaurant L'Hélianthe s'est installé dans la maison d'Antoine Cristal (1837-1931), qui révolutionna le vignoble de Saumur-Champigny. Le chef Arnaud Montais y cuisine des légumes anciens accompagnés de vins de la Loire.

Pour exploiter la roche, les hommes ont taillé des caves aux airs de cathédrales

Afin de préserver les champs cultivés, les carriers creusaient des petites tranchées en surface qu'ils élargissaient au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le sol. Ils ont ainsi sculpté des galeries en forme d'ogives, telles les «caves cathédrales» des Perrières, hautes de 20 mètres.



Al'adresse de la famille Chopin, dans une paisible rue de Doué-la-Fontaine, nulle bâtie apparente, juste une palissade. Mais où est la maison ? Pour la trouver, il faut prendre un ascenseur... vers le bas ! Direction une petite cour fleurie creusée dans le sol, à 10 mètres en dessous du niveau de la voie. Là, une porte vitrée encastrée dans la roche s'ouvre sur un long salon-cuisine souterrain, surmonté d'une voûte en ogive de 7 mètres de haut. L'équipement est celui d'une maison moderne. Les murs, eux, sont en falun, une roche sédimentaire omniprésente dans la région. Il y a deux siècles, cette cavité était l'une des nombreuses carrières qui grignotaient le sous-sol de Doué, petite cité au sud de Saumur. «Son exploitation a pris fin vers 1910, explique Karin Chopin-Lolliérou, la propriétaire. L'endroit fut ensuite habité jusqu'aux années 1980, et nous l'avons racheté en 2000.» Karin y a d'abord établi son atelier de poterie, où elle accueille touristes et scolaires. Puis sa famille s'y est installée en 2010, avant d'y aménager deux chambres d'hôtes. Le tout au prix de lourds travaux : les gravats accumulés depuis l'abandon des lieux ont rempli quinze semi-remorques !

Creusés depuis des siècles, les coteaux saumurois sont de vrais gruyères

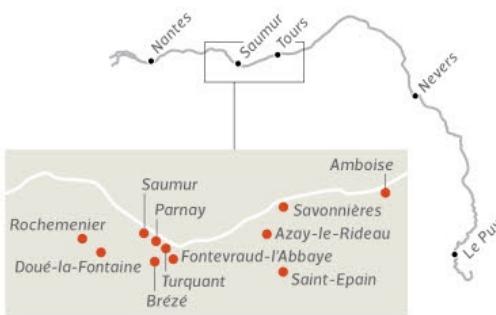
Espace de travail, d'habitation et de visite : le vaste complexe souterrain de la famille Chopin – 200 mètres carrés pour les seuls appartements privés – résume les nouveaux usages des sites troglodytiques du Val de Loire, qu'on appelle ici «troglos». Ce genre d'habitat est en général associé à des destinations exotiques : la Cappadoce en Turquie, Matmata en Tunisie, Matera en Italie du Sud... Pourtant, c'est sur les bords de la Loire, entre la Touraine et l'Anjou, que se trouve la plus importante concentration de grottes artificielles d'Europe. Dans certaines zones, surtout autour de Saumur, la roche ligérienne, taillée et occupée par l'homme depuis des siècles, est un véritable gruyère. «On estime qu'il existe 10 000 kilomètres de galeries dans le Val de Loire, dont 1 000 à 1 500 rien qu'en Anjou», précise Bernard Tobie, président de l'association Carrefour troglodytique Anjou-Touraine-Poitou. Tombées en friche au XX^e siècle, ces excavations sont aujourd'hui redécouvertes. Et à l'ombre des châteaux, la vie en sous-sol reprend ses droits. ■■■

●●● La tradition de creuser la pierre remonte ici à l'époque gallo-romaine. Cela s'explique par la géologie. Aux temps préhistoriques, la région fut submergée à deux reprises : par la mer de la Craie, il y a environ 100 millions d'années, puis par celle des Faluns, voici 15 millions d'années. En se retirant, elles ont laissé d'épaisses couches de sédiments : le tuffeau (une forme de craie) pour la première, le falun (des débris de coquillages fossilisés) pour la seconde. Ces roches tendres et claires, qui valent au Saumurois le surnom d'«Anjou blanc», étaient faciles à exploiter. Et elles l'ont été abondamment, jusqu'au début du XX^e siècle.

On retrouve la pierre ligérienne jusque dans l'abbaye de Westminster

Le tuffeau blanc, qui affleure sur le coteau de la Loire à l'est de Saumur, ou en Touraine du côté de Bourré, était prisé pour la construction : il servit à bâtir châteaux, églises et maisons. Grâce au fleuve, il s'exportait : on en retrouve jusque dans les murs de l'abbaye de Westminster, à Londres. «Le falun, moins noble, était utilisé localement comme pierre à bâtir, à chauler les champs ou à pavier les routes», précise Bernard Tobie. Les carrières diffèrent selon la nature de leur roche. Celles de falun, comme à Doué-la-Fontaine, étaient en forme d'ogive : pour préserver les terres cultivables, les carriers pratiquaient une étroite tranchée en surface,

Les sédiments marins ont servi à bâtir des églises et des châteaux



Cette reconstitution de la gueule d'un requin se trouve dans le Bioparc de Doué-la-Fontaine, installé dans une carrière. Le monstre peuplait la mer des Faluns, qui recouvrait la région voici 15 millions d'années.



La chapelle de Notre-Dame-de-Lorette a été creusée au XV^e siècle dans le coteau de Saint-Epain. En 1429, Jeanne d'Arc s'y serait abritée de la pluie. Le site fait l'objet d'un pèlerinage, en octobre.

qu'ils élargissaient à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le sol. Au bord de la Loire, en revanche, ils perçaient à l'horizontale la falaise de tuffeau, créant des tunnels qui s'enfonçaient sur des kilomètres.

Au fil du temps, les hommes investirent les carrières souterraines abandonnées. Ils s'en servirent comme refuges, depuis les invasions Vikings du IX^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ils y installèrent des lieux de culte, telle la chapelle médiévale de Sainte-Radegonde, dans le coteau de Chinon. Et surtout, ils y élurent domicile. «Dans la région, ce mode de logement exista sans doute dès l'Antiquité», souligne Bernard Tobie. Mais les Ligériens percèrent aussi des grottes spécialement pour y vivre. Dans les plaines riveraines

de la Loire, les paysans dégageaient dans la roche un large espace faisant office de cour de ferme, puis taillaient tout autour des cavités qui servaient d'appartements, de remises à outils, de chais pour fabriquer le vin... Cet habitat avait ses avantages : un coût faible, une température stable, une surface extensible (il suffisait de pratiquer un nouveau trou), la possibilité de revendre la pierre extraite... De nombreux sites de ce type subsistent, dont celui de Rochemenier, qui comprenait, jadis, 40 fermes troglodytiques.

A la fin du XVIII^e siècle, près de la moitié des habitants au sud de Saumur vivaient ainsi à l'abri de la roche, en majorité le petit peuple. Mais les seigneurs s'enfouissaient aussi pour se défendre, comme l'illustre l'impressionnante forteresse souterraine du château de Brézé. Sur le coteau de la Loire, les troglodytes représentaient toutes les couches de la société, y compris les plus riches. En témoignent les belles demeures plus ou moins encastrées dans la falaise à Parçay, Turquant ou Souzay-Champigny. «Ici il n'est guère question d'habitat paysan, mais davantage d'habitats artisan, noble ou bourgeois», écrit Marc Nagels dans «Les Troglodytes en Val de Loire» (éd. Ouest-France, 2009). La vie confinée dans la pierre faisait partie du ...

●●● paysage, le long de l'axe commercial jadis florissant que constituait le fleuve. D'où la reconversion de certaines carrières en vue d'autres activités économiques. Deux d'entre elles s'épanouirent, en particulier dans ces lieux sombres et humides, dotés d'une température fraîche et constante. D'abord celle du vin, qui se développa dans la région à partir du Moyen Âge. En surface, le tuffeau calcaire était propice à la culture de la vigne. Le sous-sol, lui, abritait les chais. Près de Saumur, à partir du XIX^e siècle, on y fabriquait des vins pétillants inspirés des méthodes champenoises. Au XX^e siècle, de nombreuses galeries furent utilisées pour la culture des champignons de Paris, favorisée par la forte population de chevaux de l'Ecole de cavalerie de Saumur, qui fournissaient le fumier sur lequel ils poussaient. Les profondes caves de la région finirent par constituer le plus important site champignonner de France ! Les «troglos» accueillirent enfin diverses formes d'artisanat, comme la préparation des fruits tapés (pommes et poires séchées, puis aplatis avec un marteau), la vannerie à Villaines-les-Rochers, en Indre-et-Loire, ou la magnanerie, l'élevage de vers à soie.

Aujourd'hui, cette économie souterraine a largement décliné. Il n'existe plus, dans la région, qu'une seule carrière. La plupart des vignerons disposent de chais en surface. Et la production industrielle des champignons, confrontée à la concurrence étrangère, se fait désormais en usine, loin des caves. «Les exploitations en sous-sol comportaient trop de contraintes, notamment en terme de transport, explique un champignoniste. Celles qui subsistent sont surtout destinées au tourisme, aux restaurants et à la vente sur les marchés.» Toutes se sont aussi diversifiées : aux côtés des champignons de Paris, elles cultivent maintenant des pleurotes, des pieds bleus et des shiitakés japonais.

Les habitations troglodytiques, elles, ont lentement disparu aux XIX^e et XX^e siècles. Dès qu'ils en avaient les moyens, leurs résidents ont cherché à s'en extraire. D'abord, en construisant en «semi-trogl», c'est-à-dire en érigeant une maison adossée à une falaise, en prolongement d'une ancienne cavité, qui n'était plus alors qu'une simple annexe. Puis en abandonnant définitivement ces lieux souvent insalubres. Ceux-ci devinrent peu à peu synonymes de misère : «Après la Seconde Guerre mondiale, ceux qui y vivaient encore étaient soit âgés, soit très pauvres et déclassés

socialement, note Bernard Tobie. On parlait ainsi de "troglododos".» En Touraine, la désaffection fut moindre. «Entre Langeais et Tours, par exemple, l'habitat ne s'est jamais interrompu, remarque Patrick Edgard-Rosa, photographe, animateur du site troglo-nautes.com, et lui-même occupant d'une maison à moitié taillée dans la roche, à Parnay. C'est un coteau différent : les cellules y sont plus petites et exposées au sud, alors qu'à l'est de Saumur, elles sont orientées au nord.»

Peu à peu, toutefois, ce patrimoine enfoui revit. Plusieurs sites se sont convertis au tourisme, comme Turquant, dont le coteau à l'abandon, qui menaçait de s'écrouler, a été récemment réhabilité. Les anciens logements de carriers et les remises de vignerons y sont devenus des ateliers d'artisans, une librairie ou un «bistrogl». «Turquant accueille désormais plus de 40 000 visiteurs par an, s'enorgueillit Cédric Sagorin, chargé du développement touristique du village. Cela a permis de créer 35 emplois.»

Des passionnés font des «troglos» leur maison principale ou secondaire

Des grottes artificielles ont aussi été transformées en restaurants, en gîtes et autres hébergements. D'importants projets d'hôtels troglodytiques sont ainsi en cours à Rochemenier et au château de Parnay. Surtout, de nouveaux venus, séduits par l'originalité de ces cavités minérales, en ont repris possession pour en faire leur habitat principal ou secondaire. «La plupart ne sont pas originaires d'ici, observe Patrick Edgard-Rosa, lui-même ancien Parisien. Je les appelle des "troglopathes". Tous atteints d'un petit grain de folie, ils s'investissent dans la rénovation de ces lieux souterrains.» Difficile d'estimer le nombre de ces hommes des cavernes du XXI^e siècle. On avance le chiffre de plusieurs centaines, voire d'un millier, entre l'Anjou et la Touraine. La chose suscite toujours la curiosité, mais s'est banalisée. «Il y a quinze ans, les gens du quartier nous prenaient un peu pour des dingues, sourit Karin Chopin-Lolliérou, à Doué-la-Fontaine. Aujourd'hui, leur regard a changé.»

Un réseau d'experts (architectes, notaires, artisans...) s'est formé autour de cet immobilier du troisième type. Car on

Les techniques modernes ont changé ces lieux insalubres en villas tout confort

n'investit pas un «trogl» comme un logement lambda ! Il faut d'abord veiller à la stabilité de la roche, consulter un géologue, réaliser d'éventuels travaux de consolidation. Puis s'assurer de disposer d'un «toit», c'est-à-dire du terrain de surface, pour pouvoir, par exemple, y planter des végétaux qui protègeront le sol, comme les iris et les lilas. Or, il règne, en ce domaine, un certain flou juridique : le propriétaire du dessus n'est pas forcément celui du dessous, et inversement...

Le traitement de l'humidité et la circulation de l'air posent d'autres problèmes. «En gros, un trogl doit se traiter comme une salle de bain géante, résume Karin Chopin-Lolliérou. Pour nous, les meilleurs conseillers ont été des spécialistes de la déshumidification industrielle.» La technologie est une chance pour les trogl : grâce aux méthodes de ventilation et de chauffage toujours plus efficaces, des caves insalubres se muent en villas tout confort.

Actuellement, entre 80 et 90 % des sites troglodytiques du Val de Loire sont à l'abandon. Ce dédale souterrain, qui n'est pas totalement cartographié, préoccupe les communes. «Si l'il n'est pas entretenu, des bâtiments et des routes risquent de s'effondrer, s'alarme Cédric Sagorin, à Turquant. Mais certains voient en lui un important potentiel de développement, au-delà du logement et du tourisme. En 2012, une plateforme régionale d'innovation a été mise en place pour étudier la manière de le valoriser. Parmi les pistes envisagées : utiliser la température constante des cavernes comme source d'énergie, ou y installer des centres de serveurs informatiques. L'avenir de l'Anjou se jouerait-il sous terre ? ■

VOLKER SAUX



Les souterrains médiévaux qui courent sous le château Renaissance d'Amboise débouchent sur la Tour des Minimes. Erigé au XV^e siècle, ce puits de lumière est encaissé dans une voûte en croisée d'ogives de style gothique.



L'ESTUAIRE DE LA DISCORDE

Grâce à ses marais et ses roselières, la Loire est ici d'une biodiversité exceptionnelle. Mais le projet d'une réserve nationale oppose les écologistes et les usagers du fleuve.

Sur les cartes géographiques, l'estuaire de la Loire épouse la forme d'une corne d'abondance. Ses eaux ne sont plus vraiment douces, mais pas encore résolument atlantiques. C'est le lieu de l'entre-deux : entre terre et océan, entre les coteaux armoricains du Sil-lon-de-Bretagne, au nord, et ceux du pays charentais de Retz, au sud. «Un fleuve au goût de mer», selon Aristide Briand, «un fjord baltique plat et envasé», pour Julien Gracq. Ou simplement «20 000 hectares de zones humides», d'après la définition du Muséum d'histoire naturelle de Nantes. Car suivant le point de vue, l'estuaire se limite au seul fleuve ou englobe les prés-salés, marais, roselières et prairies inondables qui s'étalent de part et d'autre de ses rives. Mais où commence-t-il ? Officiellement au port de Nantes, bien que les effets de la marée se fassent sentir jusqu'à Ancenis, à 30 kilomètres en amont. Soit, à vol d'oiseau, un boulevard d'eau de 50 kilomètres de long, entre Nantes et Saint-Nazaire, entièrement situé dans le département de la Loire-Atlantique. La limite entre eaux douces et eaux salées, elle, est toujours fixée à Cordemais depuis l'arrêté ministériel du 4 juillet 1854.

Descendre l'estuaire en bateau donne l'impression de traverser une contrée quasi sauvage. Réfractaires à l'urbanisation, sillonnées par des canaux que survolent des aigrettes, les berges de la Loire sont festonnées de vase et de roseaux. Au-delà, des pâtures à vaches alternent avec des bois et des champs détrempés. Deux fois par jour, les marées inversent le courant, et l'océan et le fleuve se livrent à un bras de fer entre les îles et les bancs de sable. Cette vaste étendue modelée par les hommes et les éléments forme un écosystème d'une biodiversité exceptionnelle. Rousserolle effarvatte, chevalier gambette, bécasseau minute... Une quarantaine d'espèces d'oiseaux protégées à l'échelon européen viennent s'y reproduire, nichier ou hiverner. Elle est aussi la porte d'entrée du plus grand réseau hydrographique français pour plusieurs variétés de poissons migrateurs : anguilles, saumons, lampreys...

Une «autoroute» pour les pétroliers et porte-conteneurs

Emblème de cette richesse écologique, l'angélique des estuaires, tout autant protégée, fleurit ici dans ses derniers retranchements. En 1859, le botaniste franco-anglais James Lloyd repéra pour la première fois cette plante aux grappes de fleurs blanches du côté de l'embarcadère du bac qui traverse le fleuve devant le bourg du Pellerin. Il la baptisa «*Angelica heterocarpa*» («à fruits variables»). Elle n'existe, dans le monde, que dans trois autres de nos estuaires atlantiques, ceux de la Charente, de la Gironde et de l'Adour. Mais •••





En aval du village de Cordemais, l'estuaire, vu d'avion, révèle à marée basse ses canaux et ses vasières. Les terres hors d'eau de cette vaste zone humide abritent une quarantaine d'espèces d'oiseaux protégées.

QUATRE SCÉNARIOS POUR PRÉSERVER



Le plus contraignant : une réserve naturelle nationale

Portée par le ministère de l'Ecologie, cette solution constitue la protection la plus exigeante de la faune et de la flore. En gestation depuis 2009, ravivé en 2012, «le projet d'une réserve nationale n'est pas encore tranché, explique Emmanuel Aubry, secrétaire général de la préfecture de Loire-Atlantique. Il revient au préfet de formuler des avis qui seront

soumis au ministère. Mais avant, l'élaboration du "pacte de l'estuaire" sera déterminante.»

Ce texte est une tentative de trouver des objectifs communs à toutes les parties, mais il est loin de faire l'unanimité. Il faudrait en outre que les pouvoirs publics fassent preuve d'une forte volonté politique pour établir cette réserve nationale. Or, l'expérience

passée peut en faire douter. «Ce projet risque de tourner à l'Arlésienne, s'alarme le naturaliste Hubert Dugué, de l'Association pour la connaissance et la recherche ornithologique. Le préfet voit avant tout l'estuaire comme une zone économique. Depuis dix ans, le périmètre classé Natura 2000 n'existe que sur le papier. Les élus des deux rives n'ont pas

Un compromis acceptable : un parc naturel régional

Soutenue par la région Pays-de-la-Loire et les communes qui pourraient faire partie de son territoire, cette formule de gestion partagée d'un patrimoine commun bénéficie des acquis du parc régional de Brière. Là, 49 000 hectares sont administrés par le département, la région et 19 communes, réunis au sein d'un syndicat mixte. Ces partenaires ont

adopté une charte qui reprend les règles nationales de protection de la faune et de la flore, et établi des compromis entre la sauvegarde du milieu, la chasse, le tourisme et l'économie locale.

Le classement de l'estuaire de la Loire en parc naturel régional, au statut moins contraignant que celui d'une réserve nationale, fait consensus. Une étude de fais-

aabilité est même prévue en 2014. «Cette vaste zone humide est un espace fragile qui vaut d'être préservé, mais aussi un site touristique d'importance et un poumon économique et industriel, souligne le conseiller régional socialiste Eric Thouzeau. Il s'agira, dans des limites que les expertises doivent définir, de concilier l'ensemble de ces secteurs avec la

Une solution mixte : une réserve au milieu d'un parc

Ces deux statuts ne sont pas incompatibles, observe Estelle Lemoine-Maulny, coordinatrice de l'association SOS Loire Vivante. Concilier un écosystème avec le développement économique est toujours compliqué, mais dans l'estuaire, il faut avant tout préserver le milieu naturel, voire le restaurer dans certains endroits. L'idée serait de

créer un parc régional où certaines activités seraient permises, mais au sein duquel une ou plusieurs réserves serviraient de sanctuaires à la faune et la flore sauvages. Pour Dominique Pilet, éleveur laitier, membre de la coordination rurale et trésorier de la Fédération départementale des chasseurs de Loire-Atlantique, cette solution demeure peu

plausible : «Un genre de grande zone avec un noyau central et plusieurs périmètres concentriques de protection, c'est une pure hypothèse», sourit-il.

D'autant que les deux formules relèvent de temps différents. La création d'un parc régional de l'estuaire, qui ne soulève que peu de réticences, pourrait intervenir dans des délais assez brefs. Tan-

Un statu quo : s'en tenir aux protections actuelles

Regroupant paysans, chasseurs et pêcheurs, le collectif Des racines et des hommes est fermement opposé au projet de réserve naturelle nationale. «Pas question d'accepter un sanctuaire qui vitrifierait ce territoire, martèle Dany Rose, président du collectif et de la Fédération départementale des chasseurs. On nous dit que nous

pourrons toujours chasser... On connaît le refrain ! La première année, on nous laisse faire, et la suivante, la chasse n'est plus autorisée qu'en poste fixe, sans chien. Dans toutes les réserves françaises, ça se passe très mal...»

Les 4 000 chasseurs de gibier d'eau (un quart des adhérents du département) défendent une tradition ancestrale. «C'est un loisir

populaire que pratiquent pour un coût modique des gens qui n'ont pas de terres, poursuit Dany Rose. C'est vrai, ces zones humides sont remarquables, mais elles fonctionnent très bien comme ça. Nous les entretenons, nous curons les douves et les étangs. Nous gérons déjà 5 000 hectares dans nos réserves privées.» Adepte mordicus «d'une protec-

CE SITE

signé son application et personne n'a été nommée pour le faire respecter. Il ne s'agit pas de mettre 20 000 hectares d'estuaire sous cloche, mais il faut des contraintes raisonnables. Sinon, cet écosystème qui recèle des trésors naturels et mérite une protection sera rogné peu à peu par l'extension de diverses activités, notamment portuaires et industrielles. ■

défense de la biodiversité Pour le député UMP Christophe Pricou «de nombreux outils de conservation de l'environnement existent déjà. Les collectivités territoriales, dont le département, et tous les groupes politiques, dont la majorité socialiste, se sont prononcés pour la création d'un parc naturel régional plus adapté aux attentes des uns et des autres» ■

dis que la mise en place d'une réserve très controversée demandera sans doute une dizaine d'années. «En fait, plaide le conseiller régional écologiste Christophe Dougé, le projet de réserve nationale doit être un aboutissement pas un préalable qui risque de tout figer, en cabrant les chasseurs autant que les défenseurs de l'environnement. ■

tion de l'estuaire qui résulterait d'un consensus local, et non imposé technocratiquement». Le collectif Des racines et des hommes accepterait «au pire» un parc naturel régional. «Nous avons l'exemple de celui de la Brière, où tout le monde cohabite sans problème», rappelle Dany Rose. On peut très bien protéger sans interdire. ■

●●● cette manne naturelle est aussi un espace très convoité, qui concentre les conflits d'usage entre le grand port maritime de Nantes-Saint-Nazaire, les pisciculteurs et les pêcheurs, les chasseurs, les forestiers et les agriculteurs et éleveurs répartis entre 304 exploitations. Sans parler des industriels. Aux côtés de la centrale thermique de Cordemais, le quatrième port français, où transitent quelque 30 millions de tonnes de marchandises par an, comprend en effet la raffinerie de Donges et le terminal méthanier de Montoir-de-Bretagne, qu'alimentent cargos, pétroliers et autres porte-conteneurs.

La nécessité de sauvegarder la biodiversité de l'estuaire avait déjà conduit à la création de zones protégées : le parc naturel régional des marais de Brière, en 1970, la réserve de chasse et de faune sauvage du Massereau, en 1973, et la réserve naturelle du lac de Grand-Lieu, en 1982. Mieux : en 1997, l'estuaire fut intégré au réseau européen Natura 2000 et classé en ZPS (zone de protection spéciale) en raison de son importance cruciale pour la conservation des oiseaux et de leurs habitats. Ce qui n'empêcha pas les litiges entre les usagers et les défenseurs de l'environnement. En 2009, un projet d'extension portuaire à Donges-Est fut ainsi abandonné au terme d'une saga juridique de vingt ans.

Le pacte soumis aux usagers en est à sa troisième version

La même année, Jean-Louis Borloo, alors ministre de l'Ecologie, lançait un projet de réserve naturelle nationale de l'estuaire, qui mit à nouveau le feu aux poudres. Et le préfet de la Loire-Atlantique, Christian de Lavernée, organisait en novembre 2010 la première réunion préparatoire à sa mise en place. Le comité scientifique et les services de l'Etat envisageaient alors une emprise de 12 000 à 15 000 hectares, ce qui aurait constitué l'un des plus grands espaces naturels de ce type en France, doté du plus haut niveau de protection : toute acti-

vité autre que scientifique y serait pratiquement bannie. Deux camps s'opposèrent à ce moment-là : d'un côté, les partisans du projet, dont la Ligue de protection des oiseaux, qui se serait bien vue gestionnaire de la future réserve ; de l'autre, ses opposants, qui ont fondé le collectif Des racines et des hommes, réunissant tous les usagers de la Basse-Loire. Pour

Paysans, chasseurs et industriels cohabitent sur cet espace convoité

tenter de trouver un compromis, le préfet a initié en février 2013 un «pacte pour l'estuaire». Mais ce dernier ne comporte que des principes, pas vraiment d'engagement formel, et prévoit toujours la création d'une réserve naturelle nationale, sans pour autant préciser sa superficie ni ses limites. Si bien que les deux camps restent sur leurs positions. Aujourd'hui, ils refusent toujours un pacte qui en est déjà à sa troisième version amendée, ce qui augure mal de sa signature par toutes les parties prenantes, prévue en 2014.

Apparue en 2009, l'idée d'un parc naturel régional comme alternative à une réserve nationale fait cependant son chemin, à défaut de recueillir l'unanimité. La formule, bien moins contraignante, aurait l'avantage de concilier la protection de l'environnement avec des activités économiques, touristiques et de loisirs. Ces deux options pourraient d'ailleurs plus ou moins coexister, au point que les divergences entre chaque camp sont devenues plus floues. Désormais, quatre scénarios différents sont envisageables pour l'avenir de l'estuaire (voir en page de gauche). Mais une chose est sûre : la route vers un compromis qui satisfait toutes les parties risque d'être pleine de méandres... ■

NICOLAS DE LA CASINIERE





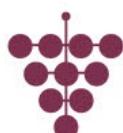
LES INSOUMIS DU VIGNOBLE

Avec eux, la nature reprend ses droits, on ne fait plus «pisser» la vigne, et les cuvées sont des œuvres personnelles, parfois rebelles au système des AOC.

PAR OLIVIER BRAS (TEXTE) ET PATRICE THEBAULT/ONLYFRANCE.FR (PHOTOS)

BENOIT COURAULT

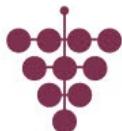
La tête dans les étoiles mais les idées claires



En 2005, lorsqu'il a repris 5 hectares de vigne à Faye-d'Anjou, les autres exploitants étaient méfiants : non seulement ce jeune homme barbu à la tignasse hirsute vivait dans un mobile home au milieu de ses vignes, mais en plus il travaillait avec un cheval et s'inspirait des préceptes de la biodynamie, cette agriculture qui écoute les planètes et la nature, refusant toute chimie. «Quand on est nouveau et que l'on travaille différemment, on est plutôt mal perçu», explique Benoit Courault, 33 ans, avec une douceur de ton qui n'enlève rien à ses convictions : «On fait gaffe à nos terres, nos vins sont naturels et au plus près de ce que peut donner le terroir angevin : ce que devrait défendre l'appellation», résume-t-il. Mais, sur ses bouteilles, pas d'AOC anjou, mais la modeste mention «Vin de France». Il refuse d'entrer dans un système trop formaté, dans une région dominée par la culture productiviste. En quelques années, ses cuvées se sont taillé une belle réputation en France et à l'étranger. Et ses voisins sont moins méfiants vis-à-vis de ce vigneron nouvelle génération. ■

NADY FOUCAU

La nature et l'excellence par tradition



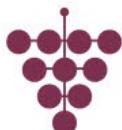
A Chacé, dans le terroir du saumur-champigny, on l'a d'abord pris pour un illuminé. C'était à la fin des années 1960. Les désherbants et les pesticides récuraient les rangs comme des salles de bain. Mais Bernard Foucault, que tout le monde appelle Nady, et son frère Charly, n'en voulaient pas. Comme leur père et les sept générations qui les ont précédés, ils laissaient faire la nature : «Au bistrot, des voisins se moquaient : il y avait de l'herbe dans nos vignes, un scandale pour l'appellation saumur-champigny», confie Nady. Si leurs rendements sont plus faibles (moins de 40 hectolitres par hectares) que la moyenne relevée dans l'appellation (55 hectolitres), s'ils préfèrent les fûts de chêne aux cuves inox, c'est qu'ils ont appris ainsi. Puis l'agriculture biologique est entrée en grâce. Sauf que les frères Foucault, pourtant aussi moustachus que José Bové, ne se réclament d'aucun label. Ils savent juste que certaines cuvées de leur Clos Rougeard ont rivalisé avec des grands crus du Bordelais. Après tout, le succès commercial est aussi une tradition familiale. «Mon grand-père vendait déjà des bouteilles à la Tour d'Argent», souligne Nady Foucault. ■





CATHERINE BRETON

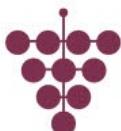
Le combat pour la parité et la qualité



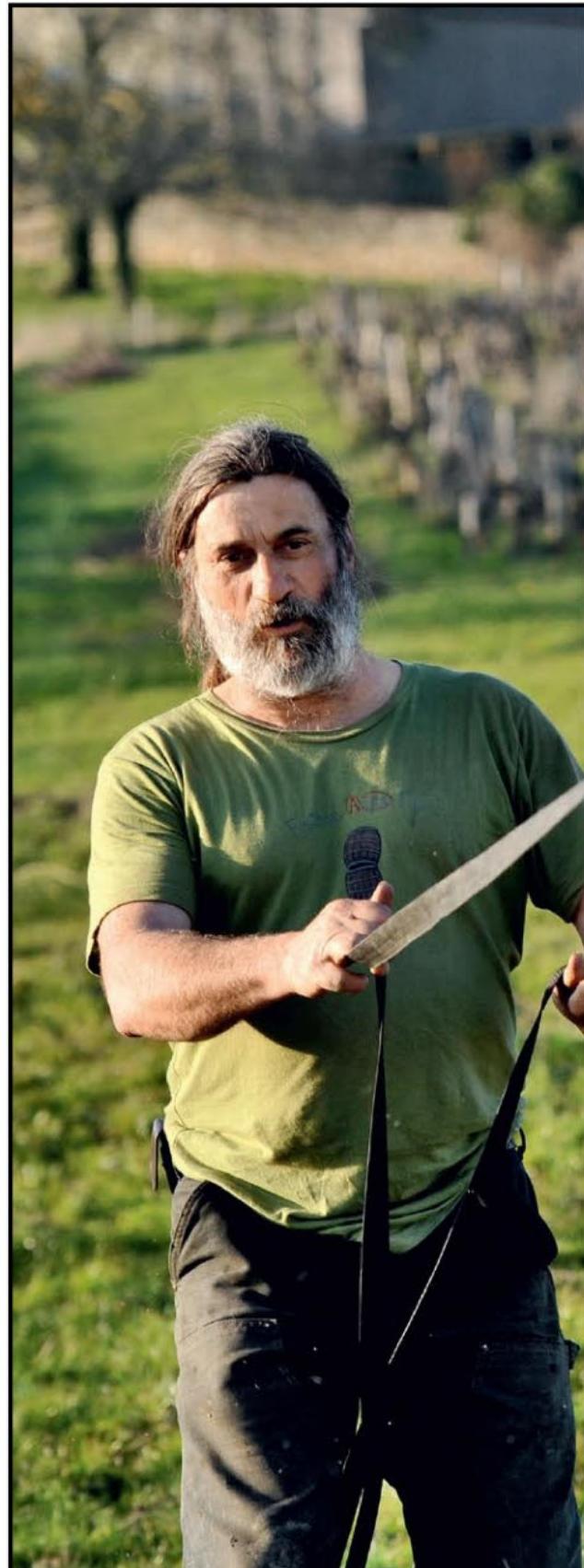
En 1995, elle organisait le premier Salon de la dive bouteille, qui rassembla une trentaine de producteurs de vins naturels. «Nous avions besoin de nous rencontrer et d'échanger, même si nous n'avons pas attiré plus de 80 visiteurs», sourit Catherine Breton. Depuis, le salon a fait ses preuves, en se tenant à l'écart du très classique Salon des vins de Loire, à Angers. Puis, en 2002, cette petite-fille de vignerons de Vouvray a vinifié sa première cuvée de bourgueil, baptisée La Dilettante. Le défi était de taille dans ce monde du vin toujours dominé par les hommes : «Je savais qu'il faudrait me battre deux fois plus, mais j'ai été bien acceptée», assure Catherine Breton, qui vit et travaille au côté de Pierre, son mari, sur ses terres familiales de Restigné. «Je me suis dit que je devais tout savoir faire au cas où mon mari aurait un pépin. Vinifier me paraissait logique.» Sur les étiquettes des bourgueils, chinons ou vouvrays du Domaine Breton, son prénom devance celui de son mari. Depuis 1994, toute l'exploitation est convertie au «bio» et vendangée à la main. «La Loire est une terre de liberté», se réjouit Catherine Breton. ■

OLIVIER COUSIN

Très à cheval sur les méthodes douces



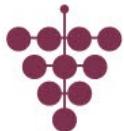
La famille d'Olivier Cousin fait du vin à Martigné-Briand, dans le Maine-et-Loire, depuis quatre générations. Il a repris le domaine de son grand-père, et fut longtemps délégué vinicole. Cet homme chaleureux et drôle de 53 ans sait donc pourquoi, en 1995, il a quitté l'appellation contrôlée anjou : à cause des dérives qui ravagent les terres. Il dénonce en vrac les pesticides, les désherbants chimiques, les additifs, puis la chaptalisation, soit l'ajout de sucre lors de la vinification. Ces méthodes sont courantes chez les vignerons à la recherche d'un fort rendement; Olivier Cousin les a lui-même pratiquées : «J'étais un défenseur des appellations, car je pensais que l'industrialisation et la standardisation ne gagneraient pas», explique-t-il. Mais il a fini par les refuser pour travailler ses 4 hectares du Domaine Cousin-Leduc à l'aide de chevaux et élaborer des vins biologiques. En guise de clin d'œil, il a mentionné sur des cartons, «Anjou Olivier Cousin», histoire de retrouver l'acronyme AOC. Mais la fédération viticole locale manque d'humour et l'a assigné en justice pour le mot «Anjou» inscrit sur 2 400 bouteilles. La règle est claire : un vin de table n'a pas le droit de se revendiquer d'une appellation géographique. Le 5 mars dernier, sur les marches du Tribunal correctionnel d'Angers, 200 personnes (et un cheval) étaient réunies pour soutenir Olivier Cousin poursuivi pour «pratiques commerciales illégales». Une peine de 5 000 euros avec sursis a été requise contre lui, il sera fixé le 4 juin. En médiatisant ses démêlés judiciaires, il veut «jeter un pavé dans la cuve», et dénoncer la dérive d'un système trop peu regardant sur la qualité.





CLAUDE COURTOIS

Le paradis du vin, les cailloux de la bureaucratie



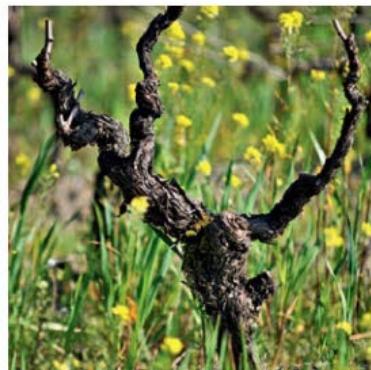
Ses vignes courent sur deux lieux-dits, Cailloux et Paradis. «Pour les cailloux, on sait déjà», plaisante Claude Courtois, en désignant les silex qui parsèment le sol. «Pour le paradis, on verra». En 1991, il achète 20 hectares à Soings-en-Sologne. «Une terre en état de désertification. Je cherchais une propriété d'un seul tenant pour la protéger des produits chimiques voisins», raconte-t-il. Défenseur de l'agriculture biologique, il arrivait du Var après un incendie dans ses vignes. En 2000, il plante de la syrah. On lui accorde l'autorisation mais, deux ans après, l'Office national interprofessionnel des vins lui dit que le cépage est interdit ici et qu'il doit l'arracher. Qu'importe les documents attestant la présence de syrah en Sologne au XIX^e siècle : «Les poursuites ont duré cinq ans, jusqu'à ce que l'on abdique», raconte-t-il. Il plante du romorantin, emblématique de Sologne. Un cépage pourtant écarté par l'AOC touraine qui englobe le vignoble. Et il n'a pas le droit d'inscrire «vin de Sologne» sur les étiquettes des Cailloux du paradis. «Finalement, dit-il, les gens achètent mon vin pour mon nom.» Face à une bureaucratie soûlante, son savoir-faire est sa meilleure arme. ■



LE PRIX DES TERRES PERMET ENCORE DE TENTER L'AVENTURE

C'est, dit-on, l'un des meilleurs restaurants de la planète. Et sur la carte des vins du Noma, à Copenhague, les productions de la Loire figurent en très bonne place. Parmi les quelque 90 références originaires de la Vallée de la Loire, on trouve, à côté des classiques que sont les sancerres ou les saumur-champigny, des bouteilles qui ne peuvent se réclamer que d'une très vague dénomination «Vin de France» ou, pire, du peu fameux «vin de table». C'est le cas de la cuvée Les Guinechiens (2009) un blanc (chenin sec) que propose Benoit Courault (voir son portrait p. 85), vigneron dont les terres se trouvent dans la zone d'appellation des vins d'Anjou, sur la rive sud de la Loire. Le jeune homme pourrait faire une demande d'agrément et utiliser la très populaire AOC anjou. Seulement, il a choisi d'emprunter les chemins plus ardu斯 de l'indépendance, suit son propre cahier des charges, ignore les critères de goût à respecter en fonction de l'appellation. Il fait tout simplement le produit qu'il aime, et profite de la liberté que lui laisse la catégorie «Vin de France». Sur ses étiquettes figure quand même la mention «Vignes cultivées dans le respect du vivant». La démarche, certes, est plus risquée : sans la «vitrine» que représente l'appellation aux yeux des consommateurs, il ne peut compter que sur son savoir-faire, la réputation de son nom et de sa propriété. Et, à 33 ans, Benoit Courault s'est taillé une belle renommée : ses vins se vendent très bien, en France comme à l'étranger, et la cuvée Les Guinechiens, proposée en magasin autour de 20 euros, est plus chère que bien des bouteilles d'AOC anjou blanc. Au Noma de Copenhague, sa bouteille est affichée à 695 couronnes danoises, soit environ 91 euros. Pas mal pour un vin de table...

Ils sont de plus en plus nombreux, ces «francs-tireurs» qui s'établissent sur les bords de Loire. Et par endroits, la troisième plus vaste région viticole française, derrière le Languedoc et le Bordelais,



semble devenir un véritable lieu d'expérimentation. C'est en partie dû au prix de la terre, bien plus abordable que dans les plus prestigieux vignobles de France. A condition, bien sûr, d'éviter les appellations renommées comme sancerre, reuilly ou saumur-champigny : «La Loire fait partie des lieux les moins chers en France. On y vient pour la disponibilité des terrains, la fraîcheur du vin, la beauté des lieux... Du coup, on y trouve des gens assez ouverts», confirme Sylvie Augereau, journaliste et auteure de plusieurs ouvrages sur le vin. Elle-même vient de reprendre une parcelle située sur

la commune du Thoureil, dans le Maine-et-Loire.

Elle n'est pas la seule à avoir jeté son dévolu sur la région pour se lancer dans la production de vin. A quelques kilomètres de Vouvray, François Pinon, ancien psychanalyste, a repris le domaine de son grand-père, et fait des vins sans soufre ni aucun produit ajouté. En Sologne, Emile Hérédia, qui était photographe pour «Paris-Match», vinifie le pineau d'Aunis (un cépage rouge très poivré) pour des cuvées pleines de poésie. Dans le Loir-et-Cher, Noëlla Morentin a renoncé au marketing et s'est lancée, à 30 ans, dans l'élaboration d'un vin très nature. Comme c'est une excellente vinificatrice, ses bouteilles s'arrachent. Ces vignerons, venus d'ailleurs ou d'un autre métier, travaillent avec plus de liberté, subissent moins le poids des pratiques reconduites de génération en génération. D'autres, pourtant nés là et qui ont repris le domaine familial, expérimentent et se démarquent des appellations, comme Marc Pesnot en Pays nantais, qui vinifie sur des rendements très faibles et sans soufre.

Face à un cahier des charges qu'ils jugent trop rigide dans l'imposition des cépages et, parfois, de la vinification, des vignerons ne se sont pas contentés de s'affranchir des AOC. Ils ont tenté d'imposer leurs vues, et sont entrés en conflit avec les différents organismes chargés de gérer la viniculture ou de contrôler la production. C'est le cas d'Olivier Cousin (voir son portrait p. 88) dans le Maine-et-Loire, dont les •••

CES VINS NATURELS ET SANS AJOUT REFLÈTENT AU MIEUX LE TERROIR

●●● déboires judiciaires connaissent un retentissement médiatique inédit en France et à l'étranger, ou de Claude Courtois, venu de Bourgogne, qui se bat pour réintroduire des cépages oubliés de Sologne (le gascon, le romorantin), et dont la cuvée Racines est le fer de lance des vins naturels dans le Loir-et-Cher.

Tous critiquent à leur manière le système des appellations et les «dérives» qu'il couvre en matière de rendements et d'utilisation de produits phytosanitaires. L'Anjou, par exemple, est une terre réputée pour la qualité de ses blancs secs ou moelleux. Mais c'est le rosé qui s'y taille la part du lion en termes de surfaces cultivées et de quantités produites : les vignes de cabernet franc et de cabernet sauvignon «pissent» abondamment dans cette région réputée pour la douceur de son climat. Mais pour atteindre des rendements tournant autour de 65 hectolitres par hectare, les producteurs ont recours à la panoplie traditionnelle de l'agriculture intensive, faisant usage de pesticides, d'herbicides ou de traitements contre le mildiou, une maladie courante dans le vignoble de la Loire provoquée par un champignon appréciant l'humidité.

De nombreux vignerons s'élèvent contre ces pratiques qui détruisent l'écosystème et polluent les cours d'eau. Parmi eux, les producteurs de deux des vins les plus renommés de la Loire : les frères Foucault à côté de Saumur (voir portrait p. 86) et Nicolas Joly à Savennières, près d'Angers. Ces vignerons émérites produisent certes en AOC, mais refusent d'utiliser des produits néfastes pour l'environnement. Sur son domaine des Coulées de Serran, Nicolas Joly va plus loin encore, puisqu'il est un adepte de la biodynamie, qui prend notamment en considération les cycles lunaire et planétaire pour les travaux dans les vignes et les opérations en cave. Il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages vantant la biodynamie, et l'un des cofondateurs de l'association La Renaissance des appellations, qui propose une charte de qualité à ses adhérents



du monde entier afin de promouvoir des techniques plus naturelles. Avec ses 23 signataires de la charte, la région du Val de Loire est la mieux représentée parmi celles de l'Hexagone.

Choisir des densités de plantation différentes pour des rendements moindres (autour de 35 hectolitres par hectares), travailler le sol sans produits phytosanitaires, labourer superficiellement pour respecter la vie bactérienne des sous-sols, le faire parfois avec la bonne vieille charrue et le cheval de trait pour limiter le tassemement des sols, laisser l'herbe pousser entre les ceps pour nourrir la biodiversité, abandonner

les traitements systémiques, tout cela demande davantage de travail. Refuser les levures de synthèse ou les sulfites utilisés pour lutter contre l'oxydation du vin lors de la vinification impose une grande précision. Tous les vignerons n'y parviennent pas, et l'instabilité de leur vin est régulièrement raillée par d'éminents critiques et détracteurs de ces méthodes non conformistes. «Comme dans le secteur traditionnel, certains font n'importe quoi», concède Pierre Jancou, un caviste et restaurateur parisien qui s'est spécialisé dans les vins naturels. Mais quand les vignerons dominent leur sujet, cela peut devenir divin. Ces productions représentent au mieux le terroir car ce sont les raisins qui parlent. Dans ce domaine, la Loire est un véritable bastion d'artisans.»

Ces vignerons «à part» se montrent assez solidaires entre eux, tissent des réseaux à travers des associations ou dans des salons de vins «off», comme celui des Anges Vins ou celui de la Dive bouteille, que dirige Sylvie Augereau, et qui a célébré en février, à Saumur, sa quinzième édition avec près de 200 producteurs. Ils ont de plus en plus de succès dans les bars à vins de Paris ou des grandes villes françaises, mais aussi à l'étranger, comme en Angleterre, à New York ou au Japon, où ces producteurs de vins naturels envoient souvent plus de la moitié de leur production. Pas de doute, un nouveau courant descend le long de la Loire pour irriguer ses terroirs viticoles. ■

OLIVIER BRAS

GUIDE PRATIQUE

LE MEILLEUR DU FLEUVE

Bonnes tables, gîtes de charme, escapades à pied, à vélo ou en bateau... Nos reporters vous livrent leurs coups de cœur, de la source à l'estuaire de la Loire.



S. Rabouan / Hemis.fr

Des fûtreaux à voile carrée cinglent vers Saumur et son château médiéval.

- | | | |
|-------------------------|-------------------------------|--------|
| HAUTE-LOIRE | Explorer les gorges | p. 94 |
| SAUMUROIS | Séjourner 100 % «troglo» | p. 96 |
| VAL DE LOIRE | Vivre enfin la vie de château | p. 99 |
| MAINE-ET-LOIRE | Flâner au cœur de l'Anjou | p. 104 |
| LOIRE-ATLANTIQUE | Descendre vers l'estuaire | p. 108 |

Cartes réalisées par Léonie Schlosser

GEO VOYAGE 93

EXPLORER LES GORGES DE LA LOIRE SAUVAGE



A 1 000 kilomètres de sa jonction avec l'océan, la Loire n'est pas encore un long fleuve tranquille. Des forteresses gardent ses gorges qui louvoient entre les forêts et les anciens volcans. Plongée au cœur de ce cours d'eau tumultueux.

PAR LAURENT BLANCHON

Découvrir le lit supérieur de la Loire, c'est partir d'une énigme, celle de ses sources, situées au pied du mont Gerbier-de-Jonc, remonter l'histoire jusqu'au Moyen Age, et s'engager dans des gorges sauvages et préservées, classées Natura 2000. La vallée de Haute-Loire est veillée par une dizaine de châteaux bâtis entre les XI^e et XIII^e siècles, et en partie ruinés sous la Révolution. Au-delà du Gerbier, le fleuve entaille le socle volcanique et sinue entre forêts alluviales et rives peuplées de loutres et de crapauds sonneurs. Aux abords de Saint-Etienne, dans le Forez, la Loire s'assagit et s'évase dans le lac de barrage de Grangent. Le décor est splendide.

LES TRÉSORS CACHÉS DU MONT GERBIER-DE-JONC

À PIED, SUR LA PISTE DES SOURCES

Sortie des flancs du mont Gerbier-de-Jonc, aux confins de l'Ardèche et de la Haute-Loire, la Loire prend naissance au fond d'un vallon. L'emplacement exact de sa source a suscité bien des débats. On en dénombre trois, dont deux au pied du Gerbier, de part et d'autre de la D 378 : la source «authentique», une vasque aménagée contre un muret par le Touring Club de France en 1938, et la source «géographique», s'échappant d'un tuyau à l'intérieur d'une ferme. Mais la source «véritable», indiquée sur les cartes IGN, affleure dans une prairie humide. Elle est signalée par une pierre portant ces mots : «Ici commence ma course vers l'océan.» On y accède par un sentier de 3 kilomètres.

► Départ devant le restaurant du mont Gerbier-de-Jonc, sur la D 378.

DORMIR DANS UN GRENIER À FOIN

A 9 kilomètres du mont Gerbier, la ferme ardéchoise de Suchasson, sur la commune de Sagnes-et-Goudoulet, propose cinq chambres d'hôtes. Ses propriétaires, Pierre Chanéac et Claire Thomas, ont restauré la bâtie familiale du XVII^e siècle aux murs de pierre et au toit de lauze. L'étable est devenue salle commune, et le grenier à foin, les chambres. Claire cuisine l'agneau des Estables, le porc de Coucouron... et le bœuf bio qu'elle élève son mari, assorti d'anciennes variétés de pommes de terre.

► A partir de 55 € pour deux personnes. www.suchasson.fr

AUX BONS PLATS DU TERROIR

A Sagnes-et-Goudoulet, Jean-François Chanéac, le frère de Pierre déjà cité, sert une cuisine qui exalte les saveurs du terroir. Il affirme «utiliser à 70 % les produits du village, c'est tout juste si on ne gratte pas le sol pour trouver du sel !». Sa table est réputée pour l'excellence de sa «maôche», une panse de cochon farcie de chou, de saucisse, de poitrine et de lard frais.

► Menu à partir de 22 €. www.auberge-chaneac.fr

TROIS CHÂTEAUX D'EXCEPTION

UNE FORTERESSE PERCHÉE SUR UN NID D'AIGLE

Aux portes du Puy-en-Velay, le château de Polignac (X^e siècle) offre la vision spectaculaire

d'une place forte ancrée sur un plateau bordé par de hautes falaises. Deux portes avec fossés et pont-levis en défendent l'accès. La visite donne les clés de cette architecture militaire : chemin de ronde, ancien corps de garde, palais roman, cour d'honneur... Clou du spectacle : le donjon du XIV^e siècle qui domine le bassin du Puy et les vallées de la Borne et de la Loire. Sur place, les enfants peuvent participer à des chasses au trésor.

► Visite : 5 €. www.forteressedepolignac.com



DANS LE BASTION DES POLIGNAC, LES ANCÉTRÉS FONT GALERIE

La saga de la famille Polignac se confond avec l'histoire de France, du X^e siècle à la Révolution. Leur château de Lavoûte-sur-Loire, blotti sur les berges du fleuve, en illustre les plus riches heures. Aux murs du grand salon tapissé d'un damas rouge, une galerie de tableaux fait défiler la lignée des Polignac et tous les souverains qu'elle a fidèlement servis. Ces portraits sont l'œuvre de grands peintres de leur époque, Hyacinthe Rigaud, Pierre Gobert ou François Gérard (dit le baron).

► Visite : 6,5 €. www.lavoute-polignac.fr

UN REPAIRE D'OISEAUX DE PROIE

A Bas-en-Basset, dans l'écrin du château de Rochebaron, Patricia et Bruno Haubauzit ont ressuscité les traditions de la fauconnerie, loisir favori des anciens nobles. Leur spectacle, une fascinante chorégraphie de 45 minutes, met en scène dix-huit rapaces, dont le plus majestueux, un aigle pêcheur américain, mesure 2,30 mètres d'envergure.

► Entrée : 9,50 €. www.rochebaron.org

NOTRE CIRCUIT DANS LES GORGES DE LA HAUTE-LOIRE

SUR LES CHEMINS DE FER... ET DE TERRE

Entre Le Puy-en-Velay et Aurec-sur-Loire, les voies ferrées TER prennent le relais des sentiers de terre ! Dans les gares qui jalonnent l'itinéraire, les randonneurs peuvent choisir les parcours desservis par la ligne avec retour en train. Notre favori : celui de Chamalières-sur-Loire, un circuit de 15 kilomètres, de niveau moyen à difficile (coteaux abrupts), accessible depuis la gare de Retournac. Comptez environ 4 heures pour explorer les ruines du château d'Artias et la forêt de Miaune.

► Topo-guide «Gorges de la Loire sauvage, chemins TER en Haute-Loire», éd. FFRP, 80 p., 14,50 €. [www.lcroiseedeschemins.com](http://www.lacroiseedeschemins.com)

LE PETIT THÉÂTRE DE L'IMAGINAIRE

Patrice Rey recueille les récits et légendes qui animaient les veillées paysannes d'autrefois. Son truculent musée des Croyances populaires, au Monastier-sur-Gazeille, est installé dans les salles voûtées du château abbatial (XIV^e siècle). L'ethnographe y expose les fruits de sa collecte à travers des saynètes animées de quelque 200 figurines de bois qu'il a lui-même sculptées.

► Visite : 4 €. www.musee-des-croyances-populaires.org



Luc Olivier

Au château de Rochebaron, Bruno Haubauzit fait revivre l'art médiéval de la fauconnerie.

UNE SOURCE BIENFAITRICE

La source thermale de Bonnefont jaillit au creux d'un méandre de la Loire, près de Saint-Martin-de-Fugères. Exploitée jusqu'en 1915, son eau ferrugineuse soignerait la goutte. On s'y rend par un sentier qui part du hameau des Salles (4 kilomètres, à fort dénivelé) et longe les gorges. Des panneaux d'interprétation permettent de comprendre le ballet aérien des milans royaux et des martins-pêcheurs. A mi-chemin, le mas de Bonnefont explique les actions de l'association SOS Loire vivante qui a sauvé de l'immersion la haute vallée du fleuve en s'opposant au barrage de Serre de la Fare.

► Accès gratuit par la D37. www.sosloirevivante.org

UN «PASSEUR» DE LA RÉGION

Au hameau de la Théoule, sur la commune de Lafarre, Pascal Dribault a aménagé trois chambres d'hôtes. Sa maison, chaleureuse, est parée de bois et de lambri. Guide conférencier et accompagnateur moyenne montagne sur la zone Mézenc-Gerbier, ce passionné vous renseignera sur les diverses excursions à faire aux alentours.

► Chambre double à 58 €. www.lalongerine.eug

UNE TABLE OÙ L'ON EST BIEN

DANS SES PANTOUFLES

Dans son auberge de La Renouée, à Saint-Vincent, Bruno Capraro conserve sur sa carte les inévitables morilles «pantoufle», un plat garni d'une farce fine au foie gras de canard. Mais ce chef inventif aime les associations inédites et les aliments méconnus. Comme ce repas entièrement basé sur des produits d'eau douce !

► Plat du jour à 12 €. Menu à partir de 27 €. www.auberge-larenouee.com

UNE HALTE NAUTIQUE AU COEUR DU FOREZ

LE PLUS BUCOLIQUE DES BELVÉDÈRES

Au départ de la Maison de la nature, à Saint-Victor-sur-Loire, le circuit n°5 du topo-guide «Les Gorges de la Loire à pied», balisé en jaune et blanc, court en surplomb des landes et des rochers avant de pénétrer dans une forêt de hêtres. En 10 minutes de marche, la vue plonge sur le château d'Essalois, l'île et le barrage de Grangent. Le trajet de 5 kilomètres se fait aisément en 1 heure 20.

► www.rando-loire.org

EN BATEAU ÉLECTRIQUE... SUR LE LAC DU BARRAGE DE GRANGENT

A bord du «Grangent», amarré dans le port de Saint-Victor-sur-Loire, le fleuve, devenu lac, se révèle sous un autre angle. Sur ce bateau électrique et silencieux, on se promène pendant une heure le long des rives jusqu'au hameau des Camaldules, du nom d'un ordre religieux. L'embarcation ne compte que 98 places, mieux vaut réserver en haute saison. Une réduction est consentie aux familles.

► Tarif : 10 €. www.croisières-gorges-loire.fr

APRÈS LA VISITE DU CHÂTEAU, UN PLAISIR POUR LES PAPILLES

Antoine Aufrand, le chef de L'Orée du Château, a fait ses gammes dans de grandes maisons avant d'ouvrir, en octobre 2013, son restaurant à Andrézieux-Bouthéon. En sortant du remarquable centre d'interprétation de la Loire qu'abrite le château de Bouthéon, il suffit de quelques pas pour rejoindre cette table conjuguant plats traditionnels et mets plus élaborés.

► Menu du jour à 20 €. www.loreeduchateau.fr

SÉJOURNER 100 % «TROGLO»



Des vacances sans presque voir le jour ? Mais oui : le Val de Loire est riche de sites, d'hôtels et de tables enfouis dans la roche. **PAR VOLKER SAUX**

L'hymne officiel du Val de Loire devrait être une mélodie en sous-sol. Entre Angers et Tours, on compte, en effet, pas moins de 80 sites troglodytiques ouverts au public. Voici ceux qui nous ont charmés lors de notre reportage dans la région du Saumurois. Pour tout savoir sur les autres lieux, rendez-vous à l'adresse Internet troglos.free.fr.

D'ANGERS À SAUMUR, SIX PIEDS SOUS TERRE

QUAND L'ART ÉPATE LES GALERIES

Ici, on part pour un étonnant voyage au centre de la Terre. Diplômé de l'école des

Beaux-Arts de Reims, Richard Rak s'est installé en 1991 dans le manoir semi-troglodyte de la Caillère, adossé à une butte de tuffeau du village de Coutures. Dans les 400 mètres carrés de galeries de l'ancienne carrière attenante, il expose ses œuvres faites d'objets assemblés sur lesquels souffle un vent d'ailleurs : cartes, valises, bousoires, maquettes de navires...

► Entrée : 4,50 €. www.richard-rak.com

L'«ARCHISCULPTURE» VERTIGINEUSE
C'est un site surréaliste ! Dans les années 1990, Jacques Warminski a créé une œuvre monumentale dans une ferme troglodytique abandonnée. Son «Hélice terrestre» se divise en deux parties. La première, en plein air, est un jardin de



La chapelle Sainte-Radegonde fut creusée au XIIe siècle

sculptures en béton aux formes fantastiques : vagues, écailles, amas de bulles... Ces figures organiques se prolongent en sous-sol, taillées dans les parois d'un dédale de puits et de salles, auquel on accède par une majestueuse entrée hélicoïdale. L'été, Bernadette Alberti, la compagne de l'artiste aujourd'hui décédé, organise des spectacles de musique, de théâtre et de danse.

► Lieu-dit L'Orbière, Saint-Georges-des-Sept-Voies. Entrée : 5 €. heliceterrestre.canalblog.com

AU COEUR DES CHAMPIGNONNIÈRES

Il ne reste dans la région que peu de caves à champignons, et quelques-unes seulement sont ouvertes au public. Parmi elles, citons la Cave vivante du champignon, au Puy-Notre-Dame, les champignonnières-restaurants du Saut aux Loups, à Montsoreau, et la Cave aux moines, à Trèves. Pour mieux connaître l'histoire de cette activité et l'évolution de ses techniques, une visite s'impose au musée du Champignon de Saint-Hilaire-Saint-Florent. Ses profonds tunnels recèlent un site de production où les visiteurs s'exercent, au gré d'ateliers, à la culture des champignons de Paris, pieds bleus, pleurotes et autres shiitakés. Clou du parcours : un muséum qui présente 500 espèces de champignons sauvages, soit la plus grande exposition mycologique d'Europe !

► Route de Gennes. Entrée : 8,20 €. www.musee-du-champignon.com





IB Rabinan / Hemis.fr

dans le coteau de Chinon. Elle abrite des fresques et des statues, dont celle de l'ermite Jean «le Reclus».

■ UNE TOURNÉE DE VINS PÉTILLANTS

Depuis le XIX^e siècle, les falaises de tuffeau du Saumurois hébergent les grandes maisons de vins à fines bulles du cru : Ackerman, Langlois-Château, Louis de Grenelle... Parmi elles, les caves de Bouvet Ladubay, à Saint-Hilaire-Saint-Florent, sont particulièrement impressionnantes. Ses 8 kilomètres de galeries, que l'on peut parcourir à vélo, recèlent un millier de fûts de chêne ! On y découvre les étapes de la vinification, mais aussi «la Cathédrale engloutie» de Philippe Cormand, un sculpteur qui a taillé des colonnes, chapiteaux et statues sur 400 mètres de roche, animés par un spectacle de son et lumière.

► 1, rue J. Ackerman. Entrée : 2 €.
www.bouvet-ladubay.fr

■ UN COUP DE «FOUÉE», ET ÇA REPART !

Pour un repas romantique aux chandelles, arrêtez-vous au restaurant troglodytique des Caves de Marson. Ici, on perpétue la tradition de la «fouée», ou «fouace», une spécialité ancestrale de la région : Rabelais, au XVI^e siècle, vantait déjà ce petit pain creux fourré. Le menu à 24 € offre des «fouées» à volonté, garnies de rillettes de porc, de beurre salé, de fromage de chèvre ou de mogettes (haricots blancs). Le tout cuit au feu de bois, dans un four d'époque. Pour digérer, allez visiter le château voisin de Marson, bâti au XIX^e siècle dans le style néo-Renaissance.

► 1, rue Henri-Fricotelle, Rou-Marson.
www.cavesdemarson.com

AUTOUR DE TURQUANT, CAPITALE DES «TROGLOS»

■ TOUT UN VILLAGE DANS LA ROCHE

Si vous ne devez visiter qu'un seul site troglodytique, le village de Turquant est celui-là. Taillées dans le coteau sud de la Loire, ses habitations, réhabilitées, concentrent les nouvelles activités souterraines : ateliers d'artisans, librairie (l'Apart Editions), bar avec spectacles (le Bistroglo)... Sans oublier le Troglo des pommes tapées, où Béatrice et François Vermeulen initient le visiteur à ce dessert régional tombé dans l'oubli : de petites pommes rustiques, pelées, séchées, puis aplatis à l'aide d'un maillet. Pour vous restaurer, choisissez L'Hélianthe, où Arnaud Montais remet au goût du jour des recettes du XIX^e siècle à base de légumes oubliés, panais, rutabagas et autres vitelottes.

► Toutes les adresses sur www.turquant.fr

■ DE LA VIGNOLE À LA VIGNOLLE

C'est le Crillon du troglo... La Demeure de la Vignole, à Turquant, se compose de trois espaces : un hôtel de charme à l'air libre accueillant douze chambres et suites ; un appartement souterrain pour quatre personnes ; et un gîte troglo de même capacité datant du XVII^e siècle. Les salons de ces deux derniers logements sont dotés d'une cheminée et d'un four à pain. Mais le lieu est surtout célèbre pour sa piscine chauffée creusée

dans la roche ! Un peu plus loin, sur la route de Turquant à Montsoreau, La Grande Vignolle est un ancien logis seigneurial du XVI^e siècle enchâssé dans les parois d'un vallon cerné de vignes. Le site, magnifique, comprend un caveau, une chapelle et une «fuye» (piégeonnier). Il sert de vitrine, dégustation à l'appui, au domaine proche de Filliatreau, qui produit des vins de l'appellation saumur-champigny.

► La Demeure de la Vignole : 3, impasse Marguerite d'Anjou. Chambre troglo à partir de 155 €. www.demeure-vignole.com
► Visite gratuite de La Grande Vignolle. www.filliatreau.fr

■ UNE FORTERESSE MÉDIÉVALE ENFOIUE

De l'extérieur, le château de Brézé paraît un «simple» château Renaissance du XVI^e siècle. Mais en le visitant, on découvre que son sous-sol cache la plus importante forteresse souterraine d'Europe. Aménagée au XI^e siècle, elle abrite des écuries, des cachots, des cuisines, un pressoir, une glacière, une magnanerie (élevage de vers à soie) et même un pont-levis, des douves et un chemin de ronde ! Les parois des anciens celliers, eux, forment un écran géant de 4 300 mètres carrés pour des projections de diapositives baptisées «Cathédrales d'images».

► Visite : 11 €. www.chateaudebreze.com

■ UN AUTEL POUR LA REINE DES FRANCS

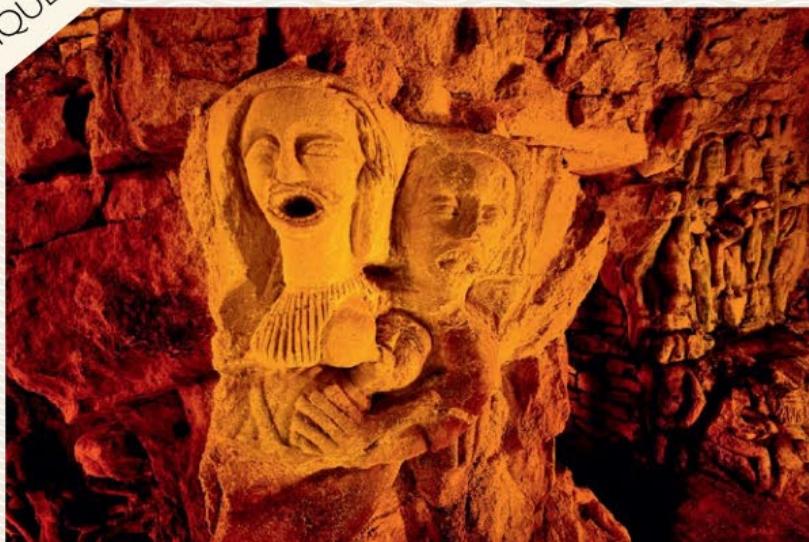
En 546, un certain Jean, dit «le Reclus», s'installa en ermite dans une cavité du coteau de Chinon. Il y reçut la visite de Radegonde de Poitiers, reine des Francs. Au XII^e siècle, sa cellule fut agrandie en une chapelle dédiée à la souveraine. L'édifice compte deux nefs, dont l'une creusée dans la pierre dans un style surprenant : les colonnes sculptées soutiennent en effet directement la voûte rocheuse. Les murs sont ornés de fresques du XII^e siècle, et à l'arrière du chœur, un escalier antique percé dans le sol conduit à une source, jadis réputée pour ses vertus miraculeuses.

► Chapelle Sainte-Radegonde, à Chinon.

ENTRE DOUÉ-LA- FONTAINE ET ROCHEMINIER

■ LES MYSTÈRES DES FALUNS

Voilà l'un des sites troglodytiques les plus spectaculaires du Saumurois : les caves-cathédrales des Perrières, à Doué-la-Fontaine, datant des XVIII^e et XIX^e siècles. La cinquantaine de salles de cette ●●●



Telle une BD, ces figures insolites hantent la Cave aux sculptures de Dénezé-sous-Doué.

●●● ancienne carrière de faluns forment des voûtes en ogives s'élevant jusqu'à 20 mètres ! Elles témoignent du mode d'extraction par le haut que pratiquaient, jadis, les ouvriers. A partir de ce mois, elles accueillent la première phase du «Mystère des faluns», une scénographie sur le thème du monde sous-marin (le falun est une roche formée de débris de coquillages fossilisés). Ce spectacle conjuguant projections, miroirs d'eau et ballet aérien de mèduses sera visible dans sa totalité en 2015.

► Entrée : 6,50 €. www.cathedrales-troglos-perrieres.com

■ CE ZOO EST ENTRÉ DANS LA CARRIÈRE

On se croirait dans la jungle ! Dans le Bioparc de Doué-la-Fontaine, singes et perroquets évoluent dans des carrières de faluns désaffectées, au milieu de cascades et d'une végétation luxuriante. Sur 14 hectares, un millier d'animaux de 95 espèces différentes sont ainsi présents, dont 43 menacées de disparition. Parmi ces rares, figurent le tigre de Sumatra, l'hippopotame pygmée d'Afrique et le fourmilière géant d'Amérique du Sud.

► Entrée : 19,90 €. www.bioparc-zoo.fr

■ UN CIMETIÈRE DE SARCOPHAGES

Aux portes de Doué-la-Fontaine, dans le hameau de Douces, le site Troglodytes & sarcophages illustre, à travers ses vestiges, 1 500 ans d'épopée souterraine. Le lieu servit tour à tour de refuge contre les Vikings, de carrière, de chapelle, de ferme, de cave à vin... Mais le point d'orgue de la visite reste l'étonnante fabrique de sarcophages mérovingiens, où 35 000 de ces

tombeaux furent ciselés dans la pierre. Des dizaines d'entre eux, dégagés par les archéologues, y reposent encore.

► Entrée : 4,90 €. www.trogl-sarcophages.fr

■ D'ÉNIGMATIQUES CARICATURES

L'entrée ne coûte que 4 €, mais la Cave aux sculptures de Dénezé-sous-Doué recèle l'un des plus étranges mystères du monde troglodytique. Dans cette galerie, des mains anonymes ont ciselé dans la roche, semble-t-il au XVI^e siècle, 400 fi-

gures humaines, grotesques, ironiques, angéliques ou lubriques... Les chercheurs se perdent en hypothèses sur la signification de cette truculente sarabande : temple païen voué à un culte de guérison et de fertilité ? Œuvre d'un groupe clandestin d'hérétiques au temps des guerres de religion ? Ou d'une confrérie de tailleurs de pierre caricaturant les événements politiques de l'époque ? On ne le saura sans doute jamais....

■ UN MUSÉE... AVEC BASSE-COUR !

Pour savoir à quoi ressemblait un village troglodytique, allez à Rochemenier, en Anjou. Ce hameau était jadis formé de 40 fermes creusées à flanc de falaise. Deux d'entre elles, meublées comme en 1900, du temps de leurs derniers résidents, sont aujourd'hui transformées en musée. Outre les lieux d'habitation, on y explore les caves à vin, les pressoirs et la tonnellerie garnis de leurs outils, la basse-cour avec ses volailles, et une chapelle du XIII^e siècle. Le village comprend de nombreux autres sites entièrement ou semi-souterrains, dont deux restaurants à «fouées» (les célèbres petits pains fourrés de la région), L'Ammonite et Les Caves de la Genevraie. Tenus par les frères Fabrice et Philippe Justeau, ces établissements serviront de tables à leur futur hôtel Rica-minori, qui doit ouvrir en juin 2014, avec 14 chambres et une piscine en sous-sol.

► Entrée libre au musée de Rochemenier. Pour la visite guidée, compter 5,70 €.

POUR S'ÉCHAPPER À L'AIR LIBRE

■ L'ABBAYE DE FONTEVRAUD

Fondé en 1101, cet ensemble médiéval constitue l'une des plus grandes cités monastiques d'Europe. Il est composé de deux couvents. Celui de Grands Moutiers regroupe les bâtiments des religieuses, les cuisines romanes, une chapelle, l'infirmerie et le cloître du XVI^e siècle, et l'église abbatiale du XII^e siècle. Celle-ci abrite les gisants polychromes des Plantagenêts, comtes d'Anjou et rois d'Angleterre, dont ceux d'Henri II et de son épouse Aliénor d'Aquitaine. Le second couvent, le prieuré Saint-Lazare, est devenu une résidence hôtelière. Tout au long de l'année, l'abbaye accueille des concerts de musique classique.

► Entrée : 9,50 €. www.abbayede-fontevraud.com

■ LE CADRE NOIR DE SAUMUR

Depuis le XVIII^e siècle, Saumur rassemble l'élite équestre de France. Les écuyers de son célèbre Cadre noir, créé en 1815, sont aujourd'hui les enseignants de l'Ecole nationale d'équitation, érigée en 1974 sur l'avenue éponyme. Ses principales installations (grand manège, écuries, sellerie) sont ouvertes à la visite et sont le théâtre de galas et de présentations publiques. Situé sur l'avenue du Maréchal-Foch, le site initial de l'Ecole de cavalerie, lui, accueille désormais celle des cadres des unités blindées dans un splendide édifice du XVIII^e siècle. Le musée de la cavalerie, installé dans ses anciennes écuries, présente l'histoire de cette prestigieuse institution.

► Entrée : 8 € ; www.cadrenoir.fr

VIVRE ENFIN LA VIE DE CHÂTEAU...



DR

Fleurons de la Loire, les villégiatures des rois de France, érigées à la Renaissance, accueilleront de nombreuses innovations estivales : jeux de lumière, spectacles costumés, expos... Notre reporter vous en offre la primeur.

PAR FRÉDÉRIC BRILLET



Merci aux Anglais ! Si nos perfides voisins n'avaient pas envahi la France lors de la guerre de Cent Ans, le Val de Loire ne compterait pas autant de joyaux architecturaux. Car la paix revenue en 1453, les rois et les seigneurs qui s'y étaient réfugiés transformèrent leurs forteresses médiévales en résidences dagrément. Aujourd'hui, les rives du fleuve déroulent sur 280 kilomètres un extraordinaire chapelet de châteaux Renaissance, qui a valu à la région d'être classée par l'Unesco, en 2000, au patrimoine mondial de l'humanité. Nous avons visité les plus renommés pour connaître les nouveautés qu'ils présenteront cet été. Et déniché les restaurants et les hébergements où il vous sera agréable de vous reposer après une journée d'excursion.

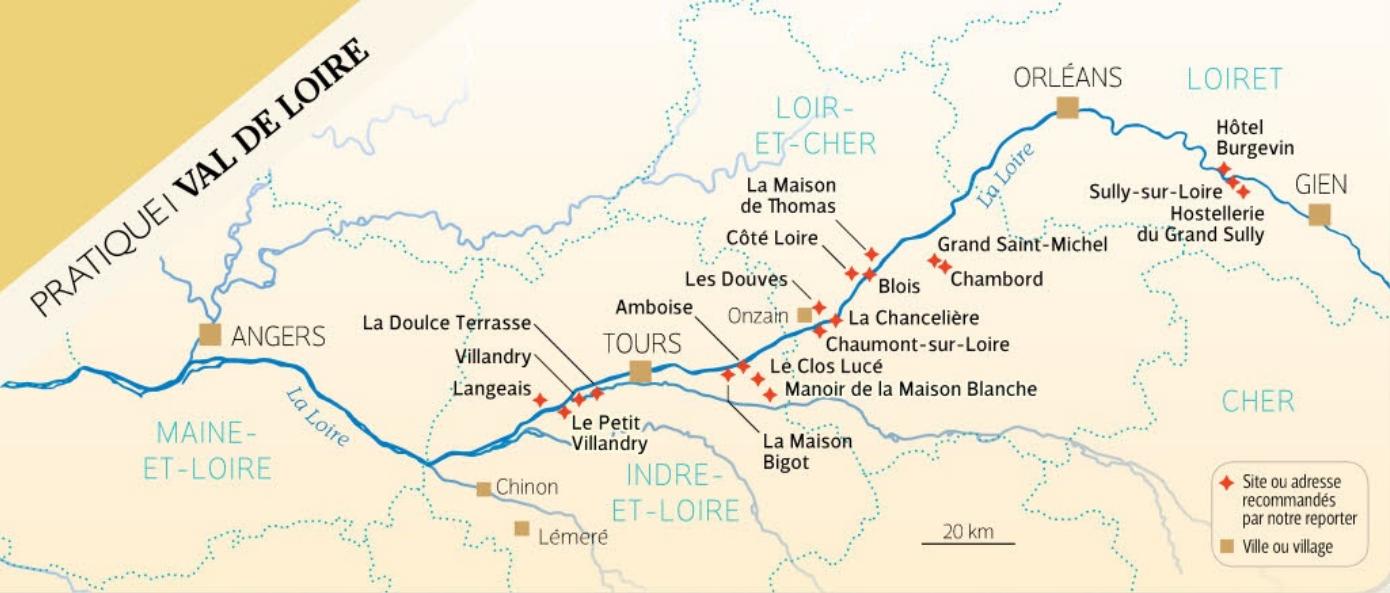
LES RICHES HEURES DE SULLY-SUR-LOIRE

CETTE FORTERESSE REVIT EN 3 D

A 50 kilomètres en amont d'Orléans, Sully-sur Loire fera la joie des enfants : des figurants vêtus et armés en chevaliers dresseront leur campement dans la cour du château, durant cinq dimanches en juillet et en août. Ses bâtiments Renaissance sont entourés d'un donjon et de tours bâties au Moyen Age et sont cerclés de douves encore en eau. Réouvert le 1^{er} février 2014 après de longs travaux de restauration, l'édifice offre de ●●●

Depuis le mois d'avril, un spectacle féérique de son et lumière met en valeur les façades des quatre ailes du château de Blois.

PRATIQUE / VAL DE LOIRE



●●● nouveaux espaces de visite, décorés de mobiliers, tableaux et tapisseries d'époque. Un docu-fiction a été réalisé pour l'occasion, incluant des vues aériennes et des reconstitutions en 3D. Ce film de 12 minutes retrace la mutation, au XVII^e siècle, de l'austère château fort médiéval en un splendide palais, sous la houlette de Maximilien de Béthune, duc de Sully. Des acteurs incarnent les personnages célèbres qui ont marqué son histoire, tels Jeanne d'Arc et Voltaire.

► Entrée : 7 €. www.chateau-sully.com

MANGER COMME UN COQ EN PÂTE

Voici une table à la hauteur des fastes d'autan, située à deux pas du château. Parmi les miroirs aux cadres dorés et les tentures de velours rouge, Yves Dessaint, le chef de l'Hostellerie du Grand Sully, concocte une cuisine régionale qui fait la part belle aux poissons de la Loire mais aussi aux gibiers de Sologne. Au gré des saisons, on y savoure un pigeon garni de langoustines rôties ou un tournedos de thon farci aux anguilles. Les cinq chambres en étage, au décor raffiné, offrent tout le confort. En été, installez-vous sur la terrasse ombragée.

► 10, bd du Champ-de-Foire, Sully-sur-Loire. Menu découverte à 28 €. www.grandsully.com

DORMIR DANS UNE INSTITUTION

C'est une affaire de famille. Depuis 1898, les Burgevin tiennent l'hôtel qui porte leur nom, installé en plein centre-ville de Sully, dans un relais de poste du XIX^e siècle. Ses bâtiments en fer à cheval accueillent quinze chambres et une suite lumineuse. Certaines ont conservé leurs poutres d'origine, d'autres donnent sur une terrasse fleurie. L'ensemble a été rénové en 2010.

► 11, rue du Faubourg-Saint-Germain, Sully-sur-Loire. Chambres doubles en haute saison à partir de 115 €. www.hotelburgevin.com

CHAMBORD, LE PRÉFÉRÉ DE FRANÇOIS I^E

UN JARDIN ET DE NOUVEAUX MEUBLES

Ses cheminées à clocheton et son escalier à double vis conçu par Léonard de Vinci en ont fait une icône mondiale. A 50 kilomètres en aval d'Orléans, l'architecture opulente de Chambord contrastait, jusqu'à il y a peu, avec la pauvreté de son ameublement. Pillé durant la Révolution et vendu presque «nu» à l'Etat en 1930, le château fut décrété au siècle dernier comme «une forêt de pièces vides» par l'écrivain britannique Henry James. Déjà un peu regarni au cours des dernières décennies, son aménagement intérieur a franchi, au début de l'année, une étape décisive, avec l'arrivée d'une cinquantaine de meubles prêtés par le Mobilier national, et d'un ensemble de bustes royaux en porcelaine issus de la manufacture de Sèvres.

Ce nouveau décor reconstitue la vie de Chambord au XVIII^e siècle, au moment où le gendre de Louis XV, le souverain polonais en exil Stanislas Leszczynski, l'occupait. C'est pourtant François I^e qui fit ériger ce chef-d'œuvre du style Renaissance, de 1519 à 1544. Le plus grand parc forestier d'Europe (50 kilomètres carrés) qui l'entoure va retrouver son jardin à l'anglaise. Plantés à partir de 2012, ses buis, charmeilles et marronniers seront dévoilés au printemps 2014. Un premier pas vers la reconstitution du jardin à la française dessiné par l'architecte Jules Hardouin-Mansart, et qui portera, dans quelques années, à 5 500 hectares le total des espaces ainsi restitués. D'ici là, le public pourra profiter des manifestations dont Chambord sera le théâtre cet été : concerts, rendez-vous littéraires, expositions de photos ou d'œuvres d'art contemporaines...

► Entrée 11 €. www.chambord.org

DES NUITS DANS DE BEAUX DRAPS

C'est un rêve éveillé : depuis 2013, le domaine de Chambord propose deux gîtes hors du commun. Erigée à 200 mètres du château, la Maison forestière des réfractaires (les opposants au Service du travail obligatoire s'y cachaient lors de la Seconde Guerre mondiale) réunit deux habitations : Les Cerfs et La Salamandre. Classés quatre étoiles, ces bâtiments de style solognot accueillent jusqu'à huit personnes pour 890 € la «petite semaine» (du lundi au vendredi) en haute saison. Gardant la porte des Druides, La Gabilliére, elle, est un gîte trois étoiles pour six personnes (compter 690 € la «petite semaine»). Tous ces hébergements comportent une cuisine, un garage à vélos, un parking et un jardin doté d'un barbecue.

► Réservations : www.chambord.org

DU SANDRE ET DU CERF AU MENU

On y vient pour son cadre exceptionnel. Niché au pied du château, l'hôtel-restaurant du Grand Saint-Michel ménage, depuis sa terrasse, une vue époustouflante sur ce bijou Renaissance. L'établissement dispose de 40 chambres et d'un court de tennis. Mais les gourmets s'y rendent d'abord pour ses plats locaux (filet mignon de cerf, sandre rôti et déclinaison d'endives...), arrosés de vins du cru, chinon, bourgueil, vouvray, cheverny... Petits plus : une grande cheminée et un décor de chasse, composé de tableaux et de trophées.

► Place Saint-Louis, Chambord. Chambres à partir de 60 €. Menu bistrot à 22,50 €. www.saintmichel-chambord.com

Le conservateur de Chambord, Luc Forlivesi, découvre l'un des cinquante meubles du XVIII^e siècle qui garnissent depuis peu ce château.



À BLOIS, LE SOUVENIR D'ANNE DE BRETAGNE

UN ÉCRIN POUR LES ARTS DE LA COUR

En 2014, ce château fait date. C'est en effet le 9 janvier 1514 que la reine Anne de Bretagne s'est éteinte dans ses appartements de Blois, à 20 kilomètres en aval de Chambord. Elle y résidait depuis 1498, avec Louis XII, son époux, et leurs enfants. Achevée le 6 avril, l'exposition sur ses funérailles solennelles a marqué l'apogée des manifestations en l'honneur des 500 ans de sa mort. Mais cet anniversaire donnera lieu à d'autres événements jusqu'à la fin de l'année. D'avril à septembre, le château ressuscitera les pompes de la Cour à l'époque d'Anne «la Blanche Hermine» : bals, concerts, démonstrations d'escrime, son et lumière... Et du 5 juillet au 2 novembre, il accueillera une exposition sur les jardins de châteaux à la Renaissance. Celui de Blois, aujourd'hui disparu, sera présent à travers des gravures, tableaux et dessins, mais aussi des reproductions de plantes illustrant le livre d'heures (recueil de prières) de la reine. Autant d'occasions d'admirer un édifice dont les ailes gothiques, Renaissance et classiques synthétisent l'histoire de l'architecture française. Avec, pour point d'orgue, un escalier à vis monumental «fouillé comme un ivoire de Chine», selon l'expression de Balzac.

► Entrée : 9,80 €. www.chateaudeblois.fr

AH ! LE FAMEUX PÂTÉ D'ALBERTINE !

Ne ratez pas sa terrine de foie de volaille ! Thierry Lodé, le maître de Côté Loire, en tient la recette de sa grand-mère Albertine. Cette vénérable auberge a reçu les faveurs de Madame de Sévigné



L'oeuvre d'art de Léonard de Vinci

au XVI^e siècle. Aux fourneaux, Laurent Morin mitonne une cuisine du marché enracinée dans le terroir : navarin d'agneau, cassolette de joues de bar, suprême de pintade au miel et paprika... Les prix doux et l'ambiance chaleureuse s'accordent avec la salle rustique aux poutres apparentes. L'enseigne dispose de trois chambres calmes, les unes donnant sur la Loire, les autres sur un petit jardin fleuri digne de celui de Monet.

► 2, place de la Grève, Blois. Menu à 30,50 €. Chambres à partir de 63 €. www.coteloire.com

SOYEZ LE BIENVENU... CHEZ VOUS !

La Maison de Thomas, c'est aussi un peu la vôtre, tant l'accueil de son propriétaire, Guillaume Thomas, y est sympathique. Blottie dans une rue piétonne du vieux Blois, cette maison d'hôtes a été restaurée avec soin. Deux de ses quatre chambres, vastes et lumineuses, ont conservé leurs bois vernissés. Bon point : l'adresse fait partie du réseau «Loire à vélo» (lire notre encadré page 103).

► 12, rue Beauvoir, Blois. Chambre double à partir de 90 €, petit déjeuner inclus. www.lamaisondethomas.fr

CHAUMONT-SUR-LOIRE LE JARDIN EXTRAORDINAIRE

DES FAÇADES HABILLÉES DE LUMIÈRE

C'est le «Cannes des jardins». Dressé sur un promontoire qui surmonte le fleuve, à 20 kilomètres en aval de Blois, le château de Chaumont-sur-Loire est célèbre pour son Festival international des jardins qui réunit chaque été, sur 32 hectares, l'élite des créateurs aux mains vertes (voir page 46). Avec ses tours rondes et ses toits pointus, l'édifice du XVI^e siècle a l'air d'un Chambord miniature, en moins élancé. À l'intérieur, les visiteurs découvriront cette année plus de 70 meubles provenant du Mobilier national, qui renforcent son atmosphère de grande demeure du XIX^e siècle. Autres nouveautés : l'escalier d'honneur Renaissance entièrement restauré et la mise en lumière, avec des diodes électroluminescentes, des façades et des jardins. Une curiosité à ne pas rater : les photos de Miss Punggi et de son cornac. La présence de ce pachyderme en bord de Loire est due à la personnalité excentrique de sa propriétaire, Marie-Charlotte de Broglie, qui se l'était fait offrir par un maharadjah à la fin du XIX^e siècle...

► Entrée : 10,50 € (16,60 € avec la visite du Festival des jardins). domaine-chaumont.fr

LA LOIRE (PRESQUE) DANS L'ASSIETTE

Quelle bonne adresse pour manger les pieds dans l'eau ! Ancrée face au fleuve, le restaurant La Chancelière offre une vue imprenable sur ses berges verdoyantes où s'amarrent des toues cabanées (bateaux de pêche fluviaux) et des barques à voile traditionnelles. Optez pour le menu à 26 € (entrée, viande ou poisson, fromage et dessert) qui suggère, entre autres délices, un filet de sandre au beurre ou un magret de canard et sa sauce aux baies rouges.

► 1, rue de Bellevue, Chaumont-sur-Loire. www.restaurant-la-chanceliere.fr

DEVENEZ LES HÔTES D'UNE ÎLE

Le lit vaut son pesant d'or, mais le site mérite des sacrifices. Au cœur du village d'Onzain, sur la berge opposée à celle de Chaumont, le B&B Les Douves est cerné par les vastes fossés inondés d'un ancien château du XVI^e siècle. Un pont de pierre et une passerelle en bois relient à la terre cette île artificielle. Les propriétaires vivent dans un manoir de 1845, dont l'annexe abrite une «suite d'hôtes» de 60 mètres carrés pour six personnes, ouverte sur une terrasse. Une autre chambre pour un couple et deux enfants est aménagée dans le donjon médiéval restauré. Noyé sous des arbres majestueux, le parc abrite les vestiges d'une chapelle du XVI^e siècle, une tour reconvertis en musée et des celliers voûtés où se tiennent des expositions temporaires.

► 7, rue de l'Ecrevissière, Onzain. Nuitée à partir de 200 € pour deux personnes. www.lesdouvesonzain.fr

AMBOISE, LE REFUGE DE LÉONARD DE VINCI

LES GRANDES ÉCURIES RESTAURÉES

François I^{er} y passa sa jeunesse. Devenu adulte, il lui préféra Chambord, Blois ou Fontainebleau. Mais le souverain resta toujours attaché au château d'Amboise, distant de 17 kilomètres de Chaumont. Car c'est ici que son protégé, Léonard de Vinci, déceda en 1519 et fut inhumé dans la chapelle Saint-Hubert. Aujourd'hui, la résidence royale dresse au-dessus du fleuve ses façades altières entourées de remparts. Construit aux XV^e et XVI^e siècles, l'édifice est la première illustration de l'influence italienne en bord de Loire et marque la transition entre les architectures gothique et Renaissance. En 2014, les visiteurs bénéficieront de l'ouverture ■■■



Le potager décoratif est le « clou » des six jardins de Villandry. Cet été, le jeune public pourra les explorer à travers un nouveau parcours ludique.

●●● des grandes écuries que le roi Louis-Philippe fit aménager de 1839 à 1842 dans les cuisines du XVI^e siècle. Des versions améliorées d'audioguides leur seront aussi proposées, ainsi que de nouvelles visites guidées thématiques. Autre innovation : une exploration guidée des souterrains et des tours de la forteresse médiévale. Enfin, le château servira de cadre à une exposition intitulée « Un fil de soie, de la Chine à Amboise » (jusqu'au 16 novembre) et à plusieurs manifestations en lien avec le 500^e anniversaire du décès d'Anne de Bretagne.

► Entrée : 10,70 € (15,20 € pour visiter la forteresse médiévale). www.chateau-amboise.com

■ LE MAÎTRE EN SON DERNIER SÉJOUR

Une étape incontournable. Erigé au centre-ville d'Amboise, le château du Clos-Lucé fut l'ultime résidence de Léonard de Vinci. Invité par François I^{er}, celui-ci apporta de Rome trois de ses fameux tableaux, désormais exposés au Louvre : « La Joconde », son « Saint Jean-Baptiste », et « La Vierge, l'enfant Jésus et sainte Anne ». De 1516 à sa mort en 1519, à l'âge de 67 ans, il conçut ici les fêtes de la Cour à Amboise, les plans de la ville idéale de Romorantin et l'escalier à double révolution de Chambord. Percé de fenêtres gothiques, le château de briques rouges lisérées de pierre de tuffeau blanc a rouvert le 18 avril 2014 après d'importants travaux. Cet écrin rénové accueille une exposition permanente dédiée à l'artiste italien. Ne manquez pas

les cinquante maquettes et les animations en 3D réalisées d'après ses dessins, et qui illustrent ses talents d'inventeur dans tous les domaines, aéronautique, machines industrielles, génie maritime...

► Entrée : 14 €. www.vinci-closlucé.com

■ POUR LES AMATEURS DE DOUCEURS... L'enseigne fera craquer tous les fondus de friandises. Avec sa façade à colombages, la Maison Bigot, sise depuis 1913 en face du château d'Amboise, a des airs de demeure alsacienne. Dans cette pâtisserie-salon de thé, le « maître du cacao », Laurent Vacher, concocte des spécialités comme ses chocolats Léonard de Vinci et François I^{er}, ou ses truffes Pouchkine... vodka obligé !

► Place du château. www.bigot-amboise.com

■ ...ET DE RENDEZ-VOUS GALANTS

L'adresse idéale pour les amoureux et les jeunes mariés. Il faut dire que, selon la rumeur locale, François I^{er} y aurait passé des nuits agitées en compagnie coquine. Construit au XVII^e siècle et remanié deux siècles plus tard, le manoir de la Maison blanche dévoile ses fenêtres à meneaux et son élégante lucarne au milieu d'un parc arboré de 3 hectares. Agrémentée d'une tour carrée et d'un pigeonnier, la demeure Renaissance possède quatre chambres spacieuses. Une halte paisible, entre les châteaux d'Amboise et du Clos-Lucé.

► 18, rue de l'Epinetterie, Amboise. Chambre double à partir de 95 €. lamaisonblanche-fr.com

VILLANDRY, LE DERNIER JOUAI RENAISSANCE

■ LE TERRAIN DE JEUX DES ENFANTS

Voici un lieu royal pour s'amuser avec vos bambins. A 15 kilomètres à l'ouest de Tours, le château de Villandry déploie ses grands communs coiffés de toits à la Mansart, érigés au XVII^e siècle dans le style néoclassique. Il a pourtant été le dernier des grands châteaux de la Renaissance à avoir été construit en bord de Loire, sur sa rive sud, en 1536. Témoins ses trois corps de logis rythmés de galeries à arcades, de fenêtres à meneaux et de lucarnes ouvrageées. Mais l'on vient avant tout à Villandry pour ses six jardins étages en terrasses sur 9 hectares (voir page 44). En 2014, les enfants pourront s'y livrer à un nouveau jeu de piste. Guidés par le « fantôme » de Jean Le Breton, ministre des Finances de François I^{er} et bâtisseur de Villandry, ils tenteront de résoudre les énigmes posées par les propriétaires successifs du château. Ce dernier servira de cadre à plusieurs expositions et manifestations estivales, dont les traditionnelles Nuits des mille feux des 4 et 5 juillet.

► Entrée : 10 €. www.chateavillandry.com

■ SAVOURER LES LÉGUMES DU POTAGER

Un festin pour les yeux et pour les papilles ! Posté à l'entrée du château, avant sa billetterie, le restaurant-salon de thé La Douce Terrasse régale les visiteurs de mets fleurant bon le terroir, agrémentés de légumes bios issus du potager décora-

tif de Villandry. Egalemment récoltés dans les jardins du domaine, les épices, condiments et plantes aromatiques font l'objet d'alliages surprenants et riches en bouche. La présentation des plats, elle, fait éclater les couleurs. Une table conviviale, arrosée des vins chantants du Val de Loire.

▶ **Menus à partir de 16 €.**

www.chateauvillandry.fr/restaurant

■ UN TRAVELLING EN CINÉMASCOPE

On en prend plein la vue ! Installé au cœur du village éponyme, Le Petit Villandry est une maison d'hôtes perchée au milieu d'une vaste pelouse et de «jardins suspendus». Ses deux chambres cosy (jusqu'à quatre lits) occupent une maison de maître du XVIII^e siècle, indépendante de l'habitation des propriétaires. Depuis leurs fenêtres, on jouit d'une vue panoramique sur l'église, le château et ses parterres exubérants. La tonnelle de roses ombrage les petits déjeuners, celle de vigne dispense le repos. Autre atout du lieu : un emplacement couvert pour ranger les vélos.

▶ **21, rue de la Mairie, Villandry. Chambre double à partir de 80 €.** www.petitvillandry.com

■ LANGEAIS : LES FASTES D'UNE UNION ROYALE

■ UN TRAVELLING EN CINÉMASCOPE

Ce château sort de l'ordinaire. D'abord par sa double architecture. Côté face (vers la ville), une place forte de la fin du Moyen Age, avec son pont-levis, ses tours trapues, ses mâchicoulis et son chemin de ronde. Côté pile, une façade ponctuée d'ornements Renaissance, donnant sur un jardin qui bute contre les ruines d'un donjon du X^e siècle. Le château de Langeais se juche sur un éperon rocheux qui surplombe la berge nord de la Loire, à 10 kilomètres de Villandry. En ses murs, convolèrent, le 6 décembre 1491, le roi de France Charles VIII et la duchesse Anne de Bretagne. L'événement est reconstitué à l'aide d'une vidéo et de mannequins de cire en habits d'époque. A l'occasion des 500 ans de sa mort, 19 reproductions grands formats de portraits de la souveraine seront exhibées dans le parc, jusqu'en décembre 2014. Durant la même période, se tiendra une exposition dédiée aux costumes de la Renaissance. Certains soirs d'été auront lieu des visites théâtralisées : une dame de compagnie de la reine dévoilera les secrets de la vie d'une noble femme, à la fin du Moyen Age.

▶ **Entrée : 9 €.** www.chateaudelangeais.com

D'UN CHÂTEAU À L'AUTRE, SUIVEZ LE FLEUVE À VÉLO !

Avec 800 kilomètres de pistes cyclables, la «Loire à Vélo» constitue l'un des plus beaux parcours de France. De Cuffy (Cher) à Saint-Brevin-les-Pins (Loire-Atlantique), il attire chaque année 800 000 pratiquants. Pour l'avoir testé en partie, voici nos conseils avant de prendre la route.

■ **Se renseigner.** Lancé par les Comités régionaux du tourisme du Centre et des Pays de la Loire, le site www.loirevelo.fr répertorie les étapes, agences de voyage spécialisées, loueurs et réparateurs, logements, châteaux et monuments sur les 680 kilomètres qui séparent Nevers de l'embouchure du fleuve.

■ **Durée du périple.** Les mordus de la petite reine bouclent son intégralité en quinze jours. Les flâneurs, les familles, les seniors, les amateurs de vins de la Loire ou de châteaux (tel celui de Chambord, sur notre photo) ne pédalent souvent que sur certains tronçons. Pour ces derniers, une solution épataante : des trains pourvus «d'espaces vélos» permettent de sauter des étapes. Voir le site www.velo.sncf.com.

■ **Difficultés.** Les rares côtes qui se présentent sont d'un dénivelé plus que raisonnable. L'itinéraire emprunte des pistes cyclables, des chemins ou des petites routes tranquilles. Une recommandation, toutefois : le vent soufflant généralement de l'ouest, il vaut mieux longer la Loire en la remontant.

■ **Se loger.** Regroupés en réseau et signalés par l'enseigne «Loire à vélo», des campings, hôtels, auberges de jeunesse, gîtes et chambres d'hôtes réservent un accueil sûr et adapté aux cyclistes : local à vélo fermé, repas appropriés, petit matériel de réparation...

■ **Et les bagages ?** Voyagez léger : pour 10 € par jour, le logisticien Bagafrance (bagafrance.com) transporte vos valises, sacs et équipement d'un lieu d'hébergement à un autre.

■ **Se repérer en route.** Deux solutions s'offrent à vous :

- Se procurer le guide «La Loire à vélo, de Nevers à l'Atlantique», des éditions



Mangeat/Andia.fr

Chamina (14,50 €, www.chamina.com). Avec sa reliure en spirales et son format réduit, l'ouvrage est très maniable. Il contient des cartes du parcours et des villes traversées, et un répertoire très complet de bonnes adresses.

- Télécharger les applications Android et Google sur le site www.loirevelo.fr. Sur la première, le point de localisation sort de l'écran à mesure qu'on avance, obligeant le cycliste à lâcher son guidon pour procéder à des manipulations acrobatiques. Finalement, le GPS de Google Maps se révèle plus efficace.

■ **Attention aux pièges !** Le fléchage en bord de route laisse parfois à désirer. Ainsi, à la sortie de Tours en direction du château de Villandry, on est tenté de suivre le panneau qui indique de tourner à droite. Mauvais réflexe : cette signalisation s'adresse en fait aux automobilistes, et l'on doit rétropédaler pour éviter d'être embarqué sur une voie express !

FLÂNER AU CŒUR DE L'ANJOU



Élodie Ratimbazay

La Loire se prête au vagabondage. Elle offre, au milieu des vignobles, des escales insolites et des îles, à découvrir en barque.

PAR LÉO PAJON

Ne nous y trompons pas : la douceur angevine ne manque ni de caractère ni de fantaisie. Il faut juste apprendre à y goûter et s'abandonner au temps qui passe au fil de l'eau. Voici notre sélection de gîtes charmants, d'auberges généreuses, de cafés inattendus sous les ombrages, et d'étonnantes balades en gabarre... Un florilège de plaisirs et de découvertes où souvent la petite histoire rejoint la grande.

DES HALTES OISIVES À FLEUR DE FLEUVE

DANS UNE LONGÈRE DU XVI^E SIÈCLE

Ici, vous serez reçu comme chez des amis. Le Logis du Pressoir – qui doit son nom aux vignes qui l'entouraient jadis – est situé à l'écart de la ville de Sainte-Gemmes-sur-Loire, à 500 mètres du fleuve. Cette longère (habitation rurale) du XVI^e siècle a retrouvé une seconde jeunesse en 2010, sans perdre de son cachet. Les propriétaires, Jérôme et Nathalie Petiteau, ont conservé les encadrements en tuffeau et les poutres apparentes. A l'étage, une enfilade de chambres carrelées de terre cuite peuvent héberger une dizaine d'hôtes.

► Chambre double à partir de 68 €.
www.hautpressoir.com

UN GÎTE À L'ESPRIT NOMADE

Un vrai coup de cœur : la chambre d'hôtes quatre étoiles, Au bout de l'île, peut accueillir jusqu'à vingt personnes. Cette ferme restaurée avec soin campe à l'extrême ouest de l'île de Chalonnes, face au village de Montjean-sur-Loire. Lors des crues, les eaux l'encerclent sans

l'envahir. Dès le printemps, on peut y paresser dans le jardin, à l'ombre d'un saule, et contempler le spectacle toujours renouvelé du fleuve. En été, trois yourtes transforment ce petit coin d'Anjou en steppe mongole ! Le couvert vaut le gîte : sandre au beurre blanc, salade d'anguilles fumées... Aliments bio et produits locaux garantis.

► 65 € la chambre double, 70 € la nuit en yourte pour 2 personnes. www.auboutdelile.fr

EN HOMMAGE À «L'HOMME DE LA LÉNA»

En longeant les rives de l'île de Chalonnes, vous ferez une rencontre plutôt originale : le Lenin Café, que signale une grande affiche rouge où le leader des bolcheviques, tout sourire, lève son verre. Bienvenue dans ce «kolkoze culturel», un bar-musée créé en 2006 par Martine Thouet. Experte en finances publiques, cette communiste convaincue, qui voyagait régulièrement dans les Balkans, a collecté pendant trente ans des centaines d'objets à la gloire de Vladimir Ilich Lénine : bustes, livres, tableaux... Avant d'acheter une ferme pour y exposer ce bric-à-brac. La visite est gratuite,

comme tout le reste. A condition de donner un coup de main dans cet établissement autogéré, et de cotiser à l'association, on peut y manger et passer la nuit sur l'un des matelas disposés au grenier. Cerise (rouge) sur le gâteau, l'endroit accueille des concerts de qualité : le barde espagnol Paco Ibáñez est déjà venu chanter dans ce décor de datcha.

► www.lenincafe.com

UN TERROIR RELEVÉ... D'ÉPICES

Ici, il est nécessaire de réserver pour être sûr d'être servi. Au menu de La Route du Sel, un hôtel-restaurant posé devant la Loire près du pont d'Ingrandes, tous les produits cuisinés sont frais... Le patron, Ludo, y prépare une savoureuse cuisine du terroir (dos de lieu sauce étrilles, ragout de lotte, cuisse de pintade fermière aux olives), parfois relevée d'épices exotiques, à un tarif plus que raisonnable.

► Menu du midi, 13 €. Chambre double, 52 €. www.routedusel.free.fr

DES CROISIÈRES AVEC VUE SUR LES VIGNES

COMME UN AIR DE GRAND LARGE

Avis aux gastronomes ! Le restaurant A la Pointe, dans le village de Bouchemaine, ravit les plus exigeants. La carte met à l'honneur les produits locaux (pigeon d'Anjou rôti, poisson au beurre blanc) et les meilleurs crus d'Anjou. En été, l'établissement vous régalerà de plats ligériens à bord d'une gabarre à voile. Gros avantage : sa véranda offre une vue panoramique sur la confluence du Maine et de la Loire.

► www.a-la-pointe.com

NAVIGUER SUR UNE TOUE CABANÉE

Comment explorer au mieux la Loire ? Nous vous recommandons Mathieu Perraud, l'un des meilleurs professionnels





Une toue cabanée passe devant Candes-Saint-Martin (Indre-et-Loire). Ces bateaux d'excursion sillonnent aussi le fleuve dans le Maine-et-Loire.

qui organisent des promenades commentées. Descendant d'une famille de pêcheurs, il vous fera partager sa passion pour la faune et la flore. De mai à septembre, il vous attend sur le quai de Saint-Florent-le-Vieil dans sa toue cabanée en bois, un bateau à fond plat protégé par un auvent qui peut embarquer jusqu'à douze personnes. Ses balades à thème, à l'aurore ou au coucher du soleil, permettent d'apercevoir les animaux les plus timides des bords de Loire, comme des martins-pêcheurs ou l'une des trente familles de castors qui ont colonisé les berges.

► Promenade (environ 1 heure 30), 15 €.
www.loire-en-bateau.fr

■ AU BON TEMPS DE LA BATELLERIE

Dans le centre-ville de Montjean-sur-Loire, un bateau long d'une trentaine de mètres surgit au milieu d'un vaste jardin arboré. Ce chaland automoteur construit en 1928, baptisé «Cap Vert», a longtemps transporté des cacahuètes entre Nantes et Château-Gontier (Mayenne). Il constitue désormais la principale attraction de Cap Loire, un parc thématique sur la batellerie créé en 2011, qui invite à se plonger dans l'intimité d'une famille de mariniers. Idéal pour les sorties en famille, le lieu a pour vocation de faire connaître le patrimoine naturel et historique de la région à travers des excursions fluviales ou, par exemple, la fabrication de corde de chanvre.

► Entrée, 5,50 €. www.caploire.fr

■ UN VIN DOPÉ AUX CHAMPIGNONS

Moins réputés que le saumur ou le chinon, les vins de l'Anjou ont beaucoup gagné en qualité ces dernières décennies. Ils le doivent au travail d'une nouvelle génération de vignerons conscients de la typicité de leur terroir. Gilles Musset défend ainsi depuis trente ans l'anjou-coteaux-de-la-Loire, la plus petite appellation de la région, sur une trentaine d'hectares près de Chalonnes-sur-Loire. L'humidité liée à la proximité du fleuve est essentielle à sa fabrication : grâce à elle, un champignon (le «*Botrytis cinerea*») se développe sur le raisin et lui permet de gagner en sucre et en goût. Elevé dans les règles de l'art, ce vin blanc aux notes de miel et de citron rivalise avec les meilleurs moelleux.

► www.vignoble-musset-roullier.com

■ UN CRU À LA SAVEUR D'ACACIA

A une quinzaine de kilomètres de Chalonnes, à Saint-Lambert-du-Lattay (l'une des six communes situées sur l'appellation coteaux-du-layon), Vincent Ogeureau compte parmi les viticulteurs les plus primés du guide Hachette des vins. Le succès n'a pas fait tourner la tête de cet infatigable perfectionniste qui privilégie les vendanges manuelles par tries successives. Sa culture raisonnée se rapproche du bio. En bouche, son coteaux-du-layon développe de savoureux arômes de tilleul et d'acacia.

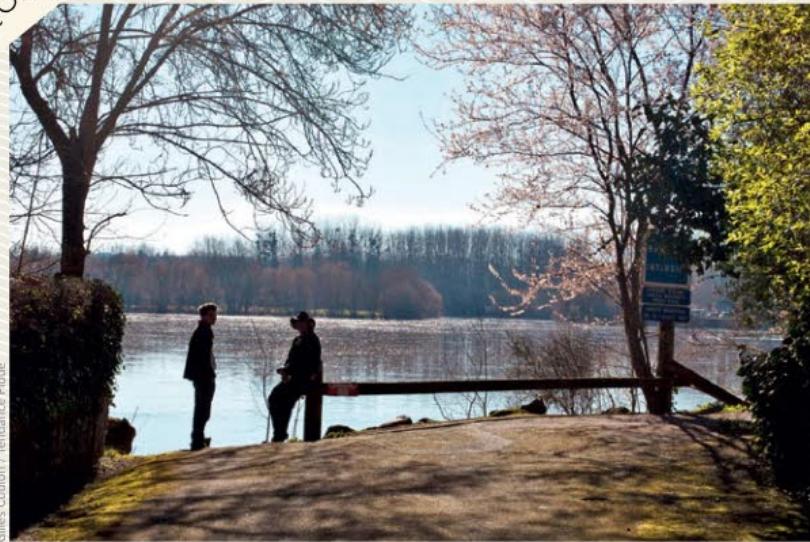
► www.domaineogereau.com

■ DES BALADES AU FIL DE LA GRANDE HISTOIRE

■ LE THÉÂTRE DES GUERRES VENDÉENNES

Ne manquez surtout pas Saint-Florent-le-Vieil qui se perche sur un éperon rocheux défendu par des remparts médiévaux. De là, la vue s'étend sur la Loire et l'île Batailleuse. Ce paysage fut le théâtre d'un épisode dramatique des guerres de Vendée. Les 17 et 18 octobre 1793, l'armée royale en déroute, suivie d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants, traversa ici le fleuve en réquisitionnant toutes les barques disponibles. Les insurgés voulaient alors fusiller leurs prisonniers, 5000 soldats républicains qu'ils avaient enfermés dans l'abbaye du village. Mais leur chef, le général de Bonchamps, bien que mourant, empêcha le massacre. En hommage à cet acte de compassion, l'église abbatiale abrite aujourd'hui le tombeau du général, et une statue intitulée «Le Pardon de Bonchamps». Non loin, le musée d'Histoire locale et des Guerres de Vendée occupe l'ancienne chapelle du Sacré-Cœur. On y apprend que les républicains furent moins cléments après leur victoire sur les insurgés : de novembre 1793 à avril 1794, les 2 000 captifs qu'ils retenaient dans l'abbatiale de Saint-Florent-le-Vieil furent passés par les armes au pied des remparts. Le site porte le nom de «Champs des martyrs».

► Musée d'Histoire locale. Place Jules-
et-Marie-Source, Saint-Florent-le-Vieil. ●●●



Sur l'île-commune de Béhuard, quelque 129 résidents permanents coulent des jours paisibles.

LES PÈLERINS S'Y RENDENT EN BATEAU

L'ÎLE DE BÉHUARD

Elle compte 129 habitants permanents... mais accueille plus de 200 000 visiteurs par an ! Le secret de cette popularité ?

Sa chapelle royale en pierre de tuffeau, posée sur un énorme bloc de granit veiné de quartz. Son clocher se dévoile avant même d'enjamber le pont métallique qui conduit à Béhuard, la seule commune insulaire sur tout le cours de la Loire, et classée «petite cité de caractère». Le dimanche, les fidèles se pressent à travers ses ruelles pavées pour aller assister à la messe dans cette église hors-norme. Une volée de marches conduit à ses deux nefs, dont le rocher perce les murs par endroits.

«Jadis, ce lieu a accueilli un sanctuaire païen, où les bateliers venaient adorer une divinité fluviale», raconte le père Michel Cottineau, recteur de Notre-Dame-de-Béhuard. Au V^e siècle, un ermite, saint Maurille, remplaça ce culte par celui de la Vierge Marie.» La chapelle, elle, est née à la suite d'une mésaventure survenue à Louis XI. Fils de Marie d'Anjou, le futur roi de France s'était mis, très jeune, sous la protection de la Vierge de Béhuard. En 1443, alors que sa barque chavirait sur la Charente, il lui fit le serment, s'il survivait à la noyade, de bâtir une église sur l'île. Promesse tenue. Depuis, le sanctuaire aime les foules. «On accourt de toute la région pour assister à l'office», souligne Andrée

Vincent, une résidente de l'île qui gère bénévolement le Logis du Roy, un magasin de souvenirs religieux. C'est un lieu de prière paisible, où l'eau, la terre et le ciel se rejoignent. On y sent des vibrations spirituelles particulières.»

Le 15 août, l'église est trop exiguë pour accueillir les quelque **3 000 pèlerins** venus y célébrer l'Assomption de Marie. Les malchanceux se regroupent devant un calvaire érigé près de l'édifice... lorsque les conditions le permettent. Car la Vierge ne protège pas toujours les habitants des crues. «Une fois, notre sous-sol était à tel point envahi que nous avons dû remonter notre motoculteur dans notre salon», sourit Andrée Vincent. Mais les inondations ne découragent pas les fidèles qui, lorsque la Loire grossit, se rendent à l'église... en tracteur ou en bateau !

ELLE ÉTAIT, JADIS, LE BERCEAU DU CHANvre

L'ÎLE DE CHALONNES

En cheminant sur sa route bitumée, on oublie presque que l'on se trouve au milieu du fleuve. Car l'île de Chalonnes, la plus grande de la Loire angevine, s'étire sur 700 hectares. Ses nombreuses fermes abritent des fours à chanvre, derniers vestiges d'une activité qui se perpétua, ici, pendant plus de cinq siècles. Dans chaque propriété, une centaine d'hectares étaient réservés à cette plante dont les tiges, en été, se dressaient par-

ICI, LES ÎLES DÉ

fois à plus de 3 mètres. Elle s'épanouissait sur cette terre limoneuse, dans laquelle sa racine pivotante pouvait aisément s'enfoncer. La Loire facilitait aussi le «rouissement» : fin août, les hommes, jambes nues, y plongeaient le chanvre pour en séparer l'écorce. «C'était un dur travail, se souvient Marie-Rose Trottier, ancienne agricultrice. Il fallait récolter les tiges gorgées d'eau, et les étailler dans les champs afin de les faire sécher au soleil.» Entreposées dans les greniers, elles étaient chauffées en hiver dans les fours, puis broyées. Seule la «filasse» (la fibre) était vendue, en janvier, et acheminée sur la Loire vers les manufactures d'Angers, qui la transformaient en voiles ou en cordages. «Un travail de titan, mais qui rapportait bien et payait nos factures», souligne Jean Cognée, qui exploita cette plante sur l'île pendant plus de quinze ans. Mais au début des années 1960, quand le nylon a commencé à être produit industriellement, nous avons cessé de cultiver notre chanvre.»

Aujourd'hui, les céréales, blé ou maïs, l'ont remplacé. Le sol de l'île, facilement irrigable et riche en alluvions, attire aussi une nouvelle génération d'agriculteurs convertis au bio, et qui ont trouvé ici un terreau propice à d'autres cultures. Comme Marie-Astrid Le Strat, qui exploite une parcelle de 200 mètres carrés de crocus dont elle tire du safran. «La rudesse des conditions de vie nous rapproche, constate-t-elle. Lorsque nous cueillons les fleurs ou que nous coupions leurs pistils pour en extraire l'épice, nous invitons nos voisins et nos amis. Ce moment de convivialité est inestimable.» Le chanvre n'est pourtant pas totalement oublié. Avec d'autres passionnés, Jean-Marie Trottier, le fils de Marie-Rose, organise en août le festival De fibres en musique. Il fait alors pousser 1 000 mètres carrés de cette plante dans la vallée de Montjean-sur-Loire, en face de l'île, et ressuscite les gestes de ses ancêtres. L'homme est intarissable sur les usages modernes du chanvre industriel (à ne pas confondre avec le cannabis, dont il est une variété à faible teneur en psychotropes). «C'est un matériau parfait pour l'isolation, la fabrication de textiles, d'huile, et même de biocarburant», s'enthousiasme-t-il. Pour lui, le chanvre a encore de beaux jours devant lui.

SERTES INVITENT À LA ROBINSONNADE

UN JOUAY PRÉSERVÉ DE BIODIVERSITÉ

L'ÎLE MESLET

A mi-chemin entre Nantes et Angers, voici une oasis naturelle d'exception. Les berges de l'île Meslet s'entourent d'un rideau de frênes, saules, ormes et charbons, qui cache des prairies bosselées émaillées de fermes abandonnées et de «boires» (mares d'eau stagnante). En salopette, bottes et casquettes, Jean-Louis Guiet n'est qu'un invité dans ce paysage sauvage. Au printemps, l'éleveur conduit son troupeau d'une soixantaine de vaches sur l'île, où elles paissent jusqu'en décembre. Pas si simple : aucun pont ne relie au «continent» ce bout de terre de 75 hectares. Jean-Louis fait donc traverser ses bêtes par petits groupes, sur un bac rouillé, au prix d'une dizaine d'allers retours sur la Loire. «Il faut bien choisir son moment, car si l'on attend trop, l'eau a si bien baissé qu'on ne peut plus naviguer», prévient-t-il. Et si l'on ne connaît pas assez le fleuve, on risque de se noyer avec ses vaches... C'est ce qui est arrivé à des collègues, il y a quelques années.»

L'île Meslet est inhabitée depuis 1924. Dès lors, elle n'a plus été labourée, et n'accueille aujourd'hui que de rares curieux en été. Désormais, tout est fait pour préserver ce site coupé du monde, qui fait partie du **réseau européen Natura 2000**, en raison de sa grande valeur faunistique et florale. «Je dois respecter un strict cahier des charges, explique

Jean-Louis : ne pas faucher l'herbe des 50 hectares que je loue en pâturage, n'utiliser ni engrais, ni désherbants, ne pas couper d'arbres...». Résultat : de mars à octobre, l'île devient **une arche de Noé à ciel ouvert**. «Les hirondelles de rivage creusent leurs nids dans les talus de sable, et les chouettes chevêches guettent leurs proies depuis les troncs creux des frênes», détaille Gilles Mourgaud, qui dirige la Ligue pour la protection des oiseaux de l'Anjou. On observe aussi des espèces plus rares, tels des râles des genêts ou des balbuzards pêcheurs qui avaient presque disparu à cause des chasseurs. Sur cette île en zone inondable, les crues d'hiver sont une bénédiction : elles empêchent l'homme de venir bouleverser les fragiles écosystèmes du fleuve.

L'ÉCRIVAIN JULIEN GRACQ L'A CHANTÉE

L'ÎLE BATAILLEUSE

Saint-Florent-le-Vieil se perche sur un promontoire rocheux qui domine la rive gauche de la Loire. Son bureau de presse est sans doute le seul au monde où l'on peut dénicher «Le Rivages des Syrtes», l'un des romans les plus exigeants de la littérature française, paru en 1951. C'est que son auteur, Julien Gracq, plus connu ici sous son vrai nom de Louis Poirier, est né en 1910 à deux pas du centre-ville, dans une grosse maison bourgeoise.

Désertée depuis 1924, l'île Meslet est devenue un sanctuaire pour les oiseaux sauvages.



Depuis son balcon de tuffeau qui s'avance vers le fleuve, Gracq, enfant, pouvait contempler l'île Batailleuse, à 300 mètres de distance. **Dans ses «Lettrines»**, des recueils de textes courts, l'écrivain célèbre la beauté de cette langue de terre que défend une «muraille de peupliers», dont le «merveilleux flamboiement d'octobre fait de toute l'île un paysage de Gauguin». Le gamin empruntait souvent la lourde plate (barque à fond plat) de son père, pour s'y aventurer.

Après avoir enseigné l'histoire et la géographie à Paris, le romancier se retira, en 1970, dans sa maison familiale. Il y menait une vie très réglée, comme en témoigne Claude-Jean Martinet, son ancien compagnon de promenade. «Notre parcours était presque toujours le même, se souvient ce policier à la retraite. Nous marchions le long de la Loire, puis nous franchissions le pont qui mène sur l'île où nous flânions au hasard. Gracq parlait peu, et plus souvent des martins-pêcheurs ou des aigrettes que de littérature. Il savait déceler de l'exotisme dans ces paysages familiers, et comparait la Loire, très large ici, au Mississippi ou à l'Amazone.»

Aujourd'hui, l'île n'a rien perdu de son parfum d'ailleurs. Une unique route la traverse, qui se mue vite en chemin boueux. Passé un petit camping et quelques habitations, seules de rares granges décrépites rappellent la présence de l'homme sur de longues étendues de prairies qui survolent canards et mouettes. **L'île gagne encore en romanesque**, lorsqu'on apprend qu'au IX^e siècle, elle fut le repaire de 2 000 Vikings. Ils y bâtent un camp et un port fortifiés, depuis lequel ils menaient des raids en remontant la Loire et ses affluents jusqu'à Orléans et Poitiers. D'où le nom d'île Batailleuse. A son extrémité, se trouvait un camp de prisonniers. Plus tard, le lieu fut baptisé «Pointe des esclaves». En arpantant ce navire de terre au passé tumultueux, on comprend mieux la personnalité farouche de Julien Gracq. «Il était habité par cette Loire indomptable, souligne Cathie Barreau, directrice de la résidence d'artistes qu'héberge désormais la maison de l'écrivain. Ce n'est pas pour rien qu'il fut le seul auteur à avoir refusé, en 1951, le prix Goncourt!» ■

DESCENDRE VERS L'ESTUAIRE



DR

D'Ancenis à l'océan, cette balade vers l'embouchure du fleuve est jalonnée d'excursions et de haltes gastronomiques.

PAR CLÉMENT IMBERT

Entre Ancenis, belle ville de l'arrière-pays nantais, et le port de Saint-Nazaire, la Loire change de visage. Son cours élargi est désormais soumis aux marées qui ont façonné ses berges en vasières et roselières. Le fleuve devient vestibule de l'océan, et les terres qu'il arrose sont résolument tournées vers le large.

NANTES AU FIL DE L'EAU, ENTRE FÊTE ET MÉMOIRE

L'ÎLE BEAULIEU... À DOS D'ÉLÉPHANT
Un incroyable bestiaire mécanique, semblant issu du cerveau de Léonard de Vinci ou d'un livre de Jules Verne, s'est installé sur l'île de Nantes, dans les nefes des anciens chantiers navals transformées en une étonnante Galerie des Machines. L'un des pensionnaires, un éléphant en bois et acier de 12 mètres de haut, animé des pieds à la trompe par des vérins, em-

barque une cinquantaine de curieux sur son dos et dans son ventre pour un tonitruant périple. Cap sur les bords de Loire et le Carrousel des mondes marins, où tournoient sur trois étages calamars et poissons à rétropulsions. Un manège vertigineux qui a reçu le prix Thea 2014 de l'attraction la plus originale de l'année. Et un grand coup de chapeau à la compagnie nantaise La Machine, qui a conçu tous ces automates en délire !

► Entrée à la Galerie, au Carrousel ou tour sur l'éléphant : 8 € chaque. lesmachines-nantes.fr

L'OPULENCE DES ARMATEURS NÉGRIERS
Intéressant autant qu'émouvant : en face de l'île Beaulieu, le quartier de Feydeau fut au XVIII^e siècle le lieu d'implantation des riches familles nantaises. Après avoir fait fortune dans le commerce des esclaves, elles bâtirent des hôtels particuliers au bord du fleuve, d'où partaient leurs navires. Parés de mascarons (figures sculptées) et de

balcons en fer forgé, leurs façades en tuffeau blanc s'alignent le long de la rue Kervégan, l'ancien quai Turenne, désormais comblé. Certains d'entre eux, érigés sur un sol sablonneux, s'enfoncent et penchent ostensiblement. Des visites guidées et gratuites sont organisées pour découvrir leurs intérieurs cossus. Et pour mieux comprendre les rouages de la traite négrière, dont Nantes fut l'une des plaques tournantes, le Mémorial de l'abolition de l'esclavage, à deux pas, est une halte obligée.

► Visites : www.nantes-tourisme.com
Mémorial : entrée libre. memorial.nantes.fr

AUX GUINGUETTES DE TRENTEMOULT

C'est un dédale de ruelles et de placettes, de petites maisons aux façades peintes de couleurs vives... A quelques encablures du centre-ville, sur la rive gauche de la Loire, le bourg de Trentemoult est un microcosme hors du temps. Cet ancien village de pêcheurs et de cap-horniers (qui ont ramené de leurs voyages au long cours les plantes tropicales ornant les mini-jardins) est aujourd'hui un quartier d'artistes et un port de plaisance. Aux beaux jours, les restaurants en front de Loire prennent des airs de fête. Installez-vous de préférence à la terrasse de La Civelle : le service est familial, le poisson succulent, et des concerts s'y tiennent régulièrement, avec le fleuve pour arrière-scène. Cerise sur le gâteau : on peut rallier le village en Navibus à partir de la gare maritime de Nantes... en utilisant un ticket de bus ou de tramway.

► www.lacivelle.com. Navibus : www.tan.fr

UN PIED-À-TERRRE LES PIEDS DANS L'EAU
Plutôt que de dormir à Nantes, gagnez le village de Rezé, tout près du port de



Tentremoult. Ici, la maison d'hôtes à l'enseigne du Canotage de France ancre son jardin au plus près de la berge. Moniteur de voile et ancien de la construction navale, François Lelièvre, son propriétaire, a sillonné le fleuve de long en large sur son canot. C'est à son bord qu'il vous embarquera pour une virée à la rame jusqu'à l'Erdre. La partie locative comprend deux chambres classiques mais très calmes, et un appartement pour six personnes.

► 73, rue de la Basse-Ile, Rezé. Chambre double à 60 €.

■ LE GOÛT DU PAYS À DÉGUSTER

Enfin un haut lieu de la «bistronomie» locale ! Les Chants d'Avril vous accueillent à deux pas de la confluence entre la Loire et l'Erdre, dans le Vieux Nantes. Au milieu des casiers garnis de bouteilles de vins du pays que l'on peut acheter, on y savoure une cuisine raffinée, souvent à base de poissons et de fruits de mer. Optez sans hésiter pour le «menu mystère» (25,50 euros) que le chef, Christophe François, invente deux fois par jour : la composition de l'entrée, du plat et du dessert ne vous est révélée qu'au moment où l'on vous les sert. Un bonus : la salle du fond est tapissée de grandes peintures de paysages ligériens, dont la toile est collée à même les murs !

► 2, rue Loennec, Nantes. www.lei.fr

DANS L'ARRIÈRE-PAYS, À PIED, EN BATEAU, À VÉLO

■ SUR L'ERDRE, DE FOLIES EN FOLIES

François I^e disait qu'elle était la plus belle rivière de son royaume. Avant de rejoindre Nantes et la Loire, l'Erdre chemine entre des paysages verdoyants ponctués de dizaines de châteaux et de manoirs. A partir du XV^e siècle, les bourgeois nantais érigèrent ces «folies» sur ses berges, à l'image des villas palladiennes de Venise. Comme le château de la Gascherie à la Chapelle-sur-Erdre, propriété d'un compagnon d'Henri IV, ou la villa de la Chantrerie, sur l'autre rive de l'Erdre, cernée d'un vaste parc propice aux pique-niques. Deux formules permettent de découvrir l'Erdre en naviguant : une croisière de deux heures à bord d'un bateau-mouche de la Compagnie des bateaux nantais (12,50 € sans repas); ou la location d'un bateau électrique sans permis pour voguer à sa guise.

► bateaux-nantais.fr, location-bateaux-electriques.com

■ PÉDALER AU-DESSUS DES COTEAUX

Cet itinéraire emprunte une toute petite portion (38 kilomètres) de l'Eurovélo 6, une piste cyclable qui relie l'Atlantique à la mer Noire, en longeant les grands cours d'eau européens. Depuis Nantes, on remonte le fleuve jusqu'à Mauves-sur-Loire, parmi les célèbres cultures maraîchères de la région. Puis le relief s'accentue, offrant de belles vues sur la Loire, tandis que les coteaux se chargent de vignes et que les rives se font sauvages. Une pause à Oudon, le temps d'admirer le château médiéval et sa tour octogonale en schiste, et au terme de 3 heures de route, voici Ancenis, avec ses vieilles halles et sa Maison des vins, où l'on arrosera l'arrivée... au muscadet.

■ VERS L'ATLANTIQUE, GUIDON AU VENT

Voilà une manière sympathique de flâner sur l'estuaire... Cette piste cyclable européenne (section de 55 kilomètres de la Vélodyssée qui se prolonge jusqu'au Portugal), offre une balade de 4 heures sans difficulté. En sortant de Nantes par l'ouest, on rejoint Couëron, où un bac rallie la rive sud et le village du Pellerin. De là, on suit le canal maritime de la Martinière, sur lequel s'activent les pêcheurs d'anguilles, jusqu'à la réserve ornithologique du Massereau. Après une escale à Paimbœuf, l'ancien port de Nantes, on traverse la pinède jusqu'à Saint-Brevin, où l'océan apparaît soudain, entre deux dunes.

■ EN ROUE LIBRE DANS LES VIGNOBLES

Vous avez le goût du terroir ? Au sud-est de Nantes, la commune de Vallet dispose de 103 kilomètres de véloroutes, réparties en cinq boucles d'une vingtaine de kilomètres. Chacune permet de découvrir une particularité du pays du vignoble nantais. Les pistes s'enfoncent tantôt entre les céps, tantôt au sein d'un paysage de bocages ou de marais. Depuis Vallet, on peut rejoindre, en 10 kilomètres, la vallée de la Sèvre nantaise, et la charmante ville de Clisson, reconstruite au XIX^e siècle sur le modèle des cités toscanes par Pierre et François Cacault, deux frères nantais de retour d'exil en Italie.

■ UN LAC À OBSERVER... À VOL D'OISEAU

C'est un havre de paix, situé à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Nantes. Grand-Lieu est l'un des plus grands lacs naturels de plaine en France. L'hiver du moins, car cette étendue d'eau peu profonde rétrécit, en été, de 6 300 à 800 hectares. Les berges, où s'ébattent plus de 250 espèces d'oiseaux, ont ●●●

PARCOURS INSOLITE

■ L'ART AU GRAND AIR

C'est à un saisissant voyage culturel que le «Parcours Estuaire» convie le visiteur. Entre 2007 et 2012, des artistes venus du monde entier ont érigé, entre Nantes et l'embouchure du fleuve, 25 œuvres architecturales ou sculpturales, chargées de mettre en valeur l'environnement naturel ou industriel dans lequel elles s'intègrent. Sur un quai nantais, 18 anneaux imaginés par Daniel Buren s'auréolent, la nuit venue, de bleu, de vert et de rouge. Sur le canal de la Martinière, un voilier échoué sur une jetée en béton se tord pour rejoindre l'eau. A Couëron, une maison en pierre s'enfonce à moitié dans la Loire. Tandis qu'à Saint-Brevin, le squelette d'un serpent de mer géant fait onduler ses vertèbres en aluminium, que la marée dévoile en se retirant. L'une de ces œuvres fantasmagoriques, la «Villa cheminée» du plasticien japonais Tatzu Nishi (notre photo) peut être louée pour une nuit.



Posée au sommet d'une tour cylindrique blanche et rouge, imitant les immenses cheminées de la centrale EDF de Cordemais toute proche, elle offre une vue unique sur le fleuve. Mais pour jouir de ce privilège, il faut réserver longtemps à l'avance...

► Location de la Villa cheminée sur www.nantes-tourisme.com (95 € la nuit, 115 € petit-déjeuner inclus; une caution de 500 € est demandée). Carte et photos des œuvres sont à retrouver sur [www.estuaire.info/fr/le-parcours-perenne](http://estuaire.info/fr/le-parcours-perenne).



Photo : Gérard L'Humaité

Ces chalands guidés par une perche attendent les visiteurs venus explorer les marais de Brière.

••• été classées réserve naturelle en 1980 et ne sont pas accessibles aux visiteurs. Des tours d'observation, comme celle de Pierre-Aiguë, sur la commune de Saint-Aignan, permettent d'admirer les vastes étendues de roseaux et d'herbiers qui forment des îles. Plusieurs sentiers pédestres partent de Saint-Philbert, pour explorer les marais qui enserrent le lac, et où claudiquent hérons et aigrettes.

■ **TOUTE LA LOIRE DANS VOTRE ASSIETTE**
À La Table du pêcheur, face au port d'Ancenis, les rois, on s'en doute, sont les poissons. Le chef, Arnaud Guéret se fournit auprès de Pierrot Vivier, son voisin pêcheur professionnel. Les plats sont à la mesure de leur fraîcheur, comme ce filet d'aloise grillé au beurre nantais et à la fleur de sel de Guérande, ou la spécialité du lieu, la lampoie à la bordelaise, marinée en civet dans son sang et garnie de poireaux émincés. Trente kilomètres en aval, à Saint-Julien-de-Concelles, voici le Restaurant Clémence, du nom de Clémence Lefeuvre qui inventa ici, en 1890, la recette du beurre blanc, ou beurre nantais. Selon la saison, Jean-Charles Batard, le patron, accommode toujours mullet, sandre ou brochet avec cette réduction de beurre, d'échalote, de poivre, de jus de citron et de vin blanc.

► www.latabledupecheur.com
► www.restaurantclemence.com

CINQ BALADES ENTRE LE FLEUVE ET L'OcéAN

■ À CACHE-CACHE AVEC LES LOUTRES

Pour les fans de faune, voilà les bons spots. Situées sur la rive sud de la Loire, entre Frossay et Le Pellerin, les deux réserves du Massereau et du Mignon se composent de 700 hectares de zones humides. Roselières, plans d'eau et prairies inondables hébergent de nombreuses espèces d'animaux, dont la loutre, la salamandre tachetée et la fauvette palustre. Il y est interdit de se promener librement, mais l'Office national de la chasse et de la faune sauvage organise des sorties gratuites, en présence de naturalistes spécialistes.

► massereau-mignon.weebly.com

■ DE TOURBIÈRES EN MARAIS SALANTS

Immense dédale de lacs et de canaux couvrant 49 000 hectares juste au nord de Saint-Nazaire, les marais de Brière furent, en 1970, l'un des premiers parcs naturels régionaux créés en France. Plus de 400 kilomètres de sentiers cyclistes ou pédestres louvoient entre les piardes et les copis, ces plans d'eau peu profonds d'où, jadis, l'on extrayait la tourbe. Vers l'ouest, les vasières bruissantes de cris d'oiseaux migrateurs font place aux marais salants du Mès, exploités depuis un millénaire. Les options d'hébergement, en gîte ou en chambre d'hôtes, sont lé-

gion dans les dix-huit communes brièrannes, notamment entre Saint-André-des-Eaux et Herbignac.

► www.parc-naturel-briere.fr

■ UNE PARTIE DE PÊCHE AU CARRELET

Original et bluffant... Entre Corsept et Saint-Brevin-les-Pins, un petit sentier écologique longe le fleuve. Entretenu par des vaches originaires des Highlands écossais, il conduit à l'observatoire des Géants industriels, qui offre un panorama magistral sur la rive nord, Saint-Nazaire et son pont. Le chemin relie plusieurs pêcheries amateurs de l'estuaire, reconnaissables à leurs carrelets suspendus au-dessus des flots. Entre mars et novembre, la mairie de Corsept en loue une, le temps d'une marée (soit 6 heures pour 32 euros). L'occasion de capturer mullets, anguilles, et même des bars. La pêcherie accueille jusqu'à 10 personnes.

► www.corsept.fr

■ NAVIGUER AU RYTHME DES MARÉES

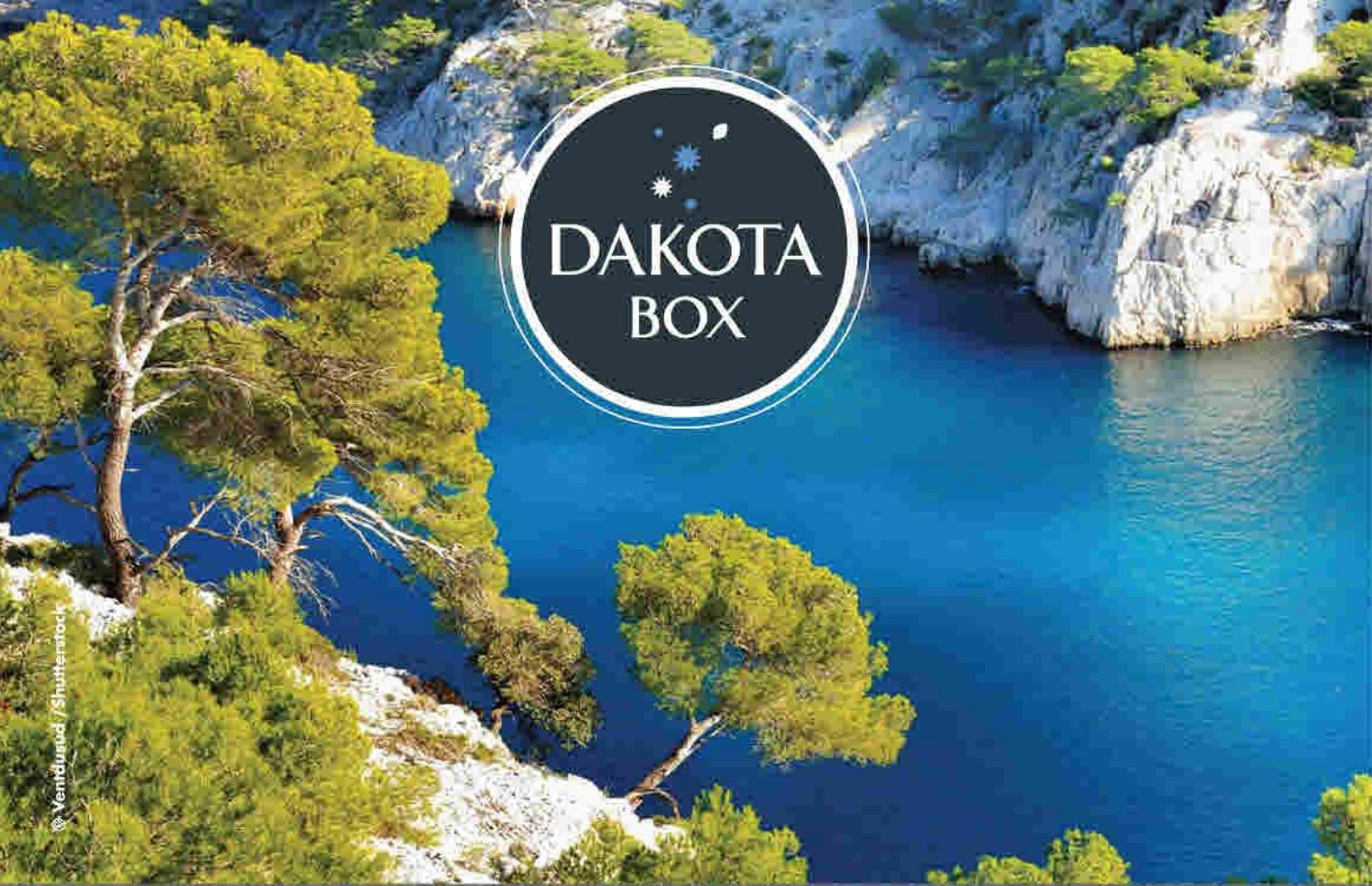
Aucune route ne suivant l'estuaire sur toute sa longueur, la meilleure solution pour en avoir une vision globale est de prendre le bateau. La compagnie Marine et Loire propose plusieurs croisières, au départ de Nantes ou de Saint-Nazaire. A bord, des conférenciers dévoilent avec passion la complexité d'un écosystème où les grands sites de l'industrie lourde se mêlent aux marais. Le mieux est de s'embarquer pour un aller-retour, pour admirer les deux visages de la Loire, à marée montante ou descendante. Les rives se transforment alors sous vos yeux. Des instants magiques.

► Environ 35 €. www.marineetloire.fr

■ COMME UN JEU VIDÉO EN PLEIN AIR

Vous êtes le seul survivant du crash de votre vaisseau spatial, et vous devez collecter les morceaux de votre navette, épargnés entre Nantes et Saint-Nazaire. Ce scénario imaginé par l'application pour smartphone «Mission : Estuaire» sert de prétexte à une découverte ludique des lieux, assistée par la géolocalisation, et enrichie de vidéos, de bandes sonores et de photos d'archives. Outre l'intégralité des œuvres du «parcours Estuaire» (lire notre encadré), sont répertoriés la plupart des points d'intérêt patrimoniaux, des sites insolites, et des panoramas sur la Loire rencontrés au cours de l'aventure. Un guide numérique pratique et original.

► A télécharger gratuitement sur l'App Store ou sur Google Play.



DAKOTA
BOX

© Ventiduoud / Shutterstock

OFFREZ L'EXTRAORDINAIRE

Choisissez parmi 9 coffrets cadeaux comprenant 1600 séjours découverte et gourmands

sélectionnés par

GEO

Rendez-vous sur www.dakotabox.fr



DOSSIER



Ça marche comment un ado ?

Dans sa tête
Dans son corps
Avec les autres



TECHNO

Dans cette usine française,
on élève des insectes tueurs

ENQUÊTE

Réchauffement climatique, où en est-on vraiment ?



CONSO

Internet a-t-il fait baisser
les prix du tourisme ?

Comment retrouver le goût, le vrai !

- Qu'est-ce qui donne leur saveur aux aliments ?
- Apprendre à choisir et à déguster les bons produits



Pour
3€90
de plus



Le livre « Faire le bon choix au supermarché »

Rayon par rayon, 400 produits analysés pour votre santé

Se poser des questions, **ca** fait avancer.

114

Ce masque Egungun du couvent du Grand Éléphant, à Porto-Novo, au Bénin, représente l'esprit d'un ancêtre. Il est censé apporter sa protection à un nouveau-né.



Jean-Claude Moschetti/REA

CAHIER DE VOYAGES

TRADITIONS La magie des masques de l'Ouest africain p. 114

CHRONIQUE Tourisme solidaire : attention aux dérives ! p. 129

BEAU LIVRE Le testament du photographe Jérôme Brézillon p. 133



LE POUVOIR DES ANIMAUX. Grâce à ces masques, les Bwas, une ethnie de l'ouest du Burkina Faso, se placent sous la protection du buffle et du python de Seba, le plus long serpent d'Afrique. Ils assurent la fertilité de la terre.



En Afrique de l'Ouest, le surnaturel se vit au quotidien. Les masques, notamment, incarnent les esprits des ancêtres et les animaux qui les guident. Un photographe a cherché à capter la magie qui les entoure.

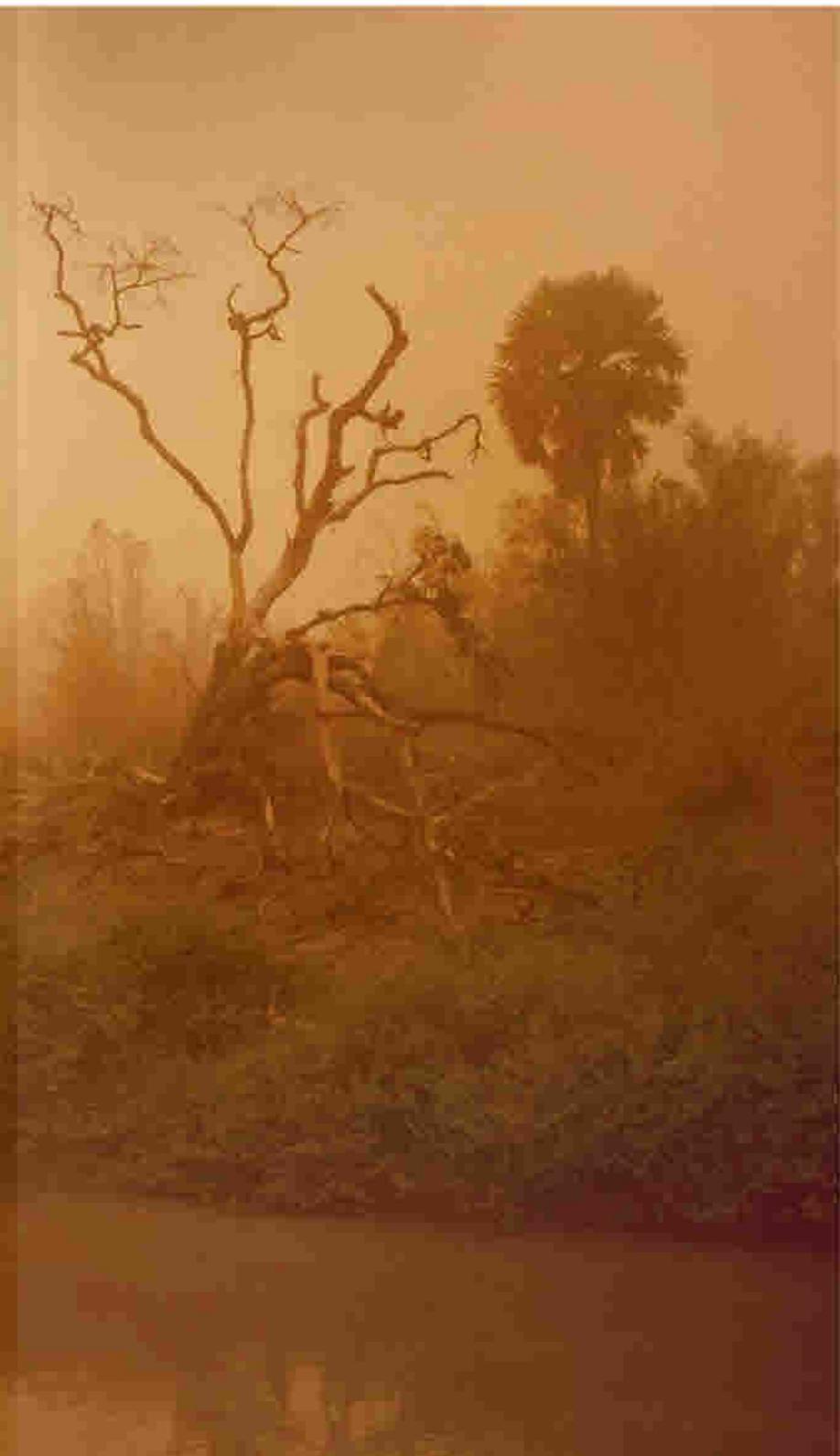
PAR JEAN-CLAUDE MOSCHETTI/REA
(TEXTE ET PHOTOS)

Danse avec les revenants

ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS. Pour le peuple yoruba, les ancêtres reviennent sur Terre afin de conseiller et juger les vivants. Les revenants, tel ici Taman, le plus puissant d'entre tous, s'expriment par l'entremise des membres de la société secrète Egungun réunis dans des «couvents» (ici, à Porto-Novo, la capitale du Bénin, située près de la frontière avec le Nigeria). Le couvent symbolise «l'igbalé», lieu de passage des esprits entre l'univers des vivants et celui des morts, un no man's land réservé aux initiés, qui se trouve traditionnellement dans une forêt sacrée comme l'évoquent deux des images ci-dessous.



Bénin





LES FEMMES ET LEUR SECRET. Ces figures du peuple mendé de Sierra Leone sortent au cours de fêtes profanes. Le masque de Mammy Yoko, à gauche, rend hommage à une «reine» du XIX^e siècle qui dirigeait la puissante société secrète Bondo, réservée aux femmes. Mammy Yoko incita de jeunes initiées à épouser des officiers anglais qui occupaient le pays afin de les influencer. Ces femmes et le secret qui les entourait sont évoqués par le personnage féminin non identifiable au centre de l'image. A droite, le masque du «diable» Jobuli est réputé pour la danse qui l'accompagne, semblable à un glissement.

Sierra Leone







DES REVENANTS AU CARACTÈRE CHANGEANT. Dans le couvent Egungun «Avoun nou ti» («Le chien qui boit le thé») à Porto-Novo, ce masque est celui d'Alabèbè, un revenant considéré comme un sage, qui prend le temps de conseiller ceux qui le sollicitent. Contrairement à Taman (voir pages précédentes), qui peut être agressif, Alabèbè est calme et posé. Il est ici en compagnie de jeunes initiés, photographiés avec un effet de flou pour rappeler que les vivants passeront un jour dans le monde des morts, et que les non-initiés n'ont pas le droit de connaître l'intérieur du couvent.

LES SOCIÉTÉS DES DIABLES ET DES CHASSEURS. Les «hunting societies» (sociétés de chasse) sont des confréries secrètes nées à Freetown (Sierra Leone), avec le retour des esclaves libres américains. Les notions de fraternité et de secret sont primordiales. Elles recrutent dans toutes les couches de la population, et certaines sont liées à des partis politiques, faisant office de réseau d'influence. La diaspora des Etats-Unis envoie les têtes naturalisées (élans, cerfs, etc.) en Afrique, d'où ces étranges créatures portant sur le dos un amas de coquillages, d'épines de porc-épic et de calebasses chargées de substances magiques.



Sierra Leone





J

'ai découvert les esprits africains grâce au Dieu des chrétiens. Je voyageais au Bénin en tant que photographe de presse, en 2002, pour réaliser un sujet sur l'Eglise du christianisme céleste, née dans ce pays avant d'essaimer dans toute l'Afrique de l'Ouest, en région parisienne, à Londres et aux Etats-Unis. J'étais venu à l'occasion du grand rassemblement de Noël, à Porto-Novo, où se trouvait alors le siège de l'Eglise. Mais le Bénin est aussi le berceau de la culture vaudou. Et bien d'autres divinités sont présentes à chaque coin de rue. Les temples vaudous, avec leurs murs peints qui les représentent, sont très visibles. Dans les villages, des petits drapeaux blancs marquent l'emplacement des fétiches, signalent les maisons des prêtres vaudous ou des lieux de culte... Aux croisements des chemins, sur les places de marché, devant des maisons, on voit des statuettes de terre représentant une sorte de bonhomme avec un gros sexe en érection. C'est Legba, le messager entre les esprits et les hommes, un farceur capable de jouer des mauvais tours aussi bien aux uns qu'aux autres. Sur les marchés, des étalages présentent des animaux séchés – caméléons, oiseaux, têtes de singes –, des ossements, des cornes, destinés aux «recettes» vaudous. Sur la carte de visite des marchands, il est écrit : «vendeur d'os». Dans ce pays, le surnaturel se vit au quotidien : je me souviens d'articles de la presse locale qui racontaient comment un homme recherché par la police s'était transformé en animal au moment de son arrestation. Ce monde invisible, mystérieux et immatériel n'est jamais loin à Porto-Novo, l'ancienne ville coloniale où domine le rouge de la terre, cette cité des Yorubas qui compte des dizaines de «couvents» où se rassemblent les membres de la société religieuse Egungun. Mécaniciens, journalistes, commerçants, chômeurs, cette confrérie recrute dans toutes les couches de la population.

Depuis mon premier séjour, je suis revenu une dizaine de fois au Bénin. Les innombrables récits où les êtres humains se transforment en animaux, où les sorciers nocturnes dévorent le cœur de leurs victimes, n'ont cessé de me captiver et sont à l'origine de mon projet photographique. J'ai accepté l'existence de cet univers parallèle, sans me soucier de savoir ce qui est réel ou non. Je me suis habitué à murmurer quelques mots au coq bientôt sacrifié, à avaler une pincée de poudre d'une carapace de tortue destinée à protéger des sortilèges. J'ai été initié et suis devenu membre d'une société secrète, ce sur quoi, bien sûr, je ne m'étendrai pas.

Quo qu'il en soit, cette appartenance s'est révélée être un excellent passeport lorsque j'ai voulu continuer ce travail au Burkina Faso mais surtout en Sierra Leone, où les «hunting societies» (les sociétés secrètes des chasseurs) sont très difficiles à aborder. Comme j'étais un initié, les hommes de ces confréries avaient moins le sentiment d'enfreindre les règles en m'autorisant à entrer et à observer. Ils m'accordèrent aussi un «tarif» d'amis, parce que, dans ce pays qui est l'un des plus pauvres du monde, photographier les masques fut aussi une question de dollars...

Certains masques ne se déplacent qu'accompagnés d'un groupe de musiciens

L'accès aux masques du Burkina Faso, en revanche, fut beaucoup plus aisé. Ici, les gens étaient sensibles à l'intérêt que l'on porte à leur culture et l'usage de ces objets y est plus profane. Dans le village de Pouni, chez le peuple bwa, les maisons en terre sont éloignées les unes des autres, posées dans un paysage sahélien sec, très poussiéreux. Pourtant, les masques et costumes y sont exubérants. Les anciens du village étaient rassemblés à l'ombre et veillaient au bon déroulement des prises de vue. Ils m'expliquèrent que certains masques ne se déplacent qu'accompagnés d'un groupe de musiciens. Lorsque je demandais aux «lions» de se placer dans un décor qui convenait, ils y allaient escortés de trois joueurs de flûte. Pour d'autres masques, d'autres musiciens suivaient. Le soir, le son cristallin d'un balafon résonnait au couche du soleil, un son très clair alors que l'instrument est fait de bois d'une calebasse et de ficelles. Comme si la mélodie naissait d'ailleurs, d'au-delà de ce paysage austère.

C'est cette sensation d'étrangeté et de surnaturel que j'essaie de transcrire dans mes photographies : le triptyque me permet de recomposer l'espace, de le réinterpréter afin que le masque ou le revenant s'y frayent un passage d'un monde à l'autre. Elles sont avant tout un hommage à cette Afrique où les esprits sont chez eux.

JEAN CLAUDE MOSCHETTI

LES ANCÈTRES PRÉSENTÉS AUX NOUVEAUX-NÉS.

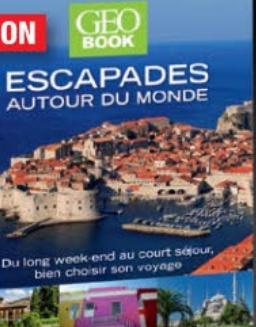
Cet Egungun du couvent du Grand Éléphant, à Porto-Novo, se rendra sur le seuil d'une maison où l'enfant né quelques jours plus tôt lui sera présenté. Le masque avait été créé à l'occasion du décès d'un arrière-grand-père du nouveau-né, et le revenant apportera ainsi sa protection en retour. Le chasse-mouche en crin de cheval éloigne les mauvais esprits, les miroirs sont, eux, des symboles de vie. L'étoffe frontale, nommée «digui», est faite de cauris, coquillages utilisés par les «bokonons», les devins.



NOUVELLE ÉDITION

Prix abonnés
21€*
1,38

Prix non abonnés
22€
50



GEOBOOK ESCAPADES AUTOUR DU MONDE

Du long week-end au court séjour, choisissez votre voyage.

- Des idées, des informations et des itinéraires pour choisir votre escapade de rêve.
- Des capitales européennes au désert de Jordanie, de la route de la Soie aux fonds de la mer Rouge : les incontournables des cinq continents proposés dans un format court séjour.

Editions GEOBOOK • Sortie Avril 2014 • Format 16,2 x 21,6 cm • 288 pages
• Réf. : 12949

GEOBOOK ROUTES DE FRANCE

Partez sur les routes de France, que ce soit pour un départ au pied levé, un weekend découverte ou une destination de vacances !

- 50 routes à travers la France, la Corse et les DOM-TOM
- Amateur de sport, férus d'art, d'histoire ou encore de gastronomie : une variété de thèmes, mythiques ou plus insolites vous permettra de trouver votre itinéraire idéal.
- Un format pratique à emporter sur la route !

Editions GEOBOOK • Sortie Mai 2014 • Format : 16,2 x 21,6 cm • 288 pages
• Réf. : 12951

Prix abonnés

21€*
1,38

Prix non abonnés

22€
50

NOUVEAUTÉ



COFFRET 6 DVD PHÉNOMÈNES EXTRAORDINAIRES

Cette collection vous dévoile les secrets extraordinaires des plus grands phénomènes de notre planète !

- Un coffret complet, novateur et introuvable dans le commerce
- Comprend 6 DVD : L'anneau de feu du Pacifique, L'incroyable origine des dinosaures, Etoiles et comètes, Les ouragans, Les météores et notre planète, Le mystère de l'Ouest américain
- Des images extraordinaires, des explications scientifiques

Editions Ca m'intéresse • Chaque DVD est accompagné de son livret Quiz, pour tester vos connaissances • 271 minutes de programme • Zone 2 Langue française, son stéréo
• Réf. : 12140



SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

À BORD DES TRAINS MYTHIQUES DE L'ORIENT-EXPRESS AU TRANSSIBÉRIEN

Partez pour un voyage sur les rails
du monde, avec des photos d'exception !

Dans ce beau livre GEO, découvrez l'histoire des trains les plus luxueux au monde, grâce à des cartes précises, des textes fourmillant d'anecdotes, des détails sur l'aménagement de chaque train ainsi que des photographies d'exception des paysages traversés.

Montez à bord de l'Orient-Express, traversez l'Afrique du Sud grâce au Rovos Rail ou les grandes steppes de Russie dans le Transsibérien.

Editions GEO • Beau livre à la couverture cartonnée avec jaquette
• Format 25 x 27,8 cm • 192 pages • Réf. : 12910



Prix abonnés
28€ *
28,45
Prix non abonné
29€
29,95



* La loi nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Monsieur Madame Mademoiselle

HGEO414V

Nom

Prénom

N° et rue

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an / 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
GEOBOOK - Escapades autour du monde	12949			
GEOBOOK - Routes de France	12951			
Coffret 6 DVD Phénomènes extraordinaires	12140			
À bord des trains mythiques	12910			
Les Nouveaux essentiels - Histoire de la mythologie	12720			

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

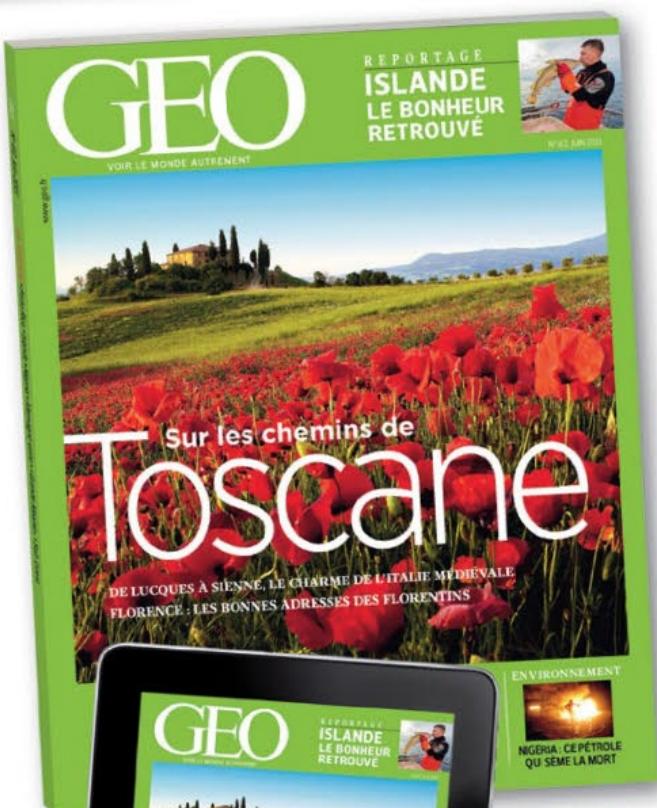
Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr



Bénéficiez de
10%
DE RÉDUCTION
SUPPLÉMENTAIRE
avec le code promo
GEOAP

NOUVEAU

Disponible en version numérique !



Abonnez-vous
sur votre smartphone !

- 1 Téléchargez votre application de lecture Flashcode
- 2 Scannez le code ci-contre
- 3 Choisissez votre offre et validez votre abonnement !



DERRIÈRE LA CARTE POSTALE

Voyages solidaires : gare aux imitations !

L'idée de faire le bien en même temps que du tourisme attire de plus en plus de monde. Et certaines agences en profitent pour vendre n'importe quoi au nom de la bonne conscience...

Participer à des travaux d'artisanat en Equateur. Construire des latrines au Cambodge. Faire du soutien scolaire à Madagascar... Non, il ne s'agit pas d'une annonce pour recruter un travailleur humanitaire mais du programme de vacances qui attend les clients de Double Sens, spécialiste du tourisme solidaire. Leur motivation? Se rendre utiles aux populations des pays qu'ils visitent, «partager, échanger, apporter», résume Antoine Richard, cofondateur de Double Sens. Responsable des ressources humaines à Rennes, Sandrine en est à sa deuxième expérience avec ce tour-opérateur. Après l'Equateur en 2012, elle a passé deux semaines en décembre 2013 au Bénin, à organiser des activités extra-scolaires pour des enfants handicapés physiques et mentaux. «Ces séjours ne sont pas reposants mais très denses en émotion. On donne et on reçoit beaucoup en retour», explique la trentenaire prête à repartir.

Sandrine n'est pas à seule à vouloir donner du sens à ses vacances, et le tourisme solidaire ne constitue que l'une des branches de la vaste famille du «voyage responsable» qui ne cesse de s'élargir : il y a le tourisme communautaire, où les autochtones prennent en charge le visiteur ; le tourisme durable, qui préserve les ressources environnementales, culturelles et sociales ; l'équitable, qui s'inspire des principes du commerce ainsi nommé ; l'humanitaire, qui contribue à un projet sanitaire ou social d'une ONG.. Toutes catégories confondues, quelque 250 000 clients partent chaque année avec l'une des dix agences dotée du label ATR (Agir pour un tourisme responsable). Une étiquette qui cherche à trier le bon grain de l'ivraie : «De plus en plus de monde se réclame de ces voyages solidaires et nous avons décidé de nous faire certifier par l'Afnor afin de crédibiliser notre démarche», explique Yves Godeau, président honoraire d'ATR.



La démarche n'est pas inutile. Car ce secteur est devenu une auberge espagnole où des prestataires en tous genres profitent de l'étiquette flatteuse pour vendre n'importe quoi. La moindre aumône, le moindre achat sont alors proclamés humanitaires. En Indonésie, par exemple, Bali By Quad propose «une activité garantie tourisme solidaire», avec l'achat de matériel scolaire et, en option, la possibilité de travailler – brièvement – dans les rizières avec les villageois. L'entreprise précise qu'elle achète ...

GEO PRÉSENTE

BLOGS *de* VOYAGEURS

BLOGS.GEO.FR

RÉCITS • ROADTRIPS • EXCURSIONS



Voyagez autrement avec les blogs de Voyageurs GEO

Récits de voyages, conseils pratiques ou dossiers, découvrez les expériences de nombreux blogueurs, qui au travers de leurs témoignages, photos et vidéos vous font explorer le monde.

A la recherche d'idées pour votre prochain roadtrip ou si vous souhaitez tout simplement vous évader, la plateforme de blogs GEO est faite pour vous. Découvrez-là dès maintenant sur <http://blogs.geo.fr>

S'ÉVADER • S'INFORMER • CONNAÎTRE LE MONDE

●●● son riz «exclusivement aux fermiers locaux» pour nourrir ses clients, vivement encouragés à ramener chez eux un sachet «d'authentique riz de Piling». C'est sympa... Mais sur le site Internet, on ne voit guère que des pilotes de quad australiens, nord-américains ou européens exhibant pieds boueux et visages hilares, sans que l'on sache ce que retirent les Balinais de ces expéditions bruyantes et polluantes. Et quand l'un des participants raconte son expérience qui «fait battre le cœur à toute vitesse», il n'évoque pas une rencontre avec les habitants mais les sensations fortes que lui procurent les virées motorisées.

La clarification s'impose d'autant que les dérives ne se limitent pas au fait de prétendre solidaires des prestations qui profitent surtout à ceux qui les vendent. Ainsi, en Asie et en Afrique, les Occidentaux désireux de faire une bonne action souscrivent des stages dans des orphe-

linats dont le nombre ne cesse de croître. Le souci est que beaucoup de ces orphelins n'en sont pas vraiment. Ils viennent de familles pauvres qui les confient à ces institutions où ils deviennent des attractions touristiques, enchaînant les séances photo, afin de susciter la générosité des visiteurs et des stagiaires bénévoles qui versent une participation en sus de leur travail... Ce business des faux orphelins a d'ailleurs été dénoncé par l'ONG britannique Tourism Concern. En novembre dernier, la chaîne anglaise Channel 4 a réalisé au Népal un reportage saisissant dénonçant ces tromperies grossières et des cas de maltraitance. Le phénomène a pris une telle ampleur que le gouvernement cambodgien a lancé en 2011 une campagne intitulée «Children are not Tourist Attractions». L'enfer peut être pavé de bonnes intentions... ■

FREDÉRIC BRILLET

ÉTRANGES ÉTRANGERS

Chez les Espagnols, les animaux ne sont pas à la fête

Les rituels cruels perdurent mais reculent peu à peu sous la pression des amis des bêtes.

En cette fin janvier, comme depuis les temps immémoriaux, sous les vivats du village, une chèvre lancée du haut du clocher de l'église atterrit sur une bâche tenue de main ferme par des jeunes gens déguisés en personnages médiévaux ; l'animal est projeté en l'air à plusieurs reprises, pour la plus grande joie des habitants de Manganeses de la Polvorosa, en Castille-et-León. Depuis 2002, il ne s'agit plus d'une chèvre en chair et en os (elle était censée porter chance à celui qui l'attrapait) mais d'une mascotte en fourrure noire et blanche.

Face au scandale public, d'autres fêtes locales ont édulcoré leurs traditions. A Cazalilla, en Andalousie,

la dinde lancée depuis le campanile de l'église est toujours bien vivante, mais les organisateurs se sont arrangés pour qu'elle ne soit plus tuée par la foule. A Guarrete, en Castille-et-León, il est désormais interdit d'égorger les coqs dont la mort permettait d'effacer symboliquement des dettes familiales. A Sagunto, près de Valence, les canards que se disputent des baigneurs ne sont plus jetés violemment à la mer depuis un bateau et gardent la vie sauve. Dans toute l'Espagne, les mouvements de protection des animaux tentent de forcer les maires des bourgades concernées à ne plus faire souffrir les bêtes.

Mais les résistances sont légion, les autorités locales se protégeant derrière le

paravent des «traditions ancestrales». Comme on pouvait s'y attendre dans ce pays de tauromachie, les fêtes les plus inexpugnables sont celles où le «toro» (taureau de combat) est le souffre-douleur. Même les Catalans, qui ont prohibé la corrida en 2010, n'ont pas osé s'attaquer aux fêtes de «correbous» du delta de l'Ebre, au cours desquelles les cornes de l'animal sont enflammées, lui provoquant brûlures à la tête et aux yeux. Dans une bonne centaine de villages autour de Valence, le «toro» reçoit des jets de matières inflammables. Ailleurs, il est traîné à terre, devient la cible de lanceurs de fléchettes ou, à Tordesillas, près de Valladolid, est poursuivi à mort par des centaines de gens

armés de lances. «L'Espagne est le seul pays où la mort est le spectacle national», écrivait déjà, en 1933, Federico García Lorca à propos de ces fêtes populaires et de la tauromachie qui le passionnait.

Mais ces derniers temps, les mauvais traitements envers les animaux n'ont pas bonne presse. D'ailleurs, le roi Juan Carlos en a fait les frais après une partie de chasse clandestine à l'éléphant au Botswana, en avril 2012, qui sonna le glas de sa popularité. Six ans plus tôt, les autorités avaient étouffé un scandale venu de Russie : lors d'une partie de «chasse» truquée, le monarque avait tué un ours apprivoisé et préalablement saoulé à la vodka. ■

FRANÇOIS MUSSEAU (à Madrid)



De Londres à Bruxelles, le héros du dernier roman de Jonathan Coe navigue en eaux troubles.

Julian Calverley / Corbis



LITTÉRATURE

NIDS D'ESPIONS ET DÉRISION

Avec «Expo 58», l'écrivain Jonathan Coe ajoute une touche à la fresque satirique qu'il brosse de son pays depuis plus de vingt ans.

Thomas Foley mène une existence des plus conformistes. Dans le Londres de 1954, il occupe un poste de gratte-papier au Bureau central de l'information, dans le quartier de Westminster. Alors, quand ses supérieurs l'appellent dans leurs bureaux cossus du Foreign Office et lui offrent de superviser la construction du Pavillon britannique pour l'Exposition universelle de 1958, à Bruxelles, il saute sur l'occasion de filer en Belgique. Sans savoir qu'il va être propulsé dans un nid d'espions qui ont déjà lancé les hostilités de la Guerre froide. Avec «Expo 58», Jonathan Coe reprend les ingrédients qui ont fait le piquant de ses précédents récits : au fil d'une construction narrative élaborée, l'auteur anglais plonge avec humour un «héros» en retrait dans le flot de l'histoire. Et apporte une touche «fifties» à la fresque ironique qu'il brosse de son pays depuis plus de vingt ans. Comment ne pas sourire à sa description de l'establishment politique, bien en peine de trouver une autre image de l'identité nationale qu'un pub nommé Britannia, «une bonne vieille taverne au charme d'antan, tout aussi britannique que le chapeau melon ou le fish and chips» ?

Sous couvert d'un roman d'espionnage, derrière la drôlerie d'une histoire où un fonctionnaire se prend pour James Bond, «Expo 58» annonce la fin du rêve de grandeur de la Grande Bretagne.

L'enfant terrible de Birmingham n'en est pas à son coup d'essai. En 1995, son «Testament à l'anglaise» (1995) était un tableau à l'acide des années 1980 dans lequel il dépeignait l'archétype de l'aristocratie terrienne à travers la dynastie Winshaw. Dans leur manoir glacial enraciné au milieu de la lande, chacun des membres de la famille allait se convertir à l'ultralibéralisme de l'époque. Privatisation des grands services publics, spéculation financière de la City, agriculture intensive... tout y passait, et les fossoyeurs de la «grandeur» britannique seront punis par le romancier dans un dénouement somme toute moral.

Dans le diptyque «Bienvenue au club» (2002) et «Le Cercle fermé» (2006), Coe passait au scanner les événements des années 1970 et 2000. Le premier volet suit une dizaine de personnages durant les «seventies» qui sonnent déjà la fin des idéaux : dans la cité ouvrière de Birmingham, l'heure est encore aux syndicats puissants,

mais un mouvement réactionnaire couve, entre ratonnades d'Irlandais par les milices privées et tracts haineux du National Front. Le second opus reprend le cours de la vie des protagonistes à l'aube de l'an 2000, où le «blairisme» apparaît vite comme une réplique à peine déguisée mais en plus soft du Thatcherisme et des grèves brisées.

Jonathan Coe démontre encore une fois, avec «Expo 58», sa capacité à user de légèreté pour évoquer des sujets graves. Avec beaucoup d'humour, un sens critique dévastateur, mais aussi pas mal de mélancolie, l'écrivain se fait l'historien d'un Etat qui s'en va. ■

FAUSTINE PRÉVOT

«Expo 58», «Testament à l'anglaise», «Bienvenue au club», «Le Cercle fermé», de Jonathan Coe, éditions Folio Gallimard.



LE MONDE EN POLARS

LES TOURMENTS D'AVRAHAM

Voici un roman policier israélien qui ne parle ni de «terroristes», ni de mafia russe, ni de religieux ultra-orthodoxes, ni de collusion entre truands israélis et palestiniens. A croire qu'Israël est un pays normal. La preuve, la plupart des personnages qui habitent Holon, banlieue de Tel-Aviv, traînent une belle couche de névroses et de folies ordinaires. C'est ici que disparaît Ofer, un lycéen sans histoire. Le commandant Avraham Avraham a du mal à mener l'enquête. Car il est aux antipodes du héros israélien classique, solide, sûr de lui, plein de cette «houtzpa» (culot) supposée être un trait de caractère national. Avraham Avraham, lui, est lent, appliqué, hésitant, il éprouve empathie et confiance pour les parents ou les voisins et est grignoté par un sentiment d'échec. Et quand l'éénigme semble résolue, tout est remis en cause dans les dernières pages.

Ce premier roman de Dror Mishani, universitaire spécialiste de littérature policière, est une réussite. Le soin porté à l'ambivalence des personnages, dotés d'une belle épaisseur psychologique, cette manière de tenir le suspens malgré la minceur de l'intrigue, de dépeindre le quotidien mais aussi de se frotter à quelques grandes questions comme les pouvoirs de la littérature, la vérité ou la culpabilité... tout cela fait une voix singulière et attachante. Et on sait qu'on retrouvera Avraham Avraham avec plaisir dans un autre roman. En lui souhaitant d'aller mieux. ■

PIERRE SORGUE

«Une disparition inquiétante», de Dror Mishani, Edition du Seuil Policiers, 21 €.



«A bord» d'un train, Jérôme Brézillon a saisi des instantanés d'une Amérique qui l'a toujours fasciné.



Jérôme Brézillon

BEAU LIVRE

EN MARGE DU RÊVE AMÉRICAIN

Un livre et deux expos célèbrent le testament bouleversant du photographe Jérôme Brézillon.

Un jeune homme traîne au bord d'une voie ferrée, au croisement de deux routes du Mississippi. Cette image fait partie de «On Board», ouvrage posthume de Jérôme Brézillon, collaborateur régulier de GEO, qui passa sa vie à explorer les marges du rêve américain. Il fit ses deux derniers voyages en train, en 2010 et 2011, en pensant à ces «hobos» (vagabonds) qui traversaient l'Amérique sur les plateformes des wagons de marchandises ou aux «clochards célestes» de Jack Kerouac. De Miami à Seattle et du Texas au Colorado, ses instantanés de grands espaces, pris en pleine course, capturent des silhouettes fugitives : voiture arrêtée dans un paysage noyé de neige, cowboys surveillant leurs troupeaux dans les vertes collines,



mobile homes plantés sur une parcelle aride... Le photographe a travaillé sur d'autres terrains, couvrant notamment les

conflits de Sarajevo, de Chypre et d'Irlande du Nord. Mais il est toujours revenu à l'Amérique. Avant de s'éteindre d'un cancer à 47 ans, en mars 2012, Jérôme avait eu le temps de sélectionner dans un carnet des tirages de ses dernières traversées, autant d'images silencieuses, comme recueillies. On pense à l'exergue du fameux roman de Jim Harrison, «Dalva» : «Nous aimions la terre, mais n'avons pu rester.» «On Board» est le reflet de la quête d'un artiste jusqu'au bout en mouvement. ■

F.P.

«On Board», de Jérôme Brézillon, éditions Textuel, 45 €. Exposition à la Filature de Mulhouse jusqu'au 7 mai, et à la galerie Sit Down, à Paris, du 20 mai au 12 juillet.

Commandez vos coffrets-reliures

POUR CONSERVER
INTACTS VOS MAGAZINES !

15€
seulement



Chaque numéro de GEO est un passionnant rendez-vous avec le voyage et la découverte du monde. C'est pourquoi vous conservez vos GEO et prenez plaisir à les lire et les relire au fil des années.

Pour les garder intacts et protéger leur couverture et leurs superbes photos, nous avons créé les coffrets GEO.

- ✓ Lot de 2 coffrets permettant le classement total de 12 magazines GEO.
- ✓ Résistants, sobres et élégants.
- ✓ Siglés GEO en lettres dorées sur matière toileée.
- ✓ Livrés avec des millésimes autocollants 2012, 2013 et 2014 et Voyage pour vos exemplaires de GEO Voyage

Commandez également sur :

www.prismashop.geo.fr

Bon de commande

À retourner sous enveloppe non affranchie à :

Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

OUI, je commande le lot
de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

HGE0414R

Prix spécial	Quantité	TOTAL en €
15,90 €		
*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local)		
	Participation aux frais de port : +3,50 €	
	TOTAL	

Mes coordonnées Mme Mlle M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail: _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe

Prisma Media et de celles de ses partenaires.

Tous droits réservés : nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local). Bon de commande valable jusqu'au 30/12/2014. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pourrez exercer à tout moment vos prérogatives des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez exercer la case ci-contre. Vous déposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA. Si, par hypothèse, votre profil vous amène à nous encombrer ou ne vous apparaît pas entièrement satisfaisant, nous disposons d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre demande afin de nous renvoyer le produit qui ne nous convient pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion.

DVD

LA COMÉDIE DU POUVOIR

Un vaudeville politique signé Tavernier, dans lequel il pointe l'activisme théâtral de Dominique de Villepin.

Le jeune diplômé de l'ENA Arthur Vlaminck (incarné à l'écran par Raphaël Personnaz) est engagé au Quai d'Orsay en tant que «chargé de langage». En clair, il sera la plume du ministre des Affaires étrangères, le flamboyant Alexandre Taillard de Worms (Thierry Lhermitte), mais devra composer subtilement avec l'ensemble du cabinet, de son directeur Claude Maupas (interprété avec finesse par Niels Arestrup) aux conseillers (dont Julie Gayet, nommée aux Césars pour ce second rôle). Adapté avec gourmandise par Bertrand Tavernier d'un album de Christophe Blain scénarisé par le diplomate Antonin Braudy, qui y relatait sa propre expérience, «Quai d'Orsay» est avant tout un portrait caricatural mais savoureux de Dominique de Villepin. Sous la caméra du réalisateur, le ministre des Affaires étrangères de 2002 à 2004, toujours sur la brèche, fait voler les papiers quand il entre dans une pièce, enchaîne les voyages en avion avec la même aisance que



«Quai d'Orsay», de Bertrand Tavernier, éditions Pathé, 20 €.

F.P.

Dans ce film, Niels Arestrup, Raphaël Personnaz et Thierry Lhermitte jouent avec les mots et les subtilités diplomatiques.





The St Louis Mercantile Library at the University of Missouri. Don de William H. Rennick



Buffalo Bill Center of the West, Cody, Wyoming, USA. Adolf Spoir Coll., don de Larry Sheerin

De gauche à droite,
un dessin arapaho
de 1868 et une tu-
nique du chef sioux
oglala Red Cloud.

Quelles autres pièces rares présentez-vous ?

Il y a des bien sûr quelques armes tel le tomahawk, mais surtout des calumets, des tuniques, des jambières, des mocassins, des colliers... Presque tous ces objets ont à la fois une valeur fonctionnelle et une charge symbolique forte. Le Quai Branly a sorti de ses collections des raretés du XVIII^e siècle, héritées de l'histoire coloniale de la Nouvelle-France : une fabuleuse série de peaux peintes, d'abord géométriques puis figuratives, où les exploits des guerriers sont détaillés dans des scènes de combat. Les musées américains ont prêté, quant à eux, de belles productions à partir de l'apogée de ces peuples, entre 1820 et 1860.

Après le massacre des Indiens, puis leur confinement dans des réserves, que reste-t-il de cette culture ?

À la fin du XIX^e siècle, l'Amérique du Nord abritait 350 000 Indiens. Aujourd'hui, elle en compte 3 millions, et plus de la moitié d'entre eux vit en ville. Les gestes politiques forts se sont multipliés : une loi fédérale de 1990 baptisée NAGPRA exige que les vestiges sacrés soient rendus aux Nativos et le Musée national des Indiens d'Amérique a vu le jour en 2004, à Washington, en face du Capitole. Une sorte de «revival» s'opère autour des cérémonies ancestrales et, dans le même temps, des artistes contemporains émergent. C'est à eux que l'on doit, dans l'exposition, les valises surpiquées de perles ou les

montages photos en forme de tunique. Les Indiens ne représentent que 1 % de la population des Etats-Unis, mais ils bénéficient d'une visibilité bien plus importante. ■

PROPOS REÇUEILLIS PAR F.P.

«Indiens des plaines», au musée du Quai Branly, à Paris, jusqu'au 20 juillet. www.quaibrany.fr

EXPO

CULTURE DES PLAINES

Au-delà des clichés «western», le Quai Branly expose l'art des premiers peuples d'Amérique du Nord.

Grande première sur le Vieux Continent, le musée du quai Branly présente 140 objets et œuvres d'art réalisés par les Indiens des plaines. On y a rassemblé des pièces de musées européens et américains, en particulier du Nelson Atkins Museum of Arts de Kansas City. André Delpuech, conservateur en charge des collections «Amérique», nous y introduit.

Quel éclairage le Quai Branly porte-t-il sur les Indiens des plaines ?

La rétrospective vise à faire connaître au public ces peuples à travers leur art, du XVI^e siècle à nos jours. Elle dépasse les clichés, véhiculés par les westerns, des Sioux avec leurs coiffes de plumes, dont Sitting Bull et Crazy Horse furent les archétypes. Il faut pourtant préciser que l'identité de ces Indiens s'est en partie constituée grâce aux Européens. Avant leur arrivée, les étendues herbeuses situées entre la vallée du Mississippi, à l'ouest, et les montagnes Rocheuses, à l'est, étaient peu habitées par les Indiens, qui se déplaçaient à pied. Ce territoire fut pleinement occupé à partir du

XVII^e siècle, grâce à l'introduction des chevaux razzier au Mexique puis à la migration des tribus de l'Est chassées par les Français et les Anglais. Les Sioux, les Cheyennes ou les Comanches, avec leurs langues et leurs traditions propres, se sont affirmés comme des guerriers insaisissables grâce au cheval.

Quelle est la spécificité des Indiens des plaines ?

Les anthropologues découpent l'Amérique du Nord en grandes aires culturelles : les peuples des Grands Lacs vivaient dans la forêt, et avaient développé une économie agricole. Au contraire, les sociétés des Plaines – territoire représentant sept fois la France – étaient des chasseurs de bisons. Ces nomades en exploitaient toutes les parties : la viande pour se nourrir, les peaux pour les vêtements et les tipis, les tendons pour la couture... A la fin de la visite sont d'ailleurs reconstituées des versions modernes de ces tentes.



PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DU MONDE AVEC

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE
DE CONNAÎTRE LE MONDE

TOUS LES 2 MOIS
PARTEZ À LA DÉCOUVERTE
D'UNE DESTINATION



1 an / 12 n°

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...

LES RUBRIQUES PHARES

- Géopolitique
- Modes de vie
- Évasion
- Grand reporter
- Environnement



1 an / 6 n°

Une vision à 360° d'une destination de rêve. Quels sont les endroits à ne pas manquer ? Que s'y passe-t-il de nouveau ? Quels musées visiter ? Quels itinéraires choisir ? Culture, société, traditions vivantes...

LES RUBRIQUES PHARES

- Guide
- Les grands paysages du monde
- Peuple

Vos avantages abonnés :



Vous bénéficiez de plus de
30% de réduction*

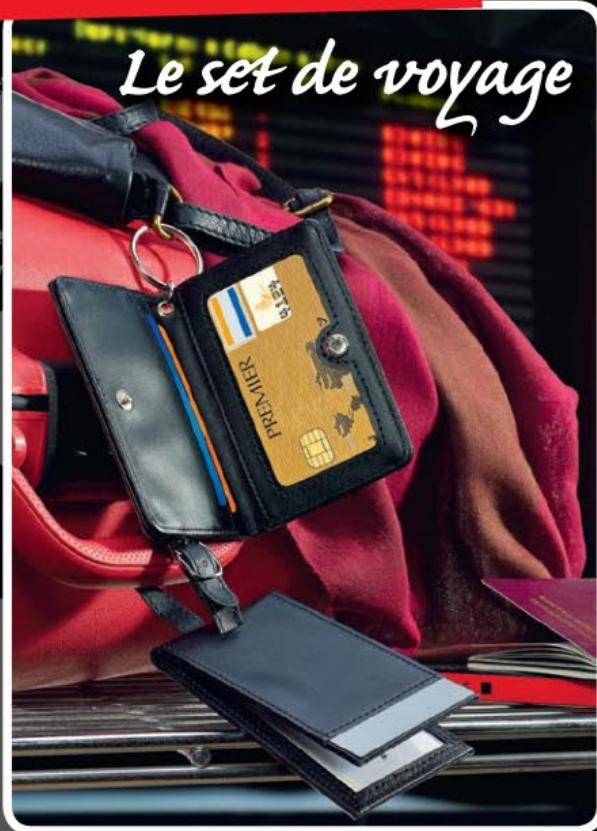


0€ aujourd'hui, vous payez
à réception de facture.



Vous êtes sûr(e) de recevoir votre
magazine chez vous tous les mois.

Votre CADEAU



Ce set de voyage est composé :

- d'un **porte-cartes**, indispensable pour ranger et transporter en toute sécurité vos papiers.
- d'un **porte-étiquette**, compact et élégant afin de personnaliser vos bagages.

Format porte-étiquette : 110x63 mm

Format porte-carte : 110x75 mm

Matière : croûte de cuir et métal

Le porte-carte peut contenir 4 cartes

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005
Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

Je choisis ma formule d'abonnement :

■ **Offre DUO**

GEO (1an/12n°) +
GEO VOYAGE (1an/6n°)
pour **69.90€**
au lieu de 107.40€*

■ **Offre Essentielle**

GEO (1an/12n°)
pour **49.90€**
au lieu de 66€*

Dans les 2 cas, je reçois **EN CADEAU** le set étiquettes de bagages.

OFFREZ-VOUS

1 Mes coordonnées :

(obligatoire) Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail :@.....

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

OFFREZ

Les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail :@.....

2 Je règle mon abonnement par :

Chèque bancaire à l'ordre de **GEO**

Carte bancaire Visa Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

HGE19D

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

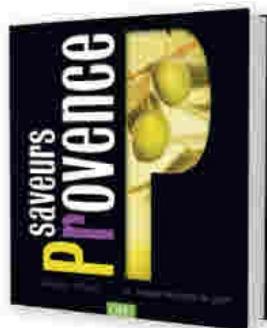
*par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délais de livraison du premier numéro: 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

Profitez-en vite!

BEAU LIVRE

UNE ESCAPADE GOURMANDE AU PAYS DU SOLEIL

Les sommets des Hautes-Alpes, les calanques du Vaucluse, les rizières des Bouches-du-Rhône, les contreforts du Vaucluse... autant de paysages extraordinaires dont la Provence a le secret, et dont la diversité n'a d'égal que la richesse du savoir-faire culinaire. Des spécialités typiques de la région, telles que l'huile d'olive et la ratatouille, aux plus méconnues comme les tourtons aux épinards ou aux pommes du Champsaur, ou l'aubergine de Barbentane, la cuisine provençale est généreuse de produits goûteux, à arroser de châteauneuf-du-pape ou de beaumes-de-venise. C'est dans cette tradition que de nombreux cuisiniers – dans le sillage d'Alain Ducasse – puisent leur inspiration. L'auteur de «Saveurs



Provence» a voulu donner la parole à une trentaine de chefs, pour la plupart étoilés, dont les soixante recettes sont l'expression contemporaine de ces saveurs de Provence célébrées dans le monde entier.

Chaque plat invite aussi au voyage, à Sisteron, Saint-Tropez ou Nice, en Camargue ou dans le Queyras. Cet ouvrage rassemble ainsi des pages détaillées sur les spécialités régionales et leurs origines. A chaque destination correspondent des photos magnifiques ainsi qu'un descriptif de

l'artisanat et du savoir-faire local. On trouve donc ici un livre de recettes régionales mais aussi un copieux carnet de voyage... Il n'y a qu'un pas entre les deux qu'on franchit avec bonheur.

«Saveurs Provence», ed. GEO/Prisma, 312 pages, 45 €. Disponible en librairie et en grande surface.

GUIDE

Les Alpes du Nord en toute saison

Rétrouvez dans ce GEOGuide des centaines d'idées et conseils pratiques pour découvrir les alpages en été ou pour dévaler en hiver les pentes enneigées, à skis ou en snowboard. Apprenez aussi l'histoire du duché de Savoie en visitant le château de Chambéry, assistez à la confection des meules de fromage à la coopérative laitière du Beaufortin ou revivez les exploits des grands alpinistes au musée alpin de Chamonix. Une richesse et une diversité qui vous sont présentées par nos journalistes qui ont également sélectionné des parcours thématiques pour répondre à toutes vos envies, familiales ou ultrasportives.



GEOGuide «Alpes du Nord», éd. Prisma/Gallimard, 400 pages, 14,90 €. Disponible en librairie et en grande surface.

UN LIVRE GEOHISTOIRE

RÉCIT De Belleville à Diên Biên Phu

Claude Maurent raconte sa guerre à la manière d'un tîti parisien né dans les faubourgs de Paris, qui se retrouve à 20 ans pris dans dans le conflit indochinois. Avec le journaliste Jean-Noël Marchandieu, il revient sur sa jeunesse passée à faire les 400 coups. Lorsqu'il doit choisir entre le camp de redressement et l'armée, il choisit la seconde option sans se douter de ce qui l'attend : l'enfer des combats et les camps réservés aux survivants de Diên Biên Phu. Un récit brut et attachant.

«J'avais 20 ans en Indochine», éd. Prisma/GEO Histoire, 22,95 €. Disponible en librairie.



Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO,

62066 Arma Cedex 9, Tél. 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale), Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement GEO (12 n° mensuels pour 1 an : 49,90 €). Abonnement GEO (12 n° mensuels) + GEO Voyage (6 n°) pour 1 an : 69,90 €.

Belgique : Prisma/Edigeo/Bastion Tower Etage 20 -

Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles, Tél. : (032) 70 23 304, E-mail : prisma-belgique@edigeo.be

Suisse : Prisma/Edigeo - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg

Tél. : (0041) 22 800 84 00, E-mail : prisma-suisse@edigeo.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Lurey, Anjou (Québec) H1J 2L3, Tél. : (800) 363 1310, E-mail : expmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 70 229 Plattsburgh New York 12901-

0239, Tél. : (877) 363 1310, E-mail : expmag@expressmag.com

Éditions étrangères :

Allemagne : Tél. : 00 49 40 37845 4048, E-mail : aboservice@gu.de

Espagne : Tél. : 00 34 91 436 98 98, E-mail : suscripciones@gu.es

Russie : Tél. : 00 70 937 60 90, E-mail : gruner_jahr@co.ru

Les numéros et éditions GEO

GEO, 62066 Arma Cedex 9, Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local).

Par Internet : www.prismashop.fr

L'index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION DE GEO VOYAGE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45, Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Broissillon (6076), Corinne Barouger (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)

Directeur artistique : Pascal Come (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chef de service : Jean-Yves Durand (6086), Pierre Sorgue (6076)

Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)

Chef de studio : Daniel Musch (6173)

Première rédactrice graphiste : Brigitte Gaulin (5943)

Service photo : Agnès Desseau, chef de service (6021),

Christine Laviolte, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Laurent Blanchon, Olivier Bras, Frédéric Briffet, Gilles Coulon, Gilles Durocher, Adrien Gruffydd-Jones, Clément Imbert, Frédérique Josse, Nicolas La Casmiré, Jean-Claude Mousset, François Massot, Lub Pajon, Pauline Privat, Volker Saix, Patrice Thébaud, Secrétaire de rédaction : Bénédicte Nansot, Rédactrices graphistes : Myriam Boyer, Patricia Luvasky, Marie Gandois, Iconographie : Lumineuse Folie, Cartographies : Léonie Schloesser et Hugues Pholé.

Fabrication : Stéphanie Roussies (6340), Jérôme Breton (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286), Gaëtane Consergue (4784), Lucile Priou.

PI GROUPE PRISMA MEDIA
Magazine édité par

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex, Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Media Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Helm

Éditeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Dolphine Schapira

Chef de groupe : Virginie Baussem

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188)

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450)

Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directeur de publicité : Arnaud Maillard

Responsable de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Carline Hermelinger (69 80), Sabine Zimmermann (6469)

Responsable luxe Pièce premium : Constance Dufour (64 23)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Sandrine Ozenda (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50)

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaury Engelsen (5338)

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320)

Directeur commercialisation réseau : Sérgio Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recut (5676), Secrétariat (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342)

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh

© Prisma Média 2013. Dépôt légal : avril 2014.

Diffusion Presstalis - ISSN : 2112-2342. Crédit : janvier 2012

Numeréro de Commission paritaire : 0316 K 90752.

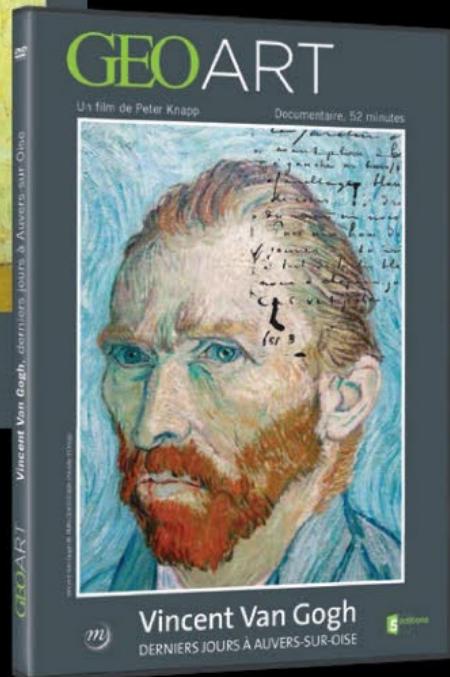
NOUVEAU

GEOART, aussi beau qu'un livre,
aussi passionnant qu'un magazine

Van Gogh GEOART HORS-SÉRIE ART MAI-JUIN 2014

Van Gogh
TOUT CE QUE L'ON SAIT MAINTENANT
SUR L'ARTISTE ET SUR L'HOMME

SES OBSESSIONS DÉCRYPTÉES : IRIS, CYPRES, SOLEILS... AVEC GAUGUIN, UN DUO FECOND MAIS EXPLOSIF DESSINS, CROQUIS DANS L'INTIMITÉ DE SES CARNETS «FOU ?» L'AVIS DES MÉDECINS D'AUJOURD'HUI



Découvrez un portrait inédit
du peintre et un éclairage
passionnant sur son œuvre



le DVD

pour
4€90
de plus



Jeep® avec



Jeep.fr

ATTEIGNEZ DES SOMMETS.

Le Bonnet



Nouvelle Jeep® Grand Cherokee.

Découvrez la Nouvelle Jeep® Grand Cherokee équipée de série de projecteurs bi-xénon, de feux de jour apportant une signature visuelle inédite, de phares intelligents et de projecteurs directionnels⁽¹⁾ qui suivent le tracé de la route, du système ParkView® (caméra de recul avec affichage dynamique sur l'écran multimédia) et d'un radar anticollision⁽²⁾. Toutes ces technologies avec sa nouvelle boîte automatique à 8 rapports vous apportent sécurité et confort quelles que soient les conditions.

Consommation mixte (l/100km) moteur 3,0 l V6 CRD: 7,5. Émissions de CO₂ (g/km): 198. (1) De série sur Summit.
(2) De série sur Overland et Summit. I am Jeep®: «Je suis Jeep®». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam **Jeep** 00 800 0 426 5337
00 800 0 IAM JEEP



Suivez Jeep® sur la page facebook.com/JeepFrance

Jeep
®